La figure du père dans le roman québécois contemporain : *Un Homme plein d'enfance* de Gilles Archambault et *Le Siècle de Jeanne* d'Yvon Rivard

Joëlle Mckay-Dubois

Mémoire

présenté

au

Département d'Études françaises

comme exigence partielle au grade de
Maîtrise ès Arts (Littératures francophones et résonances médiatiques)
Université Concordia
Montréal, Québec, Canada

Mars 2009

© Joëlle Mckay-Dubois, 2009

Library and Archives Canada

Published Heritage Branch

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque et Archives Canada

Direction du Patrimoine de l'édition

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence
ISBN: 978-0-494-63176-8
Our file Notre référence
ISBN: 978-0-494-63176-8

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

Canada

RÉSUMÉ

La figure du père dans le roman québécois contemporain : *Un Homme plein d'enfance* de Gilles Archambault et *Le Siècle de Jeanne* d'Yvon Rivard

Joëlle Mckay-Dubois

Le rôle du père au Québec a connu de nombreuses transformations, surtout au cours du siècle dernier. Depuis les années 1980, de plus en plus de chercheurs se penchent sur le concept de la paternité. Par ailleurs, celle-ci se trouve au coeur de plusieurs romans québécois et ce, depuis 1850. *Un homme plein d'enfance* de Gilles Archambault et *Le Siècle de Jeanne* d'Yvon Rivard, dont Claude et Alexandre sont les protagonistes, présentent deux hommes issus de la même génération qui se ressemblent à plusieurs égards. Ils sont âgés d'une cinquantaine d'années et vivent séparés de la femme avec qui ils ont eu une fille, qui a atteint l'âge adulte au moment où l'histoire est racontée. L'un est photographe, l'autre écrivain, mais les deux ont passé beaucoup plus de temps à travailler qu'à s'occuper de leur fille. Ils sont maintenant rongés par les remords, réalisant qu'ils ont été absents pendant une période importante : l'enfance. La différence la plus marquée entre les deux personnages réside dans le fait qu'Alexandre entretient une relation privilégiée avec sa petite-fille, Jeanne. Dans leur quête pour retrouver l'enfance abandonnée, Claude, en se rapprochant de sa fille, et Alexandre, en nouant des liens avec Jeanne, parviendront à se déculpabiliser des erreurs commises dans le passé. Cependant, la grand-parentalité d'Alexandre fera de lui un vainqueur. Effectivement, alors que la

grande majorité des romans québécois publiés depuis 1995 offrent une image plutôt désolante de la paternité, *Le Siècle de Jeanne* nous permet d'espérer que la figure du père évoluera de façon positive.

ABSTRACT

La figure du père dans le roman québécois contemporain : *Un Homme plein d'enfance* de Gilles Archambault et *Le Siècle de Jeanne* d'Yvon Rivard

Joëlle Mckay-Dubois

In Quebec, the father's role has suffered a great deal of transformations, and this, mostly across the last century. Since the 1980's, more and more research studies the concept of paternity. Moreover, paternity has found itself in many Quebec novels since 1850. Gilles Archambault's *Un homme plein d'enfance*, and Yvon Rivard's *Le Siècle de Jeanne*, in which the protagonists are Claude and Alexandre, present the stories of two men of the same generation who are similar in several respects. They are both in their fifties and live separated from the mother of their daughter who is an adult herself at the time the story is told. One is a photographer, the other is a writer; however, both have spent much more time working than spending time or caring for their daughter. They are now tormented by remorse, realizing they have been absent during an important period of their daughter's life: childhood. The obvious marked difference between the two characters is the valuable relationship which Alexandre shares with his granddaughter, Jeanne. In their quest to rectify the abandoned childhood of their daughter, Claude, by coming closer to his daughter, and Alexandre, by building a link with his granddaughter Jeanne, will both become able to exonerate the errors of the past. However, Alexandre's grand-parenting will make him victorious in the end. Indeed, while the great

majority of novels published since 1995 offer a distressing image of the father's role, *Le Siècle de Jeanne* lets us hope that the figure of the father will further evolve positively.

REMERCIEMENTS

Un immense merci à ma directrice, Professeure Sophie Marcotte, qui m'a encouragée avant même le début et jusqu'à la fin. Merci pour sa compétence, son savoir et son grand professionnalisme, mais aussi pour sa disponibilité et sa compréhension. Elle a rendu cette aventure agréable et enrichissante.

Merci à Lucie Lequin, qui a cru en moi avant même que je ne le fasse.

Merci également à Françoise Naudillon qui m'a fait découvrir une autre dimension de la littérature.

Sincères remerciements à François Ricard et à Yvon Rivard, dont les témoignages recueillis au cours des recherches ont grandement contribué à l'élaboration de ce projet.

Je remercie le département d'Études françaises de l'Université Concordia, le Groupe de recherche sur Gabrielle Roy et le projet *Communautés virtuelles : l'oeuvre de Gabrielle Roy à l'ère du numérique* pour leur soutien financier.

Je tiens aussi à remercier Mary Roberts pour son aide dans la traduction du résumé.

Merci à Brenda Hennessey pour ses encouragements et sa tolérance à l'égard de mes horaires irréguliers.

Merci aussi à Jean, Manon et Max. Chacun à leur façon, ils ont participé à la concrétisation d'un rêve. Leur appui inconditionnel m'a été très réconfortant.

Finalement, merci à Eric et Coralie. Grâce à ce qu'ils sont, à leur patience et à leur indulgence, je suis parvenue à bon port. Je leur suis reconnaissante d'avoir fait le voyage à mes côtés.

Pour Coralie, qui a la chance d'avoir
un père présent.
Pour son père, qui sait entrer dans son
royaume « par la magie des jeux ».
(Yvon RIVARD, *Le Siècle de Jeanne*)

« [...] [L]a littérature [est] l'un des instruments essentiels
qui permettent de penser ce monde :
si elle ne le reflète pas, elle le *réfléchit*. »

Michel PIERSSENS, *Savoirs à l'oeuvre. Essais d'épistémocritique*.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 1

CHAPITRE 1
LA FIGURE DU PÈRE QUÉBÉCOIS : PARCOURS SOCIOHISTORIQUE ET LITTÉRAIRE 10

1.1 LE RÔLE DU PÈRE AU SEIN DE LA SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE DEPUIS LA COLONISATION 10

1.1.1 La figure d'autorité 11

1.1.2 Le pourvoyeur 12

1.1.3 La pluralité des rôles : le père en difficulté d'adaptation 14

1.1.4 Déconstruction et reconstruction : changements dans la définition du rôle du père 16

1.1.5 Le dénigrement du rôle 19

1.1.6 Pour une redéfinition du concept de la paternité 21

1.2 LE PÈRE DANS LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE DE 1850 À AUJOURD'HUI 23

1.2.1 Le père traditionnel 25

1.2.2 Le modèle négatif – le père désengagé 30

1.2.3 Une volonté de reconstruire l'image du père 34

CHAPITRE 2
L'ÉCHEC DE CLAUDE DANS *UN HOMME PLEIN D'ENFANCE* DE GILLES ARCHAMBAULT 38

2.1 CLAUDE : MODÈLE D'HOMME NÉGATIF 39

2.1.1 La représentation négative du personnage 39

2.1.2 L'éternel fils 42

2.1.3 Le conjoint : homme inférieur 43

2.1.4 Le père absent 44

2.2 L'ABSENCE DE RAPPORTS ENTRE CLAUDE ET L'ENFANCE 46

2.2.1 L'absence 47

2.2.2 La tentative de rapprochement 48

2.3 LES FONCTIONS DU RAPPROCHEMENT AVEC L'ENFANCE 50

2.3.1 La réparation 51

2.3.2 La libération 52

CHAPITRE 3
L'ESPOIR D'ALEXANDRE DANS *LE SIÈCLE DE JEANNE* D'YVON RIVARD 55

3.1 ALEXANDRE : PÈRE ABSENT, GRAND-PÈRE PRÉSENT 55

3.1.1 D'éternel fils en mauvais père 56

3.1.2 Portrait d'un homme raté 59

3.1.3 Le grand-père 59

3.2 LES RAPPORTS POSITIFS ENTRE ALEXANDRE ET L'ENFANCE 61

3.2.1 Le jeu 62

3.2.2 La communication 64

3.2.3 Le contact physique 65

3.3 LES FONCTIONS DES RAPPORTS ENTRE ALEXANDRE ET L'ENFANCE 66

3.3.1 La réparation 67

3.3.2 Le goût de vivre 69

3.3.3 La libération 72

3.3.4 La critique sociale 74

CHAPITRE 4
LE PÈRE CHEZ ARCHAMBAULT ET RIVARD : MODÈLE RÉCURRENT DANS LE ROMAN QUÉBÉCOIS DE LA DERNIÈRE DÉCENNIE 77

CONCLUSION 91

BIBLIOGRAPHIE 99

1. OEUVRES 99

1.1 Corpus primaire 99

1.2 Corpus témoin 99

1.2.1 Auteurs masculins 99

1.2.2 Auteurs féminins 100

1.2.3 Autres oeuvres citées et consultées 101

2. CORPUS THÉORIQUE 103

3. CORPUS CRITIQUE 109

INTRODUCTION

Au Québec, le rôle du père a connu une évolution remarquable, surtout depuis 1850. Au XIXe siècle, le père agit surtout comme figure d'autorité, mais la migration de plusieurs familles de la campagne vers la ville l'amène à devenir un pourvoyeur, comme nous le constaterons un peu plus loin. Au XXe siècle, les Guerres mondiales, les mouvements contestataires contre les préceptes du clergé et l'avènement du féminisme représentent autant de phénomènes sociaux qui contribuent à ébranler la figure du père. Dans les années 1980 et 1990, on essaie d'insister sur le fait que le père ne doit pas se voir réduit à incarner l'autorité ou à jouer un rôle de pourvoyeur : le père doit aussi assurer une présence auprès de ses enfants pour honorer ses responsabilités. C'est l'une des raisons pour laquelle le père se retrouve déstabilisé : il ne sait plus exactement ce qu'exige ce rôle aux contours pour le moins indéfinis. Il se trouve aussi que les chercheurs, dans la même foulée, se consacrent davantage à l'étude de la maternité qu'à celle de la paternité[1], ce qui contribue peut-être à une plus grande mise en valeur de la mère et qui relègue du coup le père dans les « coulisses » de la scène familiale.

[1] Voir entre autres : Lori SAINT-MARTIN (1999). *Le nom de la mère. Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*. Montréal, Nota Bene, 331 p. Saint-Martin montre, dans cet essai, que la relation avec la mère est presque toujours présente dans les textes de fiction d'écrivains féminins. Elle y expose de quelles manières la maternité est présentée dans la littérature québécoise. Certaines hypothèses nourrissent notre réflexion, notamment le fait que si la mère n'a pas d'identité, la fille ne peut s'affirmer. Nous croyons que la chose se vérifie tout autant pour le père et son enfant. Puisque la paternité n'est pas clairement définie, l'enfant en devenir ne peut évoluer, il risque de reproduire les comportements non souhaitables de son père. Voir également : Valérie CARON. « *Le bruit des choses vivantes* et *Tableaux* : voix et représentations inédites de la maternité dans la littérature québécoise ». *Voix et Images* [En ligne]. vol. 28, n° 1 (82) (Automne 2002), pp. 126-141. http://id.erudit.org/iderudit/000838ar

Du côté de la littérature, de nombreux romans mettent en scène des personnages de mère et les relations mère-enfant[2]; ces romans obtiennent d'ailleurs une large part de la faveur de la critique. Or, à l'aube du XXIe siècle, alors que l'on encourage le père à se faire de plus en plus présent au sein de la famille, il apparaît intéressant de se pencher sur l'image qui en est projetée dans le roman. L'objectif de ce mémoire est de rendre compte d'un phénomène social qui se traduit dans le roman québécois des quinze dernières années, et d'étudier, de façon particulière, les représentations de la paternité dans deux romans : *Un homme plein d'enfance*[3] de Gilles Archambault et *Le Siècle de Jeanne*[4] d'Yvon Rivard. Les deux romans que nous avons retenus ont été écrits par un homme, parce que c'est la vision des romanciers masculins qui nous intéresse : en effet, « [...] il est nécessaire de s'intéresser au sens donné à la paternité par les pères eux-mêmes [...][5] » ou, à tout le moins, par les hommes, puisque c'est leur vision de la paternité que nous voulons étudier, et que ces textes nous fournissent un terrain d'analyse particulièrement riche en représentations de la paternité, contrairement à d'autres romans qui ne font qu'effleurer le sujet[6]. De plus, le rôle du père a été largement mis en valeur au cours des dernières années, les nouveaux congés parentaux instaurés par le

[2] Voir notamment : Marie-Sissi LABRÈCHE (2000). *Borderline*, Montréal, Boréal, 157 p.; Lise TREMBLAY (1999). *La Danse juive*, Montréal, Leméac, 142 p. ; Dany LAFERRIÈRE (2000). *Le Cri des oiseaux fous*, Montréal, Lanctôt, 345 p.; Michel TREMBLAY (1978). *La Grosse femme d'à côté est enceinte*, Montréal, Leméac, 285 p.

[3] Gilles ARCHAMBAULT (1996). *Un Homme plein d'enfance*, Montréal, Boréal, 126 p. Désormais, les renvois à ce roman, identifié par le sigle HPE, seront indiqués entre parenthèses dans le texte.

[4] Yvon RIVARD (2005). *Le Siècle de Jeanne*, Montréal, Boréal, 399 p. Désormais, les renvois à ce roman, identifié par le sigle SJ, seront indiqués entre parenthèses dans le texte.

[5] Jean-Martin DESLAURIERS. « L'évolution du rôle du père au Québec ». *Intervention* [En ligne]. n° 116 (juin 2002), pp. 145-157. http://www.graveardec.uqam.ca/prospere/pages/pdf/Article_pathistoire.pdf

[6] Voir notamment : Roland BOURNEUF (1996). *Le chemin du retour*, Québec, L'Instant même, 238 p.; Jean DÉSY (2001). *Le coureur de froid*, Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 100 p.

gouvernement du Québec en constituent une preuve évidente[7]. Le fait de nous pencher sur un corpus très récent nous permettra, nous l'espérons, de répondre à deux grandes interrogations, la première concernant les mouvements évolutifs du rôle du père à la fois au sein de la société québécoise et dans le roman, la seconde en lien avec la perception du rôle du père qu'ont des personnages de la génération des *baby-boomers* qui ont été à même d'en constater l'évolution au cours des dernières décennies. D'autres romans, d'auteurs masculins mais aussi féminins, seront également pris en compte, d'une part dans le but d'établir le parcours littéraire du père dans le roman québécois depuis les années 1850. Nous convoquerons alors des auteurs tels que Patrice Lacombe[8], Félix-Antoine Savard[9], Gabrielle Roy[10], Michel Tremblay[11], Monique LaRue[12], Madeleine Monette[13] et Stéphane Bourguignon[14]. D'autre part, nous recourrons à d'autres romans publiés au cours de la même période que ceux d'Archambault et de Rivard afin de proposer un aperçu le plus juste qui soit du portrait du père dans les romans québécois des dernières années : on pense entre autres aux oeuvres

---

[7] Cécile GLADEL (2007). « Un nouveau père sur deux prend congé ». *La Presse*, Actuel Famille, lundi, 19 février, Actuel, p. 2. « Le congé de paternité, qui a vu le jour le 1er janvier 2006, connaît un succès fulgurant. Un nouveau père sur deux en profite. Une proportion qui a doublé par rapport à l'ancien régime. Pour les pères, c'est enfin la reconnaissance de l'importance de leur rôle [...] ».

[8] Patrice LACOMBE (1993 [1846]). *La terre paternelle*. Montréal, Bibliothèque québécoise, 81 p.

[9] Félix-Antoine SAVARD (1992 [1937]). *Menaud, maître-draveur*. Montréal, Bibliothèque québécoise, 155 p.

[10] Gabrielle ROY (1993 [1945]). *Bonheur d'occasion*. Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 404 p.

[11] Entre autres Michel TREMBLAY (2002 [1971]). *À toi, pour toujours, ta Marie-Lou*. Montréal, Leméac, 93 p. et Michel TREMBLAY (1990 [1978]). *La grosse femme d'à côté est enceinte*. Montréal, Leméac, coll. « Babel », 285 p.

[12] Monique LARUE (1989). *Copies conformes*. Québec, Lacombe, 189 p.

[13] Madeleine MONETTE (1982). *Petites violences*. Montréal, Les Quinze, coll. « Quinze/prose entière », 232 p.

[14] Stéphane BOURGUIGNON (2002 [1993]). *L'avaleur de sable*. Montréal, Québec-Amérique, coll. « QA compact », 239 p. et Stéphane BOURGUIGNON (2002 [1996]). *Le principe du geyser*. Montréal, Québec-Amérique, Coll. « QA compact », 208 p.

de Roland Bourneuf[15], Jean Désy[16], Rachel Leclerc[17], Katerine Caron[18] et Maxime-Olivier Moutier[19].

L'approche qui sous-tend notre étude se veut essentiellement sociologique. Nous nous inspirerons notamment des études d'Isabelle Boisclair[20] et de Katri Suhonen[21] sur la figure masculine dans la littérature québécoise. Nous convoquerons également des textes de Jean-Martin Deslauriers[22], de Diane Dubeau[23], de Vincent Duhaime[24] et de Germain Dulac[25], qui abordent tous la question de la paternité sous un éclairage sociohistorique, ainsi que l'essai de François Ricard, *La Génération lyrique*[26], qui propose une réflexion sur le phénomène des *baby-boomers*. Dans la même ligne d'idées, nous nous reporterons aux études réalisées par François Ouellet[27] et Mathieu-Robert

---

[15] Roland BOURNEUF, *op. cit.*
[16] Jean DÉSY, *op. cit.*
[17] Rachel LECLERC (2001). *Ruelle océan*. Montréal, Boréal, 168 p.
[18] Katerine CARON (2004). *Vous devez être heureuse*. Montréal, Boréal, 290 p.
[19] Maxime-Olivier MOUTIER (2006). *Les trois modes de conservation des viandes*. Montréal, Éditions Marchand de feuilles, 261 p.
[20] Isabelle BOISCLAIR, dir. (2008). Nouvelles masculinités (?) L'identité masculine et ses mises en question dans la littérature québécoise. Québec, Nota bene, 296 p.
[21] Katri SUHONEN (2008). « D'hommes et d'espace : le parcours identitaire "travesti" chez Aude et Anne Hébert. » *in* BOISCLAIR, Isabelle, dir. (2008), *Nouvelles masculinités (?) L'identité masculine et ses mises en question dans la littérature québécoise*. Québec, Nota bene, pp. 73-91.
[22] Jean-Martin DESLAURIERS, *op. cit.*
[23] Diane DUBEAU (2002). « Contemporary Family Trends. Portraits of Fathers. », *The Vanier Institute of the Family*, Ottawa, 36 p.
[24] Vincent DUHAIME. « "Les pères ont ici leur devoir" : Le discours du mouvement familial québécois et la construction de la paternité dans l'après-guerre, 1945-1960 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française* [En ligne]. vol. 57, n° 4 (printemps 2004), pp. 535-566. http://www.erudit.org/revue/haf/2004/v57/n4/009641ar.html
[25] Germain DULAC (1993). *La Paternité : les transformations sociales récentes*. Conseil de la famille, Québec, coll. « Études et Recherches », 93 p.
[26] François RICARD (1994 [1992]). *La Génération lyrique*. Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact » n° 55, 280 p.
[27] François OUELLET (2002). *Passer au rang de père : identité sociohistorique et littéraire au Québec*. Québec, Nota bene, coll. « Essais critiques », 154 p.

Sauvé[28], qui se penchent respectivement sur la figure sociohistorique et littéraire du père et sur les modèles d'hommes québécois.

Par ailleurs, plusieurs notions liées au récit d'enfance nourriront l'analyse des romans. Même si les romans étudiés ne constituent pas des récits d'enfance au sens strict[29], il semble que réflexion sur cette forme d'écrit personnel – nous pensons surtout aux textes de Denise Escarpit[30] et de Denise Lemieux[31] – puisse être adaptée à notre propos. La théorie du « roman familial » de Marthe Robert[32] nous servira également de référence. Nous convoquerons aussi les travaux de Lori Saint-Martin[33], ainsi que ceux de Marie-José Chombart de Lauwe[34] et de Françoise Van Roey-Roux[35], qui sont consacrés à l'examen des relations avec l'enfance et des fonctions de l'enfance dans la littérature.

Cela dit, c'est l'analyse des romans de Gilles Archambault et d'Yvon Rivard qui formera le noyau de ce mémoire, plus précisément l'analyse des

---

[28] Mathieu-Robert SAUVÉ (2005). *Échecs et mâles. Les modèles masculins au Québec, du marquis de Montcalm à Jacques Parizeau*. Montréal, les Intouchables, 315 p.

[29] Le récit d'enfance fait généralement partie de l'autobiographie. Voir à ce sujet Denise ESCARPIT (1993). « Le Récit d'enfance, un classique de la littérature de jeunesse », *in* POULOU, Bernadette, dir. (1993), *Le récit d'enfance : enfance et écriture*. Actes du colloque de NVL/CRALEJ, Bordeaux, octobre 1992, Paris, Éditions du Sorbier, p. 24. « C'est un texte écrit [...] dans lequel un écrivain adulte , par divers procédés littéraires, de narration ou d'écriture, raconte l'histoire d'un enfant – lui-même ou un autre –, ou une tranche de la vie d'un enfant : il s'agit d'un récit biographique réel – qui peut être une autobiographie – ou fictif. »

[30] Denise ESCARPIT, *op. cit.*

[31] Denise LEMIEUX (1984). *Une culture de la nostalgie*. Montréal, Boréal Express, 242 p.

[32] Marthe ROBERT (1972). « Raconter des histoires », *in* ROBERT, Marthe (1972), *Roman des origines et origines du roman*. Paris, Gallimard, coll. « Tel », pp. 41-78.

[33] Notamment : Lori SAINT-MARTIN (2006). « Pères et paternité dans l'oeuvre de Gilles Archambault », *Voix et Images*, vol. 31, nº 2 (92), hiver, pp. 49-70.; Lori SAINT-MARTIN (2001). « The Other Family Romance : Daughters and Fathers in Québec Women's Writing of the Nineties », *in* DUFAULT, Roseanna L., dir. (2001), *Doing Gender : Franco-Canadian Women Writers of the 1990s*. Madison [N.J.], Fairleigh Dickinson University Press; London, Associated University Presses, pp. 169-185. et Lori SAINT-MARTIN et Katherine ROBERTS. (Introduction) (2000-2001). « Feminist Readings of Contemporary Male Writers », *Québec Studies*, vol. 30, Automne-hiver, pp. 3-6.

[34] Marie-José CHOMBART DE LAUWE (1971). *Un monde autre : l'enfance. De ses représentations à son mythe*. Paris, Éditions Payot, 424 p.

[35] Françoise VAN ROEY-ROUX (1985). « Le récit d'enfance : des souvenirs à l'autobiographie », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, nº 9, hiver-printemps, pp. 39-48.

personnages de père et la nature et les fonctions de leur rapport avec l'enfance. Par ailleurs, l'hypothèse suivante sous-tend l'ensemble de notre raisonnement : le roman, il nous semble, a la possibilité de contribuer à deux phénomènes. Il peut soit refléter une manifestation sociale, telle que la modification du rôle du père, soit tenter, par son discours, d'influencer la société. C'est pourquoi nous ferons également intervenir les travaux de théoriciens tels que ceux de Marc Angenot[36], qui affirme que le discours social est nécessairement présent dans la littérature, de Jacques Dubois[37], qui croit que la société fait partie de la littérature, de même que ceux de Robert Escarpit[38] et d'Henri Zalamansky[39], qui affirment qu'il est possible d'étudier la littérature au sein de la société au même titre que la société dans la littérature.

Dans le premier chapitre, nous tâcherons d'abord, études sociohistoriques sur la paternité à l'appui, de montrer quelles ont été les modifications majeures à la définition du rôle du père depuis le XVIIe siècle. Nous verrons que le père a eu à endosser plusieurs responsabilités auprès de sa famille : figure d'autorité, pourvoyeur, agent de socialisation. Nous évoquerons également le fait que plusieurs phénomènes sociaux ont contribué à déstabiliser le père et qu'encore aujourd'hui, le rôle du père est si pluriel qu'on peine à le définir clairement. Dans un deuxième temps, nous passerons en revue certains

---

[36] Marc ANGENOT (1992). « Que peut la littérature? Sociocritique littéraire et critique du discours social », *in* NEEFS, Jacques, ROPARS, Marie-Claire (1992), *La politique du texte, Enjeux sociocritiques.* Paris, Éditions Septentrion, Presses universitaires de Lille, pp. 9-27.

[37] Jacques DUBOIS (1970). « Pour une critique littéraire sociologique », *in* ESCARPIT, Robert, dir. (1970), *Le Littéraire et le social.* Paris, Flammarion, pp. 55-75.

[38] Robert ESCARPIT (1970). « Le littéraire et le social », *in* ESCARPIT, Robert, dir. (1970), *Le Littéraire et le social.* Paris, Flammarion, pp. 9-41.

[39] Henri ZALAMANSKY (1970). « L'étude des contenus, étape fondamentale d'une sociologie de la littérature contemporaine », *in* ESCARPIT, Robert, dir. (1970), *Le Littéraire et le social.* Paris, Flammarion, pp. 119-128.

romans québécois marquants abordant la paternité. Nous constaterons que la figure du père dans le roman québécois publié depuis 1850 a beaucoup évolué, comme ce fut le cas pour le père dans la société. Le roman de la terre proposait l'image d'un père très traditionnel, les années 1950 à 1980 ont offert un modèle de père plutôt négatif, alors que les romans publiés plus récemment, même s'ils continuent de dresser le portrait d'un homme assez médiocre, semblent tenter de reconstruire l'image du père. L'objectif de ce chapitre est de découvrir si le père dans le roman québécois s'inscrit dans le même courant évolutif que le père dans la société québécoise.

Notre recherche nous mènera, dans le deuxième chapitre, à analyser les personnages de père des deux romans qui forment notre corpus principal. Nous montrerons de quelles manières est représenté le père dans les romans et nous examinerons successivement la nature des rapports que le père entretient avec l'enfance ainsi que la fonction de ces rapports. Dans le roman de Gilles Archambault, *Un homme plein d'enfance*, le personnage qui retient notre attention est celui de Claude, photographe, père d'une fille adulte qu'il a pratiquement abandonnée durant sa petite enfance. Le personnage d'Archambault semble se complaire dans le négativisme et la mélancolie. Est-ce la quasi-absence de relations avec l'enfance et le fait qu'il n'ait pas l'occasion de se racheter qui représente la cause de ses malheurs? Il faudra voir. *Le Siècle de Jeanne* d'Yvon Rivard, quant à lui, met en scène le personnage d'Alexandre, écrivain, père d'une fille devenue adulte et grand-père d'une fillette de cinq ans. Dans ce cas, ce sont surtout les rapports qu'Alexandre cultive avec sa petite-fille

qui nous intéresseront, plutôt que ceux qu'il entretient avec sa fille. Alexandre admet en effet avoir échoué dans son rôle de père, mais il tente du mieux qu'il le peut de se reprendre et de réparer sa faute grâce à son rôle de grand-père. Nous verrons alors que les rapports avec l'enfance servent, pour le personnage masculin, à réparer les erreurs du passé et à alléger le poids toujours causé par celles-ci quelque deux décennies plus tard, à se libérer d'une problématique personnelle et, parfois, à proposer une critique de la société québécoise contemporaine.

Le quatrième chapitre, qui sera le lieu d'une synthèse de l'étude des romans d'Archambault et de Rivard réalisée dans les deux chapitres précédents, nous permettra surtout de faire intervenir d'autres romans qui, publiés au cours de la même période, abordent tous de près ou de loin la question de la paternité. La mise en perspective de ces autres romans par rapport à ceux qui forment notre corpus principal nous amènera à confirmer ou infirmer les conclusions tirées de l'étude des romans d'Archambault et de Rivard, mais aussi à dresser un portrait plus complet de la façon dont est véhiculée la paternité dans le roman québécois contemporain. En effet, certains de ces romans proposent des pères complètement différents des personnages de Claude et Alexandre, sur lesquels il sera intéressant de se pencher.

Il faut cependant noter qu'il existe peu de romans accordant une place de premier plan à la paternité; tout de même, le corpus témoin se compose d'une dizaine d'oeuvres abordant le sujet. Nous en avions au départ recensé une trentaine, parmi lesquelles nous en avons éliminé quelques-unes portant sur

l'inceste et la violence pour deux raisons. D'abord, parce que notre propos vise les rapports constructifs et non les liens destructifs; ensuite, parce qu'il y a déjà beaucoup de recherches scientifiques qui, comme le souligne Germain Dulac, « [...] traite[nt] des situations qui relèvent de la "pathologie sociale" ou de problèmes sociaux[40]. » En effet, certaines études à propos des pères violents ont été conduites auparavant[41] et nous croyons, à l'instar de la chercheure Diane Dubeau, que « [a]lthough we recognize that these unenviable models of fathers do exist, they do not represent all fathers as a group[42]. » Notre propos sera donc consacré aux relations constructives et positives qui existent entre les pères et l'enfance.

[40] Germain DULAC, *op. cit.*, p. 61.
[41] Diane DUBEAU, *op. cit.*, p. 12.
[42] *Ibid,* p. 12. Ma traduction : « Même si on reconnaît que ces modèles de pères peu enviables existent bien, ils ne représentent pas tout l'ensemble des pères. »

CHAPITRE 1
LA FIGURE DU PÈRE QUÉBÉCOIS : PARCOURS SOCIOHISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

1.1 LE RÔLE DU PÈRE AU SEIN DE LA SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE DEPUIS LA COLONISATION

Le rôle du père a connu une évolution importante au sein de la société québécoise, en grande partie au cours du siècle dernier. En revanche, le rôle de la mère a très peu changé au fil du temps. En effet, la mère est, et a toujours été, celle qui porte l'enfant, le met au monde et en prend soin durant la période de la petite enfance. Quelques transformations très récentes dans le Régime québécois d'assurance parentale[1] permettent maintenant au père de demeurer à la maison durant la première année de vie de son enfant, congé rémunéré dont seule la mère pouvait se prévaloir auparavant. Ce droit nouvellement acquis par les pères contribue évidemment à transformer les rapports entre les deux parents, qui se voient encouragés à réaménager leurs rôles respectifs. Cependant, malgré l'accession des femmes au marché du travail après la Deuxième Guerre mondiale et l'existence de ces nouveaux congés parentaux, la mère continue, dans la majorité des cas, d'occuper le même rôle de premier plan auprès de ses enfants et au sein de la famille : elle demeure encore aujourd'hui celle qui prodigue les soins aux jeunes enfants[2].

---

[1] RÉGIME QUÉBÉCOIS D'ASSURANCE PARENTALE, « Entrée en vigueur du Régime québécois d'assurance parentale – "Il s'agit d'une journée marquante pour les familles québécoises" – Michelle Courchesne » *in* Actualité gouvernementales, Fil de presse, *Site Portail Québec* [En ligne]. (1er janvier 2006). http://communiques.gouv.qc.ca/gouvqc/communiques/GPQF/Janvier2006/01/c4354.html Voir également Cécile GLADEL, *op. cit.* On ne peut cependant donner trop d'importance à ces avancées dans le cadre de notre étude puisque les nouvelles règles sont entrées en vigueur après la publication de la plupart des ouvrages théoriques que nous convoquons et des romans que nous étudions.

[2] Diane DUBEAU, *op. cit.*, p. 8.

1.1.1 La figure d'autorité

Au Québec, jusqu'au milieu du XXe siècle, le père assume *grosso modo* les mêmes fonctions. Pendant deux siècles, soit de la colonisation à la moitié du XIXe, le rôle du père ne change pas beaucoup : il fait d'abord et avant tout figure d'autorité familiale, et cette autorité est fortement ressentie, entre autres parce que l'enfant ne détient « pas de statut propre[3] » à cette époque. François Ricard, dans *La Génération lyrique*, insiste d'ailleurs sur le fait que « [j]usqu'à l'âge classique, l'enfance n'existait pour ainsi dire pas comme catégorie sociale et mentale[4]. » Plus tard, il y a reconnaissance de l'enfant comme un être différent des autres membres de la société. Cependant, cette reconnaissance ne vise qu'à insister sur « l'infériorité de l'enfant[5] », à l'égard duquel le père peut se permettre toute manifestation d'autorité qui soit. L'enfant est donc considéré comme un être à part entière, mais il demeure un être « faible ». Cette croyance voulant que l'enfant représente « la fragilité et [...] l'imbécilité[6] » se poursuit d'ailleurs bien au-delà des années 1850, c'est-à-dire jusqu'au seuil des années 1950. Par ailleurs, au cours des XIXe et XXe siècles, le père fait acte de guide moral, au sens où Deslauriers l'explique : le père est responsable de l'éducation religieuse de ses enfants[7]. Il est ainsi de son devoir d'en faire de fervents pratiquants de la religion catholique. En somme, ce qui caractérise le père de cette époque est essentiellement lié à sa capacité à exercer son autorité sur ses enfants ainsi qu'à son aptitude à faire d'eux de bons chrétiens.

---

[3] Jean-Martin DESLAURIERS, *op. cit.*
[4] François RICARD, *op. cit.*, p. 66.
[5] *Ibid.* p. 67.
[6] *Ibid.* p. 68.
[7] Jean-Martin DESLAURIERS. *op. cit.*

1.1.2 Le pourvoyeur

Les années 1850 marquent, au Québec, le début de l'industrialisation. Le mode de vie agricole de moins en moins populaire et l'exode vers les villes amènent les hommes à s'accomplir à l'extérieur du domaine familial alors qu'ils ont jusque-là, pour la plupart d'entre eux du moins, l'habitude de travailler à l'exploitation des terres entourant leur résidence[8]. Cette migration de la campagne vers la ville entraîne inévitablement la création d'une distance physique entre le père et ses enfants. Le père n'est plus suffisamment présent pour honorer ses fonctions habituelles, soit celles de figure d'autorité et de guide spirituel; il ne devient alors qu'un pourvoyeur qui subvient aux besoins de sa famille. En ce sens, « [ê]tre un bon père, c'est être un bon pourvoyeur [...][9] ».

Les années 1940 sont quant à elles marquées par la Deuxième Guerre mondiale et par l'attrait qui s'ensuit pour les différents produits de consommation qui apparaissent. Le père doit ainsi arriver à combler les besoins de sa famille qui consomme de plus en plus. À ce moment, « [l]e modèle de père à atteindre est caractérisé par la présence de traits "classiques" masculins : fort psychologiquement, dominant dans sa famille, affirmatif, décidé et bon pourvoyeur (Lamb, 2000)[10]. » Or, la crise économique des années 1930, puis la Deuxième Guerre mondiale, laissent plusieurs familles dans une pauvreté extrême, ce qui fait en sorte que plusieurs femmes doivent se trouver un emploi. Comme les femmes viennent « [...] à jouer elles aussi un rôle de pourvoyeur [...]

---

[8] Jean-Martin DESLAURIERS. *op. cit.*
[9] Vincent DUHAIME, *op. cit.*
[10] Jean-Martin DESLAURIERS. *op. cit.* L'auteur renvoie à : Michael LAMB. « The History of Research on Father Involvement : An Overview ». *Marriage and Family Review*, vol. 29, n° 2/3, pp. 23-42.

[l]e rôle du père est déstabilisé[11]. » C'est pourquoi, vers la fin de cette période, « [...] l'image du *pater familias* s'effrite lentement [...][12] »

À la même époque, « le concept d'enfant[13] » et tout ce qui entoure son intégrité physique commencent à se définir scientifiquement. Cela mène les théoriciens à s'interroger sur les besoins affectifs des enfants[14]. On reconnaît que le père exerce une influence sur ses enfants, influence qui va au-delà de la simple autorité traditionnelle. La société se voit alors contrainte de modifier son discours sur le rôle des parents, en particulier celui du père. Des chercheurs notent, dès la fin du XIXe siècle, une « tendance » sociale qui encourage le père à intégrer l'espace domestique[15]. Nous pouvons déjà remarquer que la société désire attribuer à la paternité une place plus significative dans la dynamique familiale. Toutefois, on distingue encore de façon très nette les rôles de mère et de père. Ce dernier ne doit pas s'occuper de tâches domestiques ou de soins aux enfants, mais on l'incite tout de même à participer à leur éducation. L'idée que « [...] la petite enfance est le domaine de la mère [...][16] » perdure.

C'est également au cours de la décennie 1940 que naissent les premiers de la génération des *baby-boomers*. Il s'agit d'une époque effervescente, marquée par la fin d'une guerre dont le Canada est sorti victorieux, ayant participé à la victoire des alliés. La deuxième portion des années 1940

---

[11] Jean-Martin DESLAURIERS. *op. cit.*
[12] Germain DULAC, *op. cit.*, p. 1.
[13] Jean-Martin DESLAURIERS. *op. cit.*
[14] *Ibid.* « [...] notamment par les travaux de Freud (1909). »
[15] Vincent DUHAIME, *op. cit.* « Les travaux en histoire de la masculinité et de la paternité sont venus nuancer ce portrait en identifiant par exemple l'apparition, dès la fin du XIXe siècle, dans les discours et les comportements, d'une tendance vers l'intégration progressive des hommes à l'espace domestique. »
[16] *Ibid.*

représente un temps où consommation et liberté prédominent. Selon François Ricard, les femmes en âge de procréer ont des enfants plus tard et cessent d'en avoir plus tôt que leur propre mère. Ainsi, « [p]our la première fois peut-être dans l'histoire (et dans celle du Québec en particulier), des enfants viennent au monde sous le signe de la liberté et de l'amour, et non plus d'abord sous celui du devoir ou de la nécessité[17]. »

1.1.3 La pluralité des rôles : le père en difficulté d'adaptation

La décennie 1950 est pour sa part marquée par des perturbations importantes. Tout d'abord, des spécialistes en étude de la famille[18] reprochent aux hommes de ne pas s'intéresser suffisamment à la vie familiale parce qu'ils laissent aux femmes les tâches reliées au foyer. Des analyses tendent également à démontrer que l'absence du père pourrait mener les garçons à l'alcoolisme et à la délinquance. « Être pourvoyeur ne suffit plus : le père doit aussi être un éducateur présent et actif au sein de l'espace domestique[19]. » Des membres de groupes de recherches visant à promouvoir la famille affirment que de combler les besoins matériels de ses enfants n'est plus suffisant : « [...] il faut l'attachement [...][20] ». Ces militants « [...] mettent l'accent sur la complémentarité des fonctions économiques et éducatives des pères[21]. » D'un autre côté, le

[17] François RICARD, *op. cit.*, p. 45-46.
[18] Voir entre autres : Vianney DÉCARIE (1954). « Le Père au Foyer ». *L'École des parents*, 5,4, avril.
[19] Vincent DUHAIME, *op. cit.*
[20] *Ibid.*
[21] *Ibid.*

discours de l'Église[22] – toujours aussi influent dans la vie des Québécois – n'évolue pas au même rythme. Il ne faudrait toutefois pas croire que la société refuse d'évoluer, François Ricard explique bien ce qui se passait alors.

> [...] [S]ur le plan des institutions et des formes de vie sociale, [...] [la] communauté se caractérisait, non certes par l'immobilité, mais en tout cas par une certaine lenteur ou une certaine prudence face aux transformations et aux modèles nouveaux que proposait ce qu'on nomme, plus ou moins confusément, la modernité[23].

Le père se retrouve à devoir maintenir son rôle de figure d'autorité, tout en s'investissant, en même temps, dans les tâches domestiques. Pour le père, il y a là une contradiction; son adaptation est ardue.

Le père devra longtemps vivre ce genre de contradiction, puisqu'il se fait imposer différentes fonctions qui lui semblent difficiles à jumeler. Les années 1950 engagent effectivement le père à conserver son ancienne fonction de guide moral, à une époque où la société québécoise se trouve encore sous le gouvernement de Maurice Duplessis, qui prône des valeurs on ne peut plus traditionnelles, notamment en matière de famille et de religion. En plus de demander au père de rester un bon pourvoyeur, on lui ajoute un nouveau rôle : celui d'agent de socialisation[24]. Les pères représentent le lien « [...] entre la famille et la société puisqu'ils assurent la circulation des idées et des valeurs [...][25] ». S'amorce alors une autre contradiction dans ce qui est exigé du père, contradiction qui subsiste encore de nos jours. Si le père doit travailler parfois

---

[22] Vincent DUHAIME, *op. cit.* « [...] l'Église catholique [...] proclame une stricte division des rôles et fait du père le chef suprême de la famille à qui la conjointe et les enfants doivent obéir. »
[23] François RICARD, *op. cit.*, p. 51.
[24] Jean-Martin DESLAURIERS, *op. cit.*
[25] Vincent DUHAIME, *op. cit.*

jusqu'à douze heures par jour pour demeurer un bon pourvoyeur, comment peut-il avoir le temps de se rapprocher de ses enfants et d'accomplir sa tâche d'agent de socialisation? Le père se doit d'être un modèle de solidité autant physique qu'émotionnelle ainsi qu'une figure d'autorité, et on refuse de le voir manifester de l'affection à sa progéniture. Comment peut-il alors contribuer aux besoins affectifs de ses enfants? Le père se retrouve dans une impasse : il lui est impossible d'assumer tous ces rôles à la fois. On le perçoit dès lors comme un incapable et son image se trouve encore une fois dépréciée, ce qui contribue à affaiblir « [...] peu à peu la puissance paternelle[26]. »

1.1.4 Déconstruction et reconstruction : changements dans la définition du rôle du père

Les années 1960 et les mouvements contestataires dont elles sont porteuses voient les changements dans la définition du rôle du père s'accentuer. Les Québécois s'insurgent contre les instances religieuses et dénigrent les valeurs qu'elles véhiculent. Par ricochet, le titre de guide moral et l'autorité paternelle se retrouvent dévalués[27]. De plus en plus d'études sur la famille sont menées[28], et elles contribuent à disséminer l'idée que le père peut à la fois être un pourvoyeur et s'acquitter d'autres tâches à la maison sans renoncer à sa masculinité.

---

[26] Vincent DUHAIME, *op. cit.* Voir également Jean-Martin DESLAURIERS, *op. cit.* : « Les revendications du mouvement des femmes et la critique de la rigidité des rôles continuent d'ébranler l'identité paternelle. »

[27] Jean-Martin DESLAURIERS, *op. cit.*

[28] Voir notamment : Denise LEMIEUX. « Vingt ans d'études universitaires sur la famille au Québec », *Pensons famille : Bulletin du Regroupement inter-organismes pour une politique familiale au Québec* [En ligne]. vol. 15, nº 73 (septembre 2003). http://www.familis.org/riopfq/publication/pensons73/lemieux.html

Les années 1960 sont d'abord marquées par « une démocratisation de l'éducation[29] » qui rend la scolarisation plus accessible, entre autres pour les jeunes filles, ce qui leur permettra éventuellement d'intégrer le marché du travail plus facilement. Ensuite, la première vague de féminisme offre une « [...] critique radicale des modèles traditionnels [...][30] », et elle contribue du coup à déstabiliser la figure masculine et paternelle. L'objectif apparaît comme suit : « [...] dénoncer partout la "phallocratie" séculaire et, pour y mettre fin, de transformer de fond en comble les rapports entre les sexes[31]. » Deux des résultantes de cette révolte sont, d'une part, le nouveau « code de la famille » institué en 1964 qui « [...] fait disparaître les notions d'incapacité juridique de la femme mariée et de toute-puissance de l'homme [...][32] » et, d'autre part, l'adoption, en 1968[33], de la loi rendant le divorce légal. Par ailleurs, la légalisation de la pilule contraceptive, en 1964, et de l'avortement (légalisation partielle), en 1968[34], permet aux femmes de prendre le contrôle de leur avenir. Puis, en 1970, la législation concernant l'autorité dans la famille élimine le concept d'*autorité paternelle* pour le remplacer par celui d'*autorité parentale*.

---

[29] Jean-Martin DESLAURIERS, *op. cit.*
[30] Vincent DUHAIME, *op. cit.*
[31] François RICARD, *op. cit.*
[32] Christine CORBEIL, Francine DESCARRIES. « La Famille : une institution sociale en mouvance ». *Nouvelles pratiques sociales* [En ligne]. vol. 16, n° 1 (2003). http://www.erudit.org/revue/nps/2003/v16/n1/009624ar.html
[33] Les auteurs de différents articles ne proposent pas la même année (1968-1969). Voir Christine CORBEIL & Francine DESCARRIES *op. cit.* et Jean-Martin DESLAURIERS, *op. cit.* Cependant, le site du réseau juridique du Québec indique que la Loi sur le divorce a été adoptée en 1968. Voir : Clauce C. BOULANGER, Juge. « L'ABC du divorce au Québec », *Site du Réseau juridique du Québec.* [En ligne]. http://www.avocat.qc.ca/public/iidivorce.htm
[34] André GIROUX. « Capacité juridique de la femme mariée. 40 ans déjà depuis le grand coup de barre ». *Le Journal* [En ligne]. Barreau du Québec, vol 36, n° 13 (1er août 2004). http://www.barreau.qc.ca/publications/journal/vol36/no13/femme.html

Force est de constater que si les femmes sont les responsables des modifications de leur rôle de mère, les pères, eux, ne font que subir les contrecoups de changements sociaux déclenchés tantôt par la collectivité, tantôt par les femmes. Évidemment, les résultats de ces transformations ne se remarquent concrètement que quelques années plus tard, alors que nous notons une plus grande présence des femmes sur le marché du travail, ainsi que les manifestations de leur autonomie financière et matrimoniale. Les femmes peuvent dès lors subvenir à leurs besoins. Elles contrôlent davantage ce qui a trait à la maternité, et elles peuvent se séparer d'un mari avec qui elles ne s'épanouissent plus. Ces changements ont été profitables aux femmes, loin de nous l'idée de remettre ce fait en cause. Cependant, ces mêmes changements ont occasionné un déséquilibre dans la condition de père. Si la femme n'a plus autant besoin de l'homme (entre autres pour assumer les besoins financiers et l'autorité), à quoi l'homme sert-il désormais? Bien qu'il soit louable de se poser ces questions, il faut cependant veiller à ne pas céder à un autre cliché : celui de « [...] l'homme victime de la révolution des femmes [...][35] ». Durant les années 1970, on tente alors de reconstruire le rôle du père.

> [C]'est l'évolution de la famille conjugale, liée à la réduction de la fratrie, [...] [et] à la diversification des modèles familiaux (intact, monoparental, recomposé), qui vont imposer des pressions sur les conditions d'exercice de la paternité[36].

[35] Mathieu-Robert SAUVÉ, *op. cit.*, p. 73.
[36] Germain DULAC, *op. cit.*, p. 2.

La notion d'androgynie[37] est évoquée dans de nombreuses recherches et démontre qu'un père peut prendre soin de ses enfants et exprimer des émotions sans pour autant être qualifié d'efféminé. Par ailleurs, le Conseil des affaires sociales et familiales, créé en 1971[38], s'interroge sur les circonstances de vie des familles québécoises. Toutefois, le rôle du père demeure imprécis, voire indéfini.

1.1.5 Le dénigrement du rôle

Le *baby-boom* des années 1940-1950 a pris, au cours de la décennie 1970, une signification importante. Selon François Ricard, « le [plus grand] changement qui se produit [...] [est] la définition de l'enfance et sa position au sein de la société[39]. » Cela amène les chercheurs des années 1980 à se pencher davantage sur les concepts de parentalité, de paternité et d'enfance. Le grand nombre d'enfants issus de ce *baby-boom* nous fait assister à « [...] l'émergence, dans le discours et les pratiques sociales de cette époque, d'un nouveau modèle, d'une nouvelle façon de comprendre et de traiter l'enfance[40]. » En outre, la réflexion théorique menée autour de la paternité contribue à relativiser les distinctions entre les genres féminin et masculin, entre la vision traditionnelle des rôles maternel et paternel. Dans les années 1980, on tend à

---

[37] Selon Germain DULAC, l'androgynie psychologique est « [...] une construction notionnelle qui implique qu'un être humain, homme ou femme, puisse se comporter à la fois comme l'un et l'autre sexe, selon le contexte et les circonstances, sans qu'il n'existe de conflit sur le plan de l'intégrité psychologique de sa personne. » *Ibid.* p. 7

[38] LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES. Édition électronique réalisée à partir d'un texte du *Conseil des affaires sociales et de la famille*, « Mémoire à la commission d'étude sur l'avenir des municipalités. » Québec : Conseil des affaires sociales et de la famille, *Site de l'Université du Québec à Chicoutimi* [En ligne]. (10 juin 1986). http://classiques.uqac.ca/desintegration/Conseil_affaires_soc_et_famille/memoire_texte.html

[39] François RICARD, *op. cit.* p. 64.

[40] *Ibid*, p. 65.

reconnaître que « [...] la place des hommes dans la famille n'est plus limitée au rôle de pourvoyeur, mais comporte plusieurs dimensions [...][41] », dont la dimension affective mentionnée précédemment. D'ailleurs, on commence alors à réaliser que celle-ci est essentielle au bien-être des enfants.

On constate néanmoins que « [...] la mère demeure l'étalon de mesure concernant les habiletés parentales [...][42] ». En effet, les penseurs qui orientent leurs recherches autour de la notion de parentalité tiennent majoritairement compte de la compétence et de l'habileté maternelles : quand ils abordent le rôle du père, ils le comparent à celui de la mère. Le message qu'on lance alors aux pères est le suivant : le père émérite est celui qui « copie » la mère, celui qui présente des aptitudes maternelles. Les études proposent donc d'évaluer la compétence des pères. On analyse la part de temps que les pères passent à « materner » leurs enfants au lieu d'étudier la qualité du temps qu'ils passent avec leurs rejetons. Au Québec, la violence demeure le sujet le plus fréquent de ces études. « Ainsi, l'accent est davantage porté sur l'incompétence que la compétence des hommes. »[43] Puisque, le plus souvent, « [...] la littérature scientifique traite des situations qui relèvent de la "pathologie sociale" ou de problèmes sociaux [...][44] », le portrait qu'on établit des pères semble négatif à plusieurs points de vue[45]. Toutefois, « [d]ans l'imaginaire collectif apparaissent des personnages masculins plus positifs qui réussissent à être père d'une façon

---

[41] Germain DULAC, *op. cit.*, p. 8.
[42] Jean-Martin DESLAURIERS, *op. cit.*
[43] *Ibid.*
[44] Germain DULAC, *op. cit.*, p. 61.
[45] Voir également Diane DUBEAU, *op. cit.*, p. 12. « [...] the absent father, the incompetent father, the violent father, the uninvolved father [...] ». Ma traduction : « le père absent, le père incompétent, le père violent, le père qui ne s'implique pas ».

engagée à différents points de vue. »[46] Il semblerait que le père s'ajuste tranquillement aux modifications et changements qui lui ont été imposés au cours du dernier siècle et demi, mais que le discours scientifique s'acharne à dénigrer son rôle.

1.1.6 Pour une redéfinition du concept de la paternité

L'époque dans laquelle nous sommes engagés est marquée par la multiplicité des études portant sur les rapports parents-enfants. « [...] [L]'importance du rôle du père dans le développement émotif des enfants est renforcée[47]. » Les « manières » d'être un père sont beaucoup plus variées qu'avant. Même si le père tente de s'adapter à ces changements, il reste que la mentalité profonde des gens n'évolue pas aussi rapidement que leurs idéaux. Ainsi, on voudrait que le père prenne sa place, qu'il soit plus présent, qu'il exprime ses émotions, mais la mère ne lui en laisse pas toujours la chance et elle continue d'espérer le père traditionnel fort et protecteur pour ses enfants. Les femmes sont parfois bien ambivalentes quant à leurs attentes par rapport aux hommes et cela soulève des contradictions.

> [O]n s'attend d'un père qui, le matin, part affronter le marché du travail avec ambition, détermination, présentant une stabilité émotive à toute épreuve et le soir, qui sèche les larmes des enfants avec empathie et gazouille avec le petit dernier en changeant sa couche[48].

---

[46] Jean-Martin DESLAURIERS, *op. cit.*
[47] *Ibid.*
[48] *Ibid.*

On en demande de plus en plus au père, si bien que ce dernier peut avoir tendance à fuir le poids des responsabilités. Si l'absence ainsi créée atteint de près les enfants, elle touche tout autant les pères et entraîne de multiples problèmes sociaux[49].

Par ailleurs, des études constatent maintenant que « [...] la paternité se vit aussi dans les relations que l'on établit avec sa descendance[50]. » Ainsi, la grand-parentalité occupe une place dans les études liées au rôle paternel[51]. Pour l'homme, être grand-père revêt une grande importance parce que cela signifie que sa lignée biologique se poursuit. Beaucoup d'hommes sont fiers d'être grands-pères, et certains profitent de cette période pour revivre, avec leurs petits-enfants, le passé vécu (ou mal vécu) avec leurs enfants. Cela ne paraît pas tout à fait nouveau, puisque « [t]raditionally, fatherhood was defined in terms of a biological bond linking a child to a male adult[52]. » Toutefois, il est intéressant d'observer que ce lien biologique n'est plus aujourd'hui la seule et unique façon de percevoir la paternité. « Fatherhood is no longer necessarily based on a biological bond, but rather on social realities[53]. » Ce qui change dans la société québécoise au cours des années 1990 ne se limite donc pas à la figure du père et à son rôle, mais concerne aussi le mode de relations qui unissent l'enfant au parent[54]. Voilà pourquoi la grand-parentalité peut également être étudiée dans le

---

[49] Jean-Martin DESLAURIERS, *op. cit.*
[50] Germain DULAC, *op. cit.* p. 39.
[51] Voir notamment : Germain DULAC, *op. cit.*, et Denise LEMIEUX, *op. cit.*
[52] Diane DUBEAU, *op. cit.* p. 6. Ma traduction : « Traditionnellement, la paternité était définie en fonction d'un lien biologique unissant un enfant à un homme adulte. »
[53] *Ibid.*, p. 7. Ma traduction : « La paternité n'est plus nécessairement basée sur le lien biologique, mais plutôt sur des réalités sociales. »
[54] François RICARD, *op. cit.*, p. 68.

cadre d'une analyse des liens paternels, tout autant que pourrait l'être la figure du père adoptif, du conjoint de la mère biologique ou du grand frère.

S'il y a lieu de s'interroger à propos des changements sociohistoriques qui ont contribué à ébranler le rôle du père, il ne faut toutefois pas leur attribuer toute la faute. Bien évidemment, le féminisme a grandement participé à cette perturbation, mais les pères semblent s'être laissés atteindre par l'émancipation des femmes. Dans son essai sur les modèles masculins au Québec, Mathieu-Robert Sauvé nous explique que

> [c]e n'est pas parce qu'un groupe prend sa place que l'autre doit se retirer en baissant pavillon. [...] [L]es modèles masculins positifs auxquels les jeunes pourraient s'identifier sont rares dans la collectivité. [...] Les modèles masculins sont si tristes qu'ils ont transmis à leurs émules un syndrome pervers, celui du *loser*[55].

Il convient donc, à cette étape de notre étude, d'explorer de quelle façon est représenté le père dans l'histoire du roman québécois. Nous serons ensuite en mesure d'identifier quels sont les modèles masculins québécois, positifs et négatifs, transmis par le roman.

1.2 Le père dans la littérature québécoise de 1850 à aujourd'hui

La figure du père, qui est omniprésente dans le roman au Québec[56], fait partie des modèles masculins québécois. Rares sont les textes romanesques qui ne mettent pas en scène un personnage de père. Or, le portrait du père dressé

[55] Mathieu-Robert Sauvé, *op. cit.* p. 303.
[56] *Ibid*, p. 36.

par le roman montre un être « petit », « en général [...] pusillanime, timoré, quasi muet, dominé par sa femme [...][57] » Cette représentation ne peut évidemment pas n'être que pure invention de la part des écrivains. La société leur sert bien souvent de « source d'inspiration[58] », ce que le penseur Jacques Dubois confirme : le littéraire et le social ne font qu'un, puisqu'il est possible de « [...] dégager des textes une certaine vision du monde [...][59] ». Le père présenté par les romanciers s'inspire sans doute d'un phénomène social. Par ailleurs, au-delà de cette vision du monde, nous croyons, à l'instar d'Angenot, « [...] que le texte est radicalement perméable au discours social, lequel demeure présent en lui "comme son ombre", comme en un palimpseste [...][60] ». D'autres critiques souscrivent à cette manière d'observer le fait littéraire. Denise Lemieux explique clairement la position que nous avons choisi d'adopter : « [l]'écrivain est non seulement un observateur particulièrement sensible à la réalité sociale, mais les oeuvres littéraires fourmillent d'interprétations permettant de saisir les relations entre l'individu et la société[61]. » Autant la représentation du père dans la littérature peut correspondre à l'histoire, autant il nous semble que cette représentation peut vouloir influencer l'histoire et la produire. « [l]'Histoire joue à grande échelle la petite histoire des romans[62] [...] », comme l'affirme François Ouellet[63].

---

[57] Mathieu-Robert SAUVÉ, *op. cit*, p. 9.
[58] François RICARD, *op. cit.*, p. 102.
[59] Jacques DUBOIS, *op. cit.*, pp. 59-60.
[60] Marc ANGENOT, *op. cit.*, p. 11.
[61] Denise LEMIEUX (1984). *Une culture de la nostalgie*, *op. cit.*, p. 10.
[62] François OUELLET, op. cit., p. 54.
[63] *Ibid*, p. 23.

Réjean Beaudoin, dans son essai intitulé *Le Roman québécois*[64], propose d'étudier le roman québécois selon trois périodes, soit celle du « degré zéro du roman » (1837-1916), celle du « roman du terroir » (1916-1945) et celle du « roman contemporain » (1945-1990). Ce découpage peut sans doute sembler adéquat dans la perspective générale d'une histoire du roman québécois, mais l'évolution de la figure du père dans le roman d'ici nous paraît appeler un découpage différent. Ainsi, le premier ensemble de romans concernés ont été publiés du milieu du XIXe siècle (1846 plus précisément, année où est publié le premier roman de la terre : *La terre paternelle*[65] de Patrice Lacombe) à 1950. Le deuxième ensemble est formé de romans publiés au cours des décennies 1950, 1960, 1970 et 1980, une époque de grands changements sociaux au sein de la société québécoise. Finalement, le troisième ensemble comporte les textes romanesques parus de 1990 à nos jours. Les trois ensembles ainsi identifiés coincident, sur l'échelle du temps, avec les moments ayant marqué la société québécoise en ce qui a trait à la paternité.

1.2.1 Le père traditionnel

Le tout premier roman canadien-français à être publié est *L'Influence d'un livre*[66] de Philippe Aubert de Gaspé fils, en 1837. Cependant, *La terre paternelle* de Patrice Lacombe[67], paru en 1846, retient notre attention pour marquer le début de cette période que nous qualifions de « traditionnelle » parce que le

[64] Réjean BEAUDOIN (1991). *Le Roman québécois.* Montréal, coll. « Boréal express », 125 p.
[65] Patrice LACOMBE, *op. cit.*
[66] Philippe Aubert DE GASPÉ, fils (1837). *L'Influence d'un livre.* Québec, William Cowan & fils, 122 p.
[67] Patrice LACOMBE, *op. cit.*

roman de cette époque renvoie l'image d'un père très conservateur. Le texte de Lacombe est le premier à s'inscrire dans une forme de romans qui s'imposera durant près d'un siècle au Québec, soit celui du « roman de la terre » ou « roman du terroir ». Cette période voit aussi apparaître le « roman d'apprentissage » qui, tel que l'explique François Ricard, relate la vie d'un jeune homme qui quitte sa famille pour aller découvrir le monde, mais qui, suite à l'échec de son aventure, doit rentrer chez lui[68].

Le père est bel et bien présent dans le roman de cette époque, mais l'image qu'il projette et les rôles qu'il endosse demeurent communs. En effet, « [l]e père reste le chef incontesté de la famille[69]. » Il se fait partisan de l'appartenance au pays et assume les rôles de guide spirituel et d'autorité, en plus de s'occuper de l'avenir professionnel de ses fils[70]. Alors que la mère semble la seule responsable des enfants tant qu'ils évoluent dans le monde de l'enfance, le père prend la relève pour faire entrer ses enfants dans le « vrai monde » quand ils atteignent l'âge de la raison[71].

Dès les premières pages de *La terre paternelle* (TP), on remarque que les enfants reçoivent « les conseils et l'exemple d'un bon père[72] », d'ailleurs nommé comme étant le chef de famille. Ce dernier exerce son autorité avec succès[73]. Le père apparaît toujours plus fort et meilleur que ses enfants. En effet, sans les conseils paternels, le fils aîné ne prend pas de bonnes décisions (TP, 51-54). Le

---

[68] François RICARD, *op. cit.* p. 165. Voir également Louise BIENVENUE, Christine HUDON, *op. cit.*, pp. 23-24.
[69] Denise LEMIEUX, *op. cit*, p. 108.
[70] *Ibid*, p. 25.
[71] *Ibid*, p. 45.
[72] Patrice LACOMBE, *op. cit.*, p. 29.
[73] *Ibid*, p. 35.

rapport entre le père et les enfants renvoie fréquemment à l'appartenance du père à sa patrie. Par exemple, quand son fils cadet part de la maison, Chauvin perd sa terre et ses repères, il semble humilié. Toutefois, quand le fils revient et qu'il rachète la terre paternelle, la famille retrouve sa fierté.

Le roman *Maria Chapdelaine*[74] (MC) constitue un autre bon exemple. Le texte débute avec une scène qui réfère à la religion : des gens sortent de l'Église, Maria et son père sont du lot. Le parvis de l'Église est l'endroit où les gens de la campagne se réunissent pour discuter après la messe du dimanche. C'est donc aussi l'endroit où le père introduit sa fille au monde extérieur (MC, 7-15, 117). Le roman d'Hémon nous montre également que le père apprend le travail à ses fils, puisque ses trois garçons travaillent aux champs avec lui (MC, 46, 52-53). Maria, pour sa part, se soumet à l'autorité de son père. Comme sa mère, elle lui est soumise d'une certaine manière et respecte ses volontés (MC, 53-54, 149, 186, 188).

Dans *Menaud, maître-draveur*[75] (MMD) on retrouve parfois en le père une figure d'autorité – Marie est totalement soumise à son père[76] – mais surtout, l'image du travail qui lie le père à son fils se démarque. Menaud entraîne son garçon avec lui dans la montagne et à la drave (MMD, 26, 35). À l'instar du Chauvin de Lacombe, Menaud, attiré par la liberté et les grands espaces depuis

---

[74] Louis HÉMON (1924). *Maria Chapdelaine*. Paris, Hachette, 190 p.

[75] Félix-Antoine SAVARD (1992 [1937]). *Menaud, maître-draveur*. Montréal, Bibliothèque québécoise, 155 p.

[76] *Ibid*, p. 75. Marie a mené sa vie en fonction de son père : « C'était pour lui qu'elle avait tenu cette maison dans l'ordre et la lumière; pour lui, qu'elle avait contraint sa jeunesse à des habitudes de vieillard; [...] pour lui, qu'elle s'était enfermée dans cette vie solitaire comme en un cloître [...] »

le décès de sa femme[77], s'attend à ce que sa fille épouse un des leurs et vive sur la terre (MMD, 103, TP, 80) pour perpétuer l'appartenance à la patrie. Les enfants doivent, en ces temps, perpétuer ce que leurs parents ont réussi à établir.

À la fin de cette période, *Bonheur d'occasion*[78] de Gabrielle Roy vient briser avec la lignée des romans de la terre. Le père, Azarius Lacasse, voudrait bien rester le maître de sa famille, et c'est là que réside l'unique grande similitude entre *Bonheur d'occasion* et les romans de la terre. Toutefois, la guerre lui a fait perdre son emploi et il se voit dans l'incapacité de subvenir seul aux besoins de sa famille. Sa fille aînée, Florentine, doit donc travailler et offrir la quasi-totalité de son salaire à sa mère, ce qui renvoie l'image d'un père « incapable[79] ». De plus, l'histoire se déroule en ville – elle a pour toile de fond le quartier Saint-Henri, à Montréal – et non sur une terre, et le père travaille comme chauffeur de taxi et non comme agriculteur. Dans *Bonheur d'occasion*, le père est également présenté comme un être « sans ressort » qui est loin d'être autoritaire[80]. Azarius est également un être idéaliste ; il promet sans cesse une vie meilleure à sa famille, mais il se révèle toujours incapable de livrer la marchandise. Il entraîne déception sur déception chez ses proches. La fin de cette époque esquisse ainsi une tendance. Le roman essaie peut-être de dire

[77] En fait, Menaud a adopté le mode de vie sédentaire pour plaire à sa femme. Depuis le décès de celle-ci, il sent de nouveau l'appel de la forêt.
[78] Gabrielle ROY (1993 [1945]). *Bonheur d'occasion*. Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 404 p.
[79] *Ibid*, p. 48.
[80] *Ibid.*, pp. 92-93.

autre chose, de s'ajuster à la société qui, en cette période d'après-guerre, évolue rapidement.

Enfin, il faut noter que les romans des années 1850 à 1950 portent majoritairement sur l'identité et le territoire[81]. Même si l'image du père est présente, il reste que la structure familiale fait surtout référence, historiquement parlant, à la révolte perpétuelle du Français contre l'Anglais[82]. Par ailleurs, l'image du père que nous retrouvons dans les romans de cette époque ne représente pas les rôles qu'occupe le père dans la société au cours des mêmes années. Il semblerait que les romans renvoient plutôt l'image du père d'avant 1850, alors que les rôles renforcés dans la société étaient ceux concernant l'autorité et la culture religieuse, tel que mentionné dans la première partie de ce chapitre. Ces rôles apparaissent dans *La terre paternelle*, *Maria Chapdelaine* et *Menaud, maître-draveur*. Le portrait sociohistorique des années 1850 à 1950 a présenté le père comme un pourvoyeur qui devait combler les besoins de plus en plus nombreux de sa famille et qui a été ébranlé par l'entrée des femmes sur le marché du travail. Voilà entre autres ce que représente le roman de Gabrielle Roy. Mais il aura fallu attendre la toute fin de la période pour apercevoir, dans le roman québécois, un certain mouvement social. Autrement, les écrits semblent en retard sur leur temps. La présence constante de ce père traditionnel demeure conforme au discours agriculturiste et à l'idéologie catholique de l'époque précédant les années 1850.

---

[81] Voir notamment Réjean BEAUDOIN, *op. cit.*, pp. 45, 47.
[82] François OUELLET, *op. cit.* p. 58.

1.2.2 Le modèle négatif – le père désengagé

Dès les années 1950, la figure du père que nous retrouvons dans le roman se met à changer radicalement, entre autres dans les écrits d'André Langevin[83]. À vrai dire, quand le père est présent, son image est « [...] fortement appauvrie du rôle traditionnel [...][84] ». En d'autres cas, le père brille par son absence; partir à sa recherche devient un enjeu important pour certains personnages. Ces années sont aussi marquées par une certaine quête de l'identité, qui amène les personnages de père à errer et à fuir[85]. Il en résulte une absence tout autant physique que psychologique. En effet, l'homme est souvent perçu comme un lâche, et c'est non seulement le roman, mais aussi « [la] dramaturgie [qui] est envahie par des géniteurs bedonnants, alcooliques, dépressifs et castrateurs[86]. » Il s'agit bien là de raisons pour le père de refuser son rôle ou de mal l'assumer. Autrement, les relations père-fils proposent souvent une « [...] figure du père écrasant [...][87] »

Bien entendu, le contexte social des années 1960[88] entraîne sans doute plusieurs changements dans la littérature. Il faut, en ce sens, citer François Ricard, qui explique la situation de manière exemplaire :

> Les années soixante, on le sait, sont pour la littérature québécoise une période exceptionnelle [...] tant la ferveur et l'intensité qui les caractérisent contrastent

---

[83] Voir notamment André LANGEVIN (1951). *Évadé de la nuit.* Montréal, le Cercle du livre de France, 245 p. et André LANGEVIN (1956). *Le Temps des hommes.* Montréal, le Cercle du livre de France, Nos romanciers canadiens, 189 p.
[84] Denise LEMIEUX, *op. cit.*, p. 146.
[85] Katri SUHONEN, *op. cit.*, p. 73.
[86] Mathieu-Robert SAUVÉ, *op. cit.*, p. 18.
[87] Michel BIRON, François DUMONT, Élisabeth NARDOUT-LAFARGE, dir. (2007). *Histoire de la littérature québécoise.* Montréal, Boréal, pp. 358-359.
[88] On parle ici de la Révolution tranquille et de l'anticléricalisme ayant mené à une certaine révolte contre toute forme d'autorité.

> avec la morosité des périodes antérieures. [...] Les formes et les contenus se modernisent, les vieux interdits volent en éclats [...]. [L]a littérature québécoise connaît [...] [un] rajeunissement subit, qui prend la forme d'un vaste courant de redéfinition et de recommencement[89].

Le théâtre devient, *ipso facto*, un genre littéraire préconisé par plusieurs auteurs. Michel Tremblay fait partie de ceux qui se sont le plus illustrés au cours de cette décennie. Ses pièces, qui sont aussi connues que ses romans et récits, mettent pratiquement toutes en scène des personnages de pères, sinon d'hommes[90]. Mais ceux-ci agissent presque toujours en « [...] lâches, profiteurs, manipulateurs, égoïstes, misogynes et prétentieux[91]. » Pour Tremblay, les hommes sont des *losers* alors que les femmes sont présentées sous un jour plus positif. Même constat dans les pièces de Marcel Dubé[92], où le père est un raté que nous reconnaissons à ses absences et aux promesses qu'il ne tient jamais[93].

Par ailleurs, les nombreux changements sociologiques du début des années 1970 contribuent certainement à modifier l'image du père dans le roman québécois. L'avènement du féminisme, l'adoption de la loi sur le divorce, la légalisation de la pilule contraceptive et « [...] l'entrée massive et permanente des femmes mariées sur le marché du travail [...] contribuent à ébranler l'identité

---

[89] François RICARD, *op. cit.* p. 100.
[90] Voir notamment Michel TREMBLAY, *À toi, pour toujours, ta Marie-Lou*, *op. cit.*
[91] Mathieu-Robert SAUVÉ, *op. cit.*, pp. 30-31.
[92] Voir entre autres Marcel DUBÉ (1967) *Un Simple soldat.* [pièce conçue pour la télévision et présentée en 1957] Montréal, Éditions de l'Homme, 142 p.
[93] Mathieu-Robert SAUVÉ, *op. cit.*, pp. 32-34.

masculine [...][94] ». Les pères dont on propose un portrait dans le roman reflètent donc bien le contexte social de leur époque.

> Il s'agit le plus souvent de pères conservateurs, rétrogrades, dépassés par la modernité. Ils correspondent tous à l'homme incapable de s'adapter à une nouvelle vie où la religion a peu d'emprise [...]. Les hommes [...] s'estiment incompétents devant tous ces changements et se réfugient dans l'alcool [...][95].

Ainsi, il semble que le père donne, dans le roman et la dramaturgie, l'image de ce qu'il est dans la société : un mésadapté. Les nombreux changements sociaux survenus en peu de temps font en sorte que le père n'arrive plus à jouer certains rôles[96] et déstabilisent son statut à un point tel qu'il perd peu à peu ses repères.

Les années 1980, quant à elles, continuent de porter le poids de ces changements. Les jeunes adultes issus de la génération des *baby-boomers*, un peu plus âgés maintenant, forment des familles. Mais comme ils sont nés dans une période du siècle où tout se mouvait, où tout se transformait, ils en retiennent que « [...] le monde, par définition, est quelque chose d'infiniment léger [...][97] ». L'homme *baby-boomer* se sent à coup sûr désorienté, inquiet et il a l'impression de manquer de consistance, tout comme le monde qui l'entoure[98]. Les *baby-boomers* n'ont pas vécu le « roman d'apprentissage » à l'instar de leurs parents qui représentent la génération précédente. Par conséquent, ils n'ont sans doute jamais dépassé le cap de leur jeunesse. « [...] [L]e poids de la

[94] Mathieu-Robert SAUVÉ, *op. cit.*, p. 15.
[95] *Ibid*, p. 35.
[96] Entre autres ceux de figure d'autorité et d'unique pourvoyeur.
[97] François RICARD, *op. cit.*, p. 116.
[98] *Ibid*, p. 124.

conscience adulte [leur] a été épargné[99]. » Ils n'ont guère pris suffisamment de maturité, car ils ont refusé de quitter leur jeunesse. « Dans un monde où l'être adulte ne cesse d'éterniser sa jeunesse, ils rappellent à leur manière que ce qui importe, ce n'est pas de vouloir vivre jeune, mais de vieillir sans renier l'enfant que l'on a été[100]. » Il en résulte un refus d'être parent, parce que cela signifierait de renoncer à la jeunesse[101]. Bon nombre de parents le deviennent donc sur le tard, ou tout simplement par mégarde, et de là émerge une multitude de modèles de familles[102].

Dans le roman québécois, on rencontre des personnages de pères qui, incapables d'arriver à être entièrement des pères, se complaisent dans une attitude d'infériorité, en refusant de prendre des décisions et d'agir dans le monde qui les entoure. Le père se retrouve à se replier sur lui-même, sur sa condition propre. Souvent, ce comportement s'accompagne d'un sentiment de culpabilité. Ainsi, le père, « [...] faute de pouvoir se distinguer de manière exceptionnellement positive, [...] a la satisfaction morbide d'échouer de manière exceptionnelle[103]. » C'est dans ce contexte que se situe l'oeuvre de Gilles Archambault, dont la grande majorité des romans depuis *La Fuite immobile*[104] paru en 1974[105] sont habités par des personnages de pères déserteurs et médiocres. Toutefois, les années 1980, où la littérature migrante et la littérature

---

[99] François RICARD, *op. cit*, p. 267.
[100] François OUELLET, *op. cit.*,p. 83.
[101] François RICARD, *op. cit.*, p. 268.
[102] *Ibid*, p. 275. Ricard cite les familles éclatées, partagées, ou reconstituées. D'ailleurs, la famille éclatée prend forme dans plusieurs romans des années 1980. Voir entre autres Monique LARUE, *op. cit.* et Madeleine MONETTE, *op. cit.*
[103] François OUELLET, *op. cit.*, p. 108.
[104] Gilles ARCHAMBAULT (1974). *La fuite immobile.* Montréal, L'Actuelle, 170 p.
[105] À ce sujet, on peut se référer à Michel BIRON, François DUMONT, Élisabeth NARDOUT-LAFARGE, *op. cit.*, pp. 504-505, et à François OUELLET, *op. cit.*, p. 113

féminine deviennent des vecteurs fondamentaux au Québec, laissent peu de place aux personnages de pères. En fait, la plupart du temps, ce qui est exploré dans les romans qui traitent de paternité sont les liens père-fille, filtrés par le regard de l'enfant[106]. En ce sens, nous pouvons croire que l'opinion masculine est en partie rejetée.

Il est difficile de voir, dans le roman des années 1980, un certain reflet de la société québécoise d'alors. Le père « littéraire » de cette décennie semble bien plus à l'image de celui des deux décennies précédentes : fuyard, absent, raté. Tel que mentionné dans la première partie de ce chapitre, les scientifiques se penchent de plus en plus sur la condition paternelle. Il semblerait cependant que la figure du père littéraire n'évolue pas au même rythme. Nous nous retrouvons ainsi au même point qu'au début du siècle : la figure du père dans la littérature est en retard sur son temps. Le père serait-il donc encore plus ébranlé qu'il ne paraît l'être?

1.2.3 Une volonté de reconstruire l'image du père

Au cours des dernières années, nous avons vu apparaître, dans la littérature scientifique, un « homme nouveau », plus confiant sans être tyrannique, qui accepte son rôle domestique sans en être humilié. Mais cet homme ne se retrouve pas à la une. Nous n'en entendons guère parler[107].

Dans la même foulée, les romanciers en parlent peu. Ce qui se dégage du roman québécois s'apparente à ce que nous avons découvert pour la période

---

[106] Lori SAINT-MARTIN, « The Other Family Romance : Daughters and Fathers in Québec Women's Writing of the Nineties », *op. cit.*, p. 170.
[107] Mathieu-Robert SAUVÉ, *op. cit.*, p. 299.

précédente. Les modèles de père, « [...] [a]lienated [...] from the fathers who failed to offer them a proper role model, [...] feel powerless and marginalized in a society that has no room for them [...][108] ». Voilà où se situe le plus gros problème : les Québécois ne possèdent pas de modèles d'hommes accomplis autres que certains très âgés ou décédés[109]. Logiquement, les personnages des romans doutent, apparaissent comme des faibles. Ceci explique cela.

Comme dans la décennie 1980, le romancier qui aborde le thème de la paternité est souvent une femme, répercussion du féminisme possiblement, et son personnage de père est souvent « [...] ébranlé et perdu, faute d'un modèle identitaire adéquat[110]. » De nombreux écrivains féminins optent pour des personnages entretenant des relations parent-enfant[111]. Le personnage de père semble se chercher une place dans la société, tenter de retrouver son essence, et la réunion avec « la fille abandonnée » l'aide parfois en ce sens[112]. Des textes d'auteurs publiés durant cette période, tels que d'Alain Beaulieu et de Jean Désy[113], ont mis en scène des personnages qui tentent cette rencontre, souvent bénéfique.

---

[108] Lori SAINT-MARTIN et Katherine ROBERTS, « Feminist Readings of Contemporary Male Writers », *op. cit.*, pp. 3-6. Ma traduction : « [...] aliénés par les pères qui n'ont pas pas été en mesure de leur offrir un modèle de leur rôle, se sentent impuissants et marginalisés dans une société qui ne leur laisse pas de place. »

[109] Mathieu-Robert SAUVÉ, *op. cit.*, pp. 12-13. Un sondage effectué en 2005 demandait aux Québécois de nommer des personnalités admirables. Les élus ont été en grande majorité des femmes. Quant aux hommes, ceux nommés avaient plus de 70 ans ou étaient déjà morts (ex. Michel Chartrand, Hubert Reeves, René Lévesque, Maurice Richard).

[110] Katri SUHONEN, *op. cit.*, p. 74.

[111] Voir notamment Ying CHEN (2006). *Le Mangeur.* Montréal, Boréal, 137 p. et Nelly ARCAN (2001). *Putain.* Paris, Seuil, 186 p.

[112] Katri SUHONEN, *op. cit.*, p. 91.

[113] Alain BEAULIEU (1999). *Le Fils perdu.* Montréal, Québec-Amérique, 403 p. et Jean DÉSY, *op. cit.*

Quelques rares écrivains abordent la paternité sous un jour plus positif, tel que Stéphane Bourguignon[114] l'a fait dans l'un de ses romans. Le personnage de Bourguignon, nommé Julien, est père d'un petit garçon et il vient illustrer une réalité plus contemporaine[115]. Enfin, nous notons la présence dans le roman québécois d'un père qui assume des tâches domestiques sans avoir l'impression de devoir sacrifier sa masculinité[116]. Nous remarquons alors, à l'occasion, à une volonté de reconstruire l'image du père dans le roman québécois, peut-être pour en arriver à conjuguer l'image de la littérature à celle qui est présente dans la société.

Il y a bien eu, avec l'arrivée des *baby-boomers*, une modification de l'image du père[117]. Toutefois, cette modification semble n'avoir mené nulle part ailleurs qu'au doute, à l'insécurité, à la médiocrité, à l'absence et à combien d'autres tristes visions de ce que représente la paternité. En regard de ce portrait du rôle du père dans la société et dans le roman, il est intéressant d'étudier deux personnages – issus de cette génération – de romans écrits durant les décennies 1990 et 2000. Parviennent-ils à remplir leurs fonctions de pères? Quelle est leur vision de l'enfance – pas de leur propre enfance, mais plutôt de l'enfance de leurs enfants et de leurs petits-enfants – ainsi que leur rapport avec

---

[114] Stéphane BOURGUIGNON, *Le principe du geyser, op. cit.*

[115] Il faut cependant noter que le personnage d'*Un peu de fatigue* présente un peu le contraire. En effet, dès le début du récit, le personnage masculin central semble ni heureux, ni entretenir une relation saine avec son fils. Voir Stéphane BOURGUIGNON (2002). *Un peu de fatigue*. Montréal, Québec-Amérique, 267 p.

[116] Manon MONETTE (2008). « Vision différentialiste et nouvelle génération dans L'avaleur de sable (1993) et Le principe du geyser (1996) de Stéphane Bourguignon » *in* BOISCLAIR, Isabelle, dir. (2008), *Nouvelles masculinités (?) L'identité masculine et ses mises en question dans la littérature québécoise*. Québec, Nota bene, pp. 154, 171.

[117] François RICARD, *op. cit.*, p. 52.

celle-ci? Eux qui ont vu défiler tous les changements et bouleversements sociaux abordés dans ce chapitre offrent peut-être un regard particulier sur cette problématique. Dans cette perspective, les deux prochains chapitres seront consacrés à l'étude des romans de Gilles Archambault, *Un Homme plein d'enfance*, et d'Yvon Rivard, *Le Siècle de Jeanne*, et plus particulièrement aux personnages de pères qu'ils mettent en scène, Claude et Alexandre.

CHAPITRE 2
L'ÉCHEC DE CLAUDE DANS *UN HOMME PLEIN D'ENFANCE* DE GILLES ARCHAMBAULT

Un homme plein d'enfance (HPE) raconte l'histoire de Claude Dupré, un photographe de métier âgé de cinquante ans, qui fréquente une femme prénommée Élise. Il est divorcé de Louise depuis dix ans; avec elle, il a eu une fille, Nadine, qui est âgée de vingt-cinq ans dans le temps présent de la narration. Au début du récit, on retrouve Claude à l'aube d'une journée spéciale : celle du mariage de sa fille avec Éric. Alors que Nadine s'apprête à lier son destin à celui de son amoureux, la narration nous fait voir les nombreux liens que Claude, malgré sa grande solitude, entretient avec différentes personnes. D'une part celles mentionnées précédemment, soit Louise, Élise, Nadine et Éric, et, d'autre part, le rapport important qu'il cultive avec son père, Raoul, et son bon ami Lucien. Tout au long du récit, Claude se remémore des moments déterminants de son passé. À travers cette narration des souvenirs du protagoniste ainsi que d'événements se déroulant dans le présent, nous constatons que les diverses relations cultivées par Claude le ramènent toujours à l'enfance, que ce soit celle de Nadine ou bien l'enfance qui l'habite lui-même depuis longtemps en le poussant à agir en fils. Même si Claude semble accepter de voir sa fille devenir une femme et qu'il envisage la cohabitation avec Élise, son histoire se termine par un suicide : lui et Élise ont « [...] péri en mer dans d'étranges circonstances. » (HPE, 126)

2.1 CLAUDE : MODÈLE D'HOMME NÉGATIF

Établissons, dans un premier temps, le portrait de Claude, figure centrale du roman d'Archambault. Comme l'histoire ne fait mention d'aucune date, nous pouvons supposer qu'elle se déroule dans les années qui correspondent au moment de la publication d'*Un homme plein d'enfance*, c'est-à-dire vers 1996, et donc que le personnage de Claude, âgé de cinquante ans, serait issu de la génération des *baby-boomers* du Québec. Cela reste bien entendu assez hypothétique, mais nous verrons tout de même que Claude serait susceptible de s'inscrire dans cette lignée – qu'on appelle parfois la génération du milieu – entre autres de par la position de « l'entre-deux » qu'il occupe et qui lui permet d'observer autant la génération de son père, Raoul, que celle de sa fille, Nadine, mais également à cause de son rapport à son travail de photographe. De plus, la façon dont Claude s'est défini comme époux avec Louise et la manière dont il s'identifie maintenant comme conjoint d'Élise, et surtout la manière dont il perçoit son rôle de père par rapport à Nadine, laissent tout autant entendre que Claude appartient à la génération des *baby-boomers*. L'objectif de cette section est de dresser le portrait de l'homme et du père *baby-boomer*; cela nous permettra par la suite d'analyser la nature et les fonctions des rapports que Claude entretient avec l'enfance.

2.1.1 La représentation négative du personnage

Selon Mathieu-Robert Sauvé, comme nous l'avons évoqué au chapitre précédent, les Québécois ne peuvent se référer qu'à des modèles d'hommes

minables. Sauvé insiste pour dire que « [d]ans toute l'histoire de notre littérature, des romans ont mis en scène des pères manqués [...][1] », si bien que l'exemple transmis à la société s'est révélé négatif dans la plupart des cas. Nous avons déjà évoqué des textes littéraires exposant ce phénomène, nous n'y reviendrons donc pas de façon systématique. Cela dit, il nous apparaît fondamental de rappeler cette hypothèse puisqu'il semble que le modèle d'homme et de père que représente Claude dans *Un homme plein d'enfance* s'avère tout aussi peu reluisant.

La façon dont Claude se définit par rapport à son travail fait en sorte que le personnage se montre plutôt las. « La photographie, dont j'ai fait mon métier, ne m'est plus qu'une occupation comme une autre [.] », dit-il (HPE, 15). On sent également que Claude a souffert du féminisme. Alors qu'il trouve son amoureuse intelligente, lui ne se voit que comme « [...] un photographe moyen que le travail ne passionne plus. » (HPE, 89) L'homme, devenu un simple pourvoyeur, n'est plus valorisé par son travail : cela rejoint ce que les études sociologiques que nous avons citées au chapitre précédent affirment.

Par ailleurs, l'opinion de Raoul, le père de Claude, est sans équivoque. Il reproche à son fils de n'être « [...] jamais présent [...], semblant perdu dans une contemplation [...] » (HPE, 44). Raoul explique qu'enfant, Claude agissait de la même manière. Il aurait préféré le voir réagir plutôt que rêvasser. Nous pouvons remarquer ici l'effet de la « légèreté du monde » qui a affecté les premiers-nés du *baby-boom*, que François Ricard définit ainsi : « [...] si la réalité n'a pas de consistance, alors je ne suis moi-même qu'une ombre, rien n'a d'importance et

[1] Mathieu-Robert SAUVÉ, *op. cit.*, p. 36.

tout ce qui s'en donne est dérisoire; mieux vaut donc ne plus bouger, se désengager de tout [...][2] ». Raoul croit également que son fils est un peureux, un être faible (HPE, 68), qu'il a « une sensibilité de mauviette » (HPE, 69). Nous pouvons à l'évidence remarquer ici l'impact des études sur la parentalité qui ont débuté dans les années 1980; elles encourageaient les pères à donner de l'affection à leurs enfants sans pour autant les qualifier d'efféminés. Les générations précédentes jugeaient sans doute inconsciemment ces nouveaux comportements, comme le père de Claude le démontre. De plus, Raoul est convaincu que tous les hommes, Claude comme Éric, le futur mari de Nadine, sont semblables : des « moins que rien », trop durs, qui ne savent pas baiser (HPE, 45-46). Claude possède effectivement peu de traits de caractère forts : même son bon ami Lucien croit qu'il est paresseux, que « [l]'ambition lui fait défaut [...] il [est] incapable de la moindre constance. » (HPE, 115)

Par ailleurs, l'opinion de Claude envers lui-même est frappante. Tout d'abord, il n'use pas souvent de fermeté (HPE, 83). Il est, la plupart du temps, muet face à son père (HPE, 13), qui le domine littéralement (HPE, 54) et il est incapable de le confronter (HPE, 26). Finalement, Claude se voit comme un être sans envergure. Nous le remarquons quand il explique à Éric la perception qu'il a de son travail : « [...] je savais déjà que je ne deviendrais jamais un grand artisan. » (HPE, 99) Ainsi, à l'instar d'autres modèles d'hommes présents dans la société québécoise, le personnage d'*Un homme plein d'enfance* se complait dans la petitesse[3].

---

[2] François RICARD, *op. cit.*, p. 124.
[3] Voir entre autres Mathieu-Robert SAUVÉ, *op. cit.*, p. 9.

2.1.2 L'éternel fils

François Ricard et François Ouellet expliquent, chacun à leur manière, cette posture d'éternel fils qu'adoptent plusieurs figures masculines de la littérature québécoise, comme nous l'avons noté au chapitre précédent. Il semblerait que les *baby-boomers*, une fois rendus à l'âge adulte, « [...] offrent le spectacle singulier d'adultes qui n'ont pas vieilli [...][4] ». Cela donne vie à des personnages d'hommes qui, « [a]u lieu de chercher à devenir père, se complai[sent] dans la posture du fils[5]. » Dans *Un homme plein d'enfance*, Claude affirme d'emblée être dans une telle position : « À cinquante ans, qui suis-je sinon un éternel fils? » (HPE, 15)

Du côté de ses relations avec les femmes (Élise et Nadine), la posture de fils frappe encore plus. Claude n'arrive pas à être un bon amoureux parce qu'il se « [...] comporte comme un fils [...] » (HPE, 26). Nous pouvons supposer que Claude aurait aimé un père plus tendre que Raoul, car il lui reproche sa dureté. Quand Claude ne peut plus supporter la rigidité de son père, il se tourne vers Élise ou Nadine (HPE, 15). Il reçoit ainsi de la part de son amoureuse ou de sa fille la tendresse qu'il aurait dû obtenir de son père. Le personnage évoque d'ailleurs à quelques reprises son sentiment d'être le fils de sa propre fille[6]. « Claude se dit qu'au fond il n'a jamais cessé d'être un enfant. » (HPE, 117)

---

[4] François RICARD, *op. cit.*, pp. 266-267.
[5] François OUELLET, *op. cit.*, p. 108.
[6] HPE, voir p. 32 : « Ce n'est pas un père que Nadine a devant elle, mais un enfant. » et p. 96 : « L'espace d'un instant, je suis devenu le fils de Nadine. »

La génération des *baby-boomers* est celle des « [...] fils écrasés et [des] pères inquiets [...][7] » Une génération qui n'a pas reproduit le modèle offert par ses prédécesseurs, mais qui, en même temps, n'a pas tout à fait rompu avec celui-ci[8]. Bien que les *baby-boomers* aient créé une certaine rupture par rapport aux générations qui les ont précédés, « le fils écrasé [...] père mou[9] » conserve des comportements qui l'associent à un enfant. Claude est donc « un homme plein d'enfance » parce qu'il ne parvient pas à se dégager de sa posture de fils.

2.1.3 Le conjoint : homme inférieur

La relation que Claude a entretenue avec Louise et celle qu'il cultive avec Élise donnent lieu de croire, d'une part, que le personnage a été éprouvé par le féminisme et, d'autre part, qu'il est un homme « mou ». Effectivement, Claude a toujours refusé que sa femme lui dicte sa conduite (HPE, 23) et ne semblait pas participer aux tâches ménagères (HPE, 26). De plus, il considère que son ex-femme le traite comme un enfant (HPE, 37). Ces manifestations témoignent certainement de l'époque (les années 1970 surtout) où les femmes ont commencé à faire entendre plus fortement leurs doléances par rapport à leur mari. Mais alors que Louise protestait, Claude a choisi « de prendre le large » (HPE, 17). À l'instar de plusieurs hommes de la même époque, il a préféré se taire que de s'affirmer, optant du coup pour la fuite. Il a même déclaré : « Elles [Louise et Élise] pourraient faire de moi un pantin. » (HPE, 50) Ainsi, le personnage se présente souvent comme un être inférieur aux femmes qu'il

[7] Lori SAINT-MARTIN, « Pères et paternité dans l'oeuvre de Gilles Archambault », *op. cit.*, p. 51.
[8] *Ibid*, p. 54-55.
[9] *Ibid*, p. 65.

fréquente[10], se laissant mener sans réellement s'engager (HPE, 54). Comme bien des hommes issus de la même génération, « [...] il souffre [...] de la réussite comparative de sa femme[11] », de sorte qu'il a tendance à s'effacer.

2.1.4 Le père absent

La paternité traverse toute l'oeuvre de Gilles Archambault[12]. Comme dans plusieurs autres des romans de l'auteur, le rôle de père, incarné par Claude dans *Un homme plein d'enfance*, semble à l'image des pères de sa génération. D'emblée, nous pouvons noter qu'il ressemble au père absent tel que présenté par Mathieu-Robert Sauvé, parce que ce père est quelqu'un

> [...] de démissionnaire [...]. Il est absent selon la définition du dictionnaire *Le Robert* : " Qui n'est pas là où on s'attendrait à le trouver. " [...] [Il] n'a pas d'objectif précis dans la vie. Il ne cultive ni révolte ni ambition. [...] L'homme absent a toujours envie d'être ailleurs[13].

L'enfance devait être un monde étranger à Claude à l'époque où sa fille est née. Il dit : « [...] j'ai mis assez longtemps à m'apercevoir qu'elle représentait beaucoup pour moi. Ce que Louise a su d'instinct, j'ai mis des années à l'apprendre. Il m'a fallu quelques détresses. » (HPE, 72) Claude paraît avoir éprouvé les conséquences des modifications subies par le rôle du père dans la société québécoise des années 1970. Les fonctions du père n'étant pas bien définies pour les hommes de sa génération, Claude n'a pas compris ce à quoi il

---

[10] HPE, voir p. 89, à propos d'Élise : « Elle est raffinée, intelligente, je ne suis qu'un photographe moyen [...] ».
[11] Lori SAINT-MARTIN, *op. cit.*, p. 53.
[12] Voir Sophie MARCOTTE, dir. (2006). « Dossier Gilles Archambault », *Voix et Images*, vol. 31, n° 2 (92), hiver, pp. 9-104.
[13] Mathieu-Robert SAUVÉ, *op. cit.*, pp. 243, 245.

participait : « Je conserve le souvenir d'un jeune homme qui regardait un bébé sans comprendre tout à fait » (HPE, 95). Il ne s'est donc pas impliqué dans la petite enfance, encore associée à la mère, et, il l'admet lui-même, il n'a pas été suffisamment présent lorsque sa fille était jeune. Louise lui reprochait ses absences trop fréquentes, alors que lui ne saisissait pas la gravité de ses départs, qu'il qualifie d'« insignifiants » (HPE, 20). En ces temps-là, il était beaucoup plus préoccupé par son travail (HPE, 78) que par sa nouvelle vie de famille. Le couple a fini par se séparer (HPE, 20). Claude est parti et du même coup, son absence s'est intensifiée sans qu'il n'en comprenne tout à fait les conséquences.

Claude avoue également « [...] qu'à certaines périodes de sa vie, il a été distrait. » (HPE, 31) Cela constitue une autre forme d'absence parfois plus néfaste que l'absence physique; il s'agit presque d'ignorance. Un grand sentiment de culpabilité habite maintenant Claude, peut-être trop peu trop tard (HPE, 32). À ce sujet, il est sans équivoque : « Jusqu'à la fin je m'en voudrai de mes omissions. » (HPE, 38)

Comme l'affirme Lori Saint-Martin, « [l]es hommes de la génération du milieu sont les maîtres absolus de la fuite [...][14] »; ils abandonnent et ils négligent beaucoup leur progéniture. Claude qui, comme nous l'avons souligné, est à l'image de la génération dont il fait partie. Ce n'est pas une surprise de constater que la représentation du père dans le roman est médiocre; dans la fiction, le père est souvent « [...] critiqué pour ses faiblesses [...]. Ses absences fréquentes sont

[14] Lori SAINT-MARTIN, *op. cit.*, p. 61.

perçues comme la cause de la détérioration de la vie familiale [...][15] ». On lui reproche également ses « vices »[16], associés ici aux occupations professionnelles de Claude, qui l'accaparaient de façon quasi démesurée à l'époque où sa fille est née.

Ainsi, le père que personnifie Claude ressemble bien au « père absent » décrit par Mathieu-Robert Sauvé; il s'apparente aussi à ce qu'on pourrait appeler le « père manqué ». Les trop nombreuses demandes adressées aux pères font en sorte que ces derniers ne savent pas comment arriver à combler les attentes de leur famille et, à plus large échelle, de la société. La paternité reste pour eux une notion très abstraite[17]. Mais si Claude n'a pas été un père remarquable, il entretient tout de même des liens avec sa fille. Nous verrons, dans les paragraphes qui suivent, de quelle nature sont ces liens ainsi que la manière dont ils se tissent. Nous serons ensuite en mesure de déterminer leurs fonctions.

2.2 L'ABSENCE DE RAPPORTS ENTRE CLAUDE ET L'ENFANCE

Rappelons d'abord que nous étudions les liens que Claude entretient avec l'enfance de Nadine et non pas avec sa propre enfance. Ce qui nous intéresse, pour la suite des choses, est de tenter de comprendre quelles sont la nature et les fonctions des rapports qu'un père de la génération des *baby-boomers* entretient avec son propre enfant. Comme cet homme appartient, on l'a dit, à une génération de « l'entre-deux », il a pu constater l'évolution sociale du rôle du

[15] Françoise VAN ROEY-ROUX, *op. cit.*, p. 45.
[16] *Ibid*, p. 46.
[17] Mathieu-Robert SAUVÉ, *op. cit.*, pp. 269-276.

père au Québec. Il sera ainsi intéressant de voir s'il tire lui-même des conclusions de son expérience à travers sa vision de l'enfance et de son rôle de père.

2.2.1 L'absence

Il convient tout d'abord de préciser qu'il existe très peu de liens concrets entre Claude et sa fille, Nadine. Comme nous venons de le voir, Claude a souvent été absent lorsque sa fille était enfant. Après s'être séparé de Louise, « [i]l a pu voir Nadine autant qu'il l'a voulu, l'a accueillie dans son appartement de célibataire. » (HPE, 20) Cela laisse supposer qu'il n'a pas vraiment établi de rapports parent-enfant avec elle pour deux raisons. D'une part, la voir autant qu'il le veut ne signifie pas qu'il l'a vue régulièrement et, d'autre part, si Claude a accueilli sa fille dans un appartement « de célibataire », on est porté à croire qu'il n'agissait pas réellement en père avec elle. Évidemment, cela témoigne de l'attitude générale du personnage et il en résulte une conséquence importante : Claude a « [...] souvent le sentiment d'être passé à côté de beaucoup de choses. » (HPE, 27)

Ses nombreuses absences se sont poursuivies jusqu'au moment où le récit est narré. Même s'il affirme être présent pour un moment important dans la vie de Nadine (en l'occurrence son mariage), Claude semble plutôt absent sur le plan psychologique. Tout d'abord, il n'a pas assisté à la cérémonie du mariage de Nadine. Un autre homme le remplaçait comme témoin pendant qu'il attendait les convives dans la maison de Nadine (HPE, 50). De plus, lorsque Nadine arrive

chez elle après la célébration, Claude n'a d'yeux que pour Élise. Il pense : « Je me dirige sans hésiter vers Élise, comme si j'avais fait l'impasse sur Nadine. » (HPE, 49) Cependant, la quasi-absence de rapports entre Claude et sa fille devenue adulte n'est pas si inhabituelle qu'elle ne paraît l'être. En effet, les relations semblent s'établir plus facilement durant la petite enfance, et c'est pourquoi les pères sont encouragés, depuis les années 1980, à être présents pour leurs enfants, comme les études sociologiques portant sur la famille l'ont démontré. Claude tente bien « [...] de revivre les émerveillements passés [...] » (HPE, 37), acceptant difficilement que sa fille ne soit plus une enfant (HPE, 51), mais cela ne l'amène pas à pouvoir créer des liens avec elle. Ses absences répétées durant la petite enfance de Nadine ont donc contribué à rendre l'établissement de rapports avec elle quasi impossible.

2.2.2 La tentative de rapprochement

Claude ne sait pas grand-chose à propos de sa fille. Par exemple, Louise lui demande, peu avant le mariage de Nadine et Éric, s'il réalise que sa fille est très amoureuse; Claude lui répond « [...] je n'en sais fichtre rien. Quand je vois Nadine, elle est attentive, prévenante, mais elle n'est pas volubile. » (HPE, 24) Claude reconnaît qu'il a été un père trop peu présent. Faute de pouvoir entretenir un rapport concret avec Nadine, il tente un peu de se rapprocher d'elle, mais surtout, il essaie de donner de l'importance à ce qu'elle représente pour lui.

Tout d'abord, il se sent aujourd'hui plus près de Nadine parce qu'il est « soucieux » (HPE, 24) d'elle. « Il se montre attentif aux moindres besoins de

Nadine. [...] Il apporte des fleurs. [...] Il craint sans cesse qu'elle ne soit malheureuse. » (HPE, 31) Il voudrait lui « [...] épargner tous les soucis du monde [.] » (HPE, 35) et se confond en excuses pour le tort qu'il a pu lui causer (HPE, 36). Ce comportement traduit sans doute un manque. En fait, c'est le type de conduite qu'un parent doit adopter à l'égard de son enfant quand celui-ci est tout jeune. Maintenant que Nadine est devenue adulte, elle n'a plus besoin du même type d'attention. En conséquence, cette attitude ne mène pas à une relation d'échange entre le père et la fille. Claude peut ainsi avoir l'impression d'être plus présent, de ne plus ignorer sa fille, mais il est le seul à en bénéficier.

Comme Claude semble incapable de créer des rapports concrets avec sa fille, c'est en pensée qu'il établit un lien avec elle. De Nadine, il fait presque une icône. Il l'idéalise tant; on pourrait croire que le père s'est inventé une histoire pour compenser celle qu'il n'a pas vécue. Il mentionne : « [...] je ne reproche rien à ma fille. Pour moi, elle a toujours raison. » (HPE, 31) Il ferait tout pour elle, accepterait n'importe quoi (HPE, 35). Il l'aime « [...] de façon déraisonnable. » (HPE, 35) Cette façon de s'intéresser à son enfant ne semble pas très saine; cela ne rapporte rien ni à Nadine ni à Claude puisqu'aucun rapport d'échange n'est créé, Claude ne fait que se déculpabiliser. De son côté, Nadine tente un réel rapprochement avec son père; elle possède des livres lui ayant appartenu et elle lui explique qu'elle sent dans ces livres une sorte de continuité entre son père et elle (HPE, 36). Toutefois, au lieu d'y voir une ouverture à une possible relation, Claude passe son temps à s'excuser et à lui dire qu'il l'aime, « [...] trouvant dans la répétition une sorte de refuge [...] » (HPE, 50-51). Perdu qu'il est

dans sa mélancolie, il agit donc sans se demander ce dont sa fille a besoin et si son comportement pourrait mener à l'établissement d'une relation quelconque. Il oriente sa relation avec Nadine autour de ses propres besoins. « Silences, non-dits [...] font donc l'essentiel des échanges père-enfant[18]. » Ni l'un ni l'autre ne se dévoile vraiment.

Nous avons clairement démontré qu'en raison de l'absence causée durant la petite enfance, la tentative de rapprochement demeure vaine. Bien que Claude ait le désir d'instaurer des rapports constructifs avec sa fille, les liens souhaités ne se concrétisent pas. Claude parle et pense beaucoup, mais il agit peu. Nous verrons, dans les lignes qui suivent, quelles fonctions ont ces rapports pour le personnage du père.

2.3 Les fonctions du rapprochement avec l'enfance

Les rapports entretenus avec l'enfance comportent des fonctions bien précises. Ils sont souvent étudiés dans le récit d'enfance, « [...] texte écrit [...] dans lequel un écrivain adulte [...] raconte l'histoire d'un enfant – lui-même ou un autre – , ou une tranche de la vie d'un enfant : il s'agit d'un récit biographique réel – qui peut alors être une autobiographie – ou fictif[19]. » Nous avons surtout fondé le propos qui suit, pour l'étude des fonctions des rapports à l'enfance, sur des textes portant sur le récit d'enfance. Nous verrons en quoi les rapports avec

[18] Lori Saint-Martin, *op. cit.*, p. 64.
[19] Denise Escarpit, *op. cit*, p. 24.

l'enfance sont – ou plutôt auraient pu être – bénéfiques pour le personnage masculin central.

2.3.1 La réparation

L'enfance est, bien souvent, synonyme de « [...] l'aveu des "crimes" commis [...][20] ». Pour l'adulte, cet aveu conduit à la volonté d'effacer les erreurs du passé et de s'alléger d'un poids qui pesait depuis longtemps afin d'avancer, d'aller vers autre chose, d'apprendre à mieux vivre. Pour Claude, il y a bien une tentative si ce n'est de réparer, au moins de minimiser les conséquences des fautes commises dans le passé. Il sait qu'il a manqué à ses devoirs de père (HPE, 27), que ses absences ont été néfastes pour sa famille (HPE, 20, 31), qu'il n'a pas compris son rôle dès le début (HPE, 95). Il l'admet à son fidèle ami Lucien : « [...] je suis un père bien étrange. » (HPE, 24)

Admettre ses erreurs peut également amener l'adulte à « [...] compenser ce qui a manqué, de refaire [...] une découverte de la vie [...][21] ». Claude croit effectivement que s'il vit longtemps encore, il pourra se reprendre (HPE, 27). « Ce qu'il n'a pas réussi à être à vingt ans, il le sera à cinquante. » (HPE, 117) On remarque ainsi chez Claude une réelle volonté de rattraper le temps perdu, de réparer ses fautes. Maintenant, il aperçoit, à travers sa fille, le bonheur des années si vite passées en se remémorant son adolescence (HPE, 37), il estime aujourd'hui que la paternité est réconfortante (HPE, 37). Quand il est avec sa fille, il se sent comme un homme différent. Ses inquiétudes s'envolent, il semble

[20] Françoise VAN ROEY-ROUX, *op. cit.*, p. 39.
[21] Marie-José CHOMBART DE LAUWE, *op. cit.*, p. 233.

plus serein, moins mélancolique (HPE, 72). De plus, avoir en tête l'image de sa fille rayonnante éloigne ses démons. « De la voir si jeune, si bien dans sa peau, si épanouie chassera le vague à l'âme qui vient de s'emparer de moi. » (HPE, 94) Entretenir un lien avec l'enfance se révèle, en ce sens, comme un remède pour l'adulte[22]; Claude parvient à bénéficier de ce « remède » malgré le peu de rapports se développant entre lui et sa fille.

2.3.2 La libération

Claude vit ce qu'on appelle une « problématique personnelle ». Mauvais fils, mauvais époux, mauvais père, il est coincé dans une sorte de « mythe ». « L'image de l'enfance heureuse [...] pousse les auteurs [...] à recréer leur propre image, en la rapprochant d'une image idéale, compensatrice des défauts personnels et des échecs[23]. » Cela est vrai quand des relations importantes sont entretenues avec l'enfance. Cependant, comme ce n'est pas le cas pour Claude dans le récit, le personnage évoque « [...] une velléité de libération, [...] une tentative d'évasion [...][24] » de cette problématique personnelle. Cette tentative échoue à tout coup; voilà où le problème se pose pour Claude. Même s'il manifeste le désir de réparer ses erreurs et de s'alléger de leur poids, le personnage, on l'a vu, ne crée pas de rapports concrets entre lui et sa fille. Ce faisant, il se prive de la réparation qu'auraient pu lui occasionner de tels liens. Les rapports avec l'enfance auraient pu mener vers la libération d'une problématique personnelle; sans l'existence de ces liens, cela se révèle

[22] Marie-José CHOMBART DE LAUWE, *op. cit.*, p. 233.
[23] *Ibid*, p. 219.
[24] Marthe ROBERT, *op. cit.*, p. 49.

impossible. Sa fille est devenue adulte; les relations avec elle, même si elles existaient, ne seraient pas teintées de la même force que des rapports entretenus à l'époque de la petite enfance. Claude, éternel mélancolique, fait un pas dans la bonne direction puisqu'il accepte finalement de vivre avec Élise et, du coup, il se libère de sa solitude (HPE, 73). Ainsi, il y a tout de même une tentative qui a entraîné des résultats positifs. Toutefois, si la tentative avait eu lieu alors que Nadine était enfant, cela aurait, en plus, amené à « [...] dénouer, reconstruire, nommer, exorciser[25]. » ; c'est-à-dire à évacuer presque entièrement le poids des erreurs passées et à reconstruire une nouvelle relation bénéfique. La problématique personnelle demeure non résolue pour Claude et son histoire se solde par un échec : il se suicide avant d'avoir pu connaître son petit-enfant, celui que sa fille a finalement perdu par fausse couche (HPE, 113) et qui l'aurait sans doute amené à se libérer complètement de cette problématique.

Dans *Un homme plein d'enfance*, Claude a reconduit une espèce de « patron de récit ». En observant son propre père, il jugeait fondamental de ne pas reproduire le même modèle (HPE, 28). Ce n'est cependant pas ce qu'il a fait, nous l'avons expliqué, et à cause de son échec, il semble que sa fille se retrouve également en terrain glissant. À la fin du récit, elle a effectivement l'air « austère », vieillie, elle dit ne pas faire grand-chose, et est toujours en couple avec Éric, qui l'avait pourtant quittée peu avant le décès de Claude. Elle paraît triste et, selon Lucien, elle ne doit plus aimer Éric (HPE, 125-126). Nous pouvons alors supposer que Nadine vivra une problématique personnelle semblable à

[25] Jacques CARDINAL (1999). « Rêver l'enfance : Littérature et psychanalyse », *Voix et Images*, vol. 25, nº 1 (73), automne, p. 33.

celle que son père et son grand-père ont vécue, comme si cette problématique était transmise d'une génération à l'autre telle une faiblesse héréditaire.

Dans le prochain chapitre, consacré à l'étude du *Siècle de Jeanne* d'Yvon Rivard, nous verrons que les personnages de Claude et d'Alexandre se ressemblent à certains égards, mais que leur cheminement reste très différent, en partie parce qu'Alexandre, devenu grand-père, partage une relation privilégiée avec sa petite-fille de cinq ans.

CHAPITRE 3
L'ESPOIR D'ALEXANDRE DANS *LE SIÈCLE DE JEANNE* D'YVON RIVARD

Le Siècle de Jeanne d'Yvon Rivard est le troisième roman d'une trilogie dont les deux premiers titres sont *Les Silences du corbeau*[1] et *Le Milieu du jour*[2]. Les thèmes de la paternité et de l'enfance, à peine présents dans les deux premiers livres de cette trilogie, deviennent des éléments fondamentaux dans *Le Siècle de Jeanne*. Le roman met en scène Alexandre, un écrivain âgé d'une cinquantaine d'années, qui évoque les relations qu'il entretient avec les femmes qui l'entourent. Par la narration de souvenirs, d'anecdotes et d'événements de son passé et du temps présent, le narrateur fait état de ses nombreux échecs : avec son ex-femme, Françoise, qu'il a lâchement laissée pour une autre; avec Alice, qui est née de son union avec Françoise et qu'il a abandonnée pour son travail et une autre femme; avec Clara, qui a partagé sa vie durant quelques années et avec qui il n'a pas réussi à être tout à fait heureux. Cela laisse croire que le personnage a complètement raté sa vie, comme lui-même l'affirme d'ailleurs. Mais la présence de Jeanne, sa petite-fille de cinq ans, lui permet de se racheter et d'envisager un nouveau départ.

3.1 ALEXANDRE : PÈRE ABSENT, GRAND-PÈRE PRÉSENT

Établissons, dans un premier temps, le portrait d'Alexandre. Aucune date n'est mentionnée dans l'histoire, mais comme le livre a été publié en 2005 et que

[1] Yvon RIVARD (1998 [1986]). *Les Silences du corbeau*. Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 265 p.
[2] Yvon RIVARD (2005 [1995]). *Le Milieu du jour*. Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 327 p.

le personnage du roman est âgé d'une cinquantaine d'années, nous supposons, comme ce fut le cas de Claude au chapitre précédent, qu'Alexandre puisse appartenir, de façon hypothétique, à la génération des *baby-boomers* du Québec. Nous verrons que le personnage de père s'inscrit effectivement dans la lignée de cette génération de deux manières : par sa posture de fils et par le fait qu'il ait été un père absent pour Alice. De plus, nous constaterons que le personnage projette une image très négative de l'homme, image de laquelle il en viendra à se dissocier partiellement par son rôle de grand-père. Comme nous l'avons fait pour *Un homme plein d'enfance* au second chapitre, nous analyserons ici la nature et les fonctions des rapports que l'homme, le père et surtout le grand-père entretient avec l'enfance.

3.1.1 D'éternel fils en mauvais père

Tout comme le Claude de Gilles Archambault, Alexandre se présente parfois comme un « éternel fils ». François Ricard et François Ouellet, nous l'avons vu, expliquent que l' « éternel fils » est un adulte qui refuse de vieillir et qui, à défaut d'être un bon père, se vautre dans une posture de fils. Alexandre sait que « [...] le père surtout [...] a pour tâche d'énoncer et de faire respecter. » (SJ, 131) Pourtant, lui et Françoise, parents d'Alice, ont failli à cette tâche. Alexandre le reconnaît et il l'admet sans retenue : « [...] Françoise et moi ne l'avons pas beaucoup aidée [Alice] à vieillir, sans doute parce que nous n'avons pas vieilli nous-mêmes [...] » (SJ, 131). Alexandre se présente même comme un « parent-enfant » (SJ, 361), et il admet s'être souvent comporté comme un

adolescent[3]. Il suppose également qu'il a « [...] abandonné Alice dès sa naissance [...] » (SJ, 318) parce qu'il se sentait encore fondamentalement comme un enfant. Cette attitude laisse croire qu'il est habité par les mêmes sentiments de jeunesse et de légèreté qui animaient la génération des *baby-boomers* nés au Québec, sentiments dont François Ricard a donné une appréciation très juste dans son essai[4].

Cette génération a eu des enfants, quoiqu'en moins grand nombre que celle qui l'a précédée. Les jeunes adultes sont devenus parents, biologiquement, malgré leur refus de quitter leur jeunesse. Le problème qui en a résulté fut une incapacité à être des parents au plan psychologique, « [c]ar il aurait fallu pour cela accepter l'inacceptable : renoncer à nous-mêmes, rejoindre le camp ennemi, vieillir[5]. » Certains adultes de la génération d'Alexandre, les hommes surtout, se sont donc transformés en chefs de famille, mais en sont venus à fuir, à abandonner leurs tâches et leurs responsabilités. Ils ont été absents ou distraits par rapport à leurs enfants[6]. En ce sens, le protagoniste de Rivard représente bien cette génération.

Dès le plus jeune âge d'Alice, en effet, Alexandre s'est souvent exilé à Paris pour travailler, s'éloignant ainsi fréquemment pour des périodes de plusieurs mois (SJ, 23). Il a « [...] tout sacrifi[é] pour vivre seul l'exil créateur [...] » (SJ, 231). Alexandre, à l'instar de Virginia Woolf qu'il affectionne, est un écrivain qui vit retiré dans un monde irréel. Son travail d'écriture l'a amené, au fil du

---

[3] SJ, voir p. 27-28 : « [...] je me conduisais comme un adolescent qui mange, dort et prend son bain à n'importe quelle heure du jour et de la nuit [...] ».
[4] François RICARD, *op. cit.*, p. 124.
[5] *Ibid*, p. 270.
[6] Voir : Lori SAINT-MARTIN, *op. cit.*, p. 61. et Françoise VAN ROEY-ROUX, *op. cit.*, p. 45.

temps, à s'isoler, et cela a entrainé des conséquences sur ses relations avec son entourage (SJ, 20). En outre, alors qu'Alice avait douze ans, il a quitté le domicile familial pour rejoindre Clara, une femme plus jeune que Françoise et dont il s'était épris. Quand Alexandre était présent physiquement auprès de sa fille, il ne l'était pas mentalement. Il « [...] n'[a] pas [eu] la force d'être son père [...] ne lui [a] rien donné [...] » (SJ, 32), ne lui parlait pas dans les moments importants (SJ, 34), lui a reproché à plusieurs reprises de le déranger dans son travail d'écriture (SJ, 62) et l'a « [...] réduite au silence ou privée de quelque chose (paroles, jeux, baisers) [...] » (SJ, 63). En fait, il n'a pas su comment l'aimer (SJ, 46).

Ces absences et abandons ont contribué à faire d'Alexandre un père plutôt médiocre. Même s'il aime sa fille, le personnage affirme avoir été un mauvais père pour elle (SJ, 187). Il lui a certes permis de voyager, il l'a initiée à la lecture, mais il ne l'a pas aidée à « [...] passer de l'enfance au monde adulte, [à] apprendre à vieillir sans cesser de jouer [...] » (SJ, 256). Si Alexandre avait su être un meilleur père, cela leur aurait été bénéfique, à Alice et à lui :

> [...] je pense que si j'avais davantage perdu mon temps avec Alice (l'écouter, l'amuser, l'aimer, l'endormir), non seulement Alice aurait été plus heureuse, mais j'aurais écrit de meilleurs livres parce que j'aurais vieilli plus lentement [...] (SJ, 24).

Alexandre paraît, jusqu'ici, semblable au personnage principal d'*Un homme plein d'enfance* : éternel fils, père absent, coupable d'avoir gâché pour ainsi dire l'enfance de sa fille.

3.1.2 Portrait d'un homme raté

Non seulement Alexandre est-il un mauvais père, mais il apparaît également que le héros du *Siècle de Jeanne* n'a justement rien d'héroïque; au contraire, il lui arrive d'avoir envie, lorsqu'il entreprend quelque chose, de renoncer au premier obstacle (SJ, 11). Alexandre est un homme sans volonté (SJ, 49) et mélancolique, qui croit avoir tout raté dans sa vie (SJ, 362) : ses relations amoureuses qu'il a mal vécues et qu'il est incapable de clore[7], l'enfance d'Alice, qui « [...] sombr[e] dans une sorte de mélancolie [...] » (SJ, 71) sans doute un peu par sa faute, et ses livres dont il n'est pas satisfait (SJ, 72). Alexandre « [...] passe trop facilement d'une vie à une autre, [...] n'en choisi[t] et par conséquent n'en réussi[t] aucune [...] » (SJ, 114). Encore une fois, comme c'est le cas dans *Un homme plein d'enfance*, le portrait du père est celui d'un être craintif, lâche, qui ne s'exprime pas beaucoup, comme Mathieu-Robert Sauvé le décrit dans son essai[8]. L'image projetée de cet homme se veut certes négative. Cependant, contrairement au personnage d'Archambault, celui de Rivard peut se rabattre sur un aspect plus positif pour renouer avec l'enfance : sa grand-parentalité.

3.1.3 Le grand-père

Le rôle de grand-père constitue l'un des seuls aspects positifs de la vie d'Alexandre. Nous verrons plus tard ce que la « petite-enfance » – qui représente tout autant l'âge de l'enfant (cinq ans), mais aussi le fait qu'elle est sa

---

[7] SJ, p. 134 : « Moi qui n'ai pas encore divorcé d'avec Françoise et qui suis incapable de rompre avec Clara qui m'a pourtant quitté il y a six ans [...] ».
[8] Mathieu-Robert SAUVÉ, *op. cit.*, pp. 9, 18, 36, 55, 87.

petite-fille – procure au personnage. Pour le moment, nous voulons expliquer en quoi la grand-parentalité présente le personnage sous un jour plus positif, ce qui vient contredire en partie la théorie de Mathieu-Robert Sauvé selon laquelle toutes les figures masculines proposées à la société québécoise sont médiocres.

Si Alexandre a été un père quelconque, il est, *a contrario*, un grand-père présent, chaleureux, attentionné et aimant. Le fait de côtoyer sa petite-fille le guide vers le bonheur, le rend heureux. La figure du grand-père n'est pas tout à fait nouvelle dans le roman québécois; on la retrouve notamment dans certains romans dits d'apprentissage des années 1930[9]. Cependant, nous retenons surtout qu'aujourd'hui, des études démontrent qu' « [...] en devenant grand-père [...] on peut vivre dans l'harmonie l'arrivée d'une nouvelle vie [...][10] ». Voilà ce qui semble se produire pour Alexandre. Il aime Jeanne plus que tout (SJ, 19) et ferait tout pour elle (SJ, 50). « C'est grâce à elle que je suis là en ce moment, heureux du simple fait d'exister [...] » (SJ, 21). Avec Jeanne, pour Jeanne, il accomplit toutes les petites choses qu'il aurait dû faire avec Alice : il joue avec Jeanne, il lui écrit, il prend le temps de lui parler et de l'écouter. Nous définirons plus tard les fonctions de ces rapports, mais nous pouvons tout de même faire intervenir tout de suite un élément important. La grand-parentalité est un aspect positif dans la représentation du personnage d'Alexandre parce que grâce à sa petite-fille, il grandit et devient plus fort moralement. Alexandre incarne donc une figure masculine qui, malgré ses faiblesses et l'image négative qu'elle projette, « [...] cherche [...] son essence [...]. [Elle] aspire avec ferveur à une

[9] Entre autres, François HERTEL ([1939] 1961). *Le beau risque*. Montréal, Fides, coll. « Alouette des jeunes ». Voir à ce sujet : BIENVENUE, Louise, HUDON, Christine, *op. cit.*, pp. 23-47.
[10] Lori SAINT-MARTIN, *op. cit.*, p. 67.

métamorphose [...][11] ». Nous constatons ici une différence marquante entre les personnages de Rivard et d'Archambault. Dans les sections qui suivent, nous tâcherons d'expliquer ce que la grand-parentalité apporte au personnage de Rivard.

3.2 Les rapports positifs entre Alexandre et l'enfance

Tout comme dans l'étude que nous avons proposée d'*Un homme plein d'enfance* au chapitre précédent, nous analyserons maintenant les rapports entretenus entre le personnage masculin central, soit Alexandre, et l'enfance personnifiée par sa petite-fille, Jeanne. Nous aurions certes pu réfléchir aux liens qui unissent Alexandre à sa fille, Alice; cependant, ceux-ci sont presque absents, ou devrait-on dire absents dans leur présence. Effectivement, Alexandre évoque fréquemment des moments où il aurait dû être plus présent auprès de sa fille, ce qui laisse croire qu'il était là physiquement, mais qu'il n'agissait pas d'une façon propice à établir avec elle des rapports constructifs. De plus, dans l'objectif de pousser l'étude plus loin qu'au deuxième chapitre et de constater si, tel que des recherches le démontrent, la grand-parentalité est effectivement bénéfique, il apparaît légitime d'étudier les relations avec la petite-enfance et non pas seulement avec l'enfance. Encore, une fois, c'est la vision du père *baby-boomer*, cette fois devenu grand-père, qui nous intéresse. Comment perçoit-il le rôle de père? Que peut lui apporter la petite-enfance de Jeanne à lui qui a raté l'enfance d'Alice?

---

[11] Jean-Pierre Lapointe (1992). « Narcisse travesti : l'altérité des sexes chez trois romanciers québécois contemporains », *in* Pelletier, Jacques, dir. (1992). Dossier « Les écritures masculines », *Voix et Images*, vol. 18, nº 1 (52), automne, p. 25.

3.2.1 Le jeu

Dans le roman d'Yvon Rivard, le jeu est à la base du rapport à l'enfance. Voilà une grande différence entre *Le Siècle de Jeanne* et le roman d'Archambault, et une des raisons qui nous a incitée à étudier le rapport avec la petite-enfance : grâce à celle-ci, les liens se créent plus facilement puisque le jeu se veut une activité pratiquée de manière naturelle et spontanée avec un jeune enfant.

La première partie du roman raconte en grande partie un voyage qu'Alexandre a effectué à Paris. Alexandre y relate des souvenirs liés à Jeanne, dont plusieurs moments consacrés à des jeux auxquels il s'est adonné avec sa petite-fille. Les deuxième et troisième parties se déroulent quant à elles au Québec et présentent également plusieurs passages où Alexandre et Jeanne jouent ensemble. Il semblerait que c'est grâce au jeu que les rapports peuvent s'établir entre eux.

Gadamer dit, à propos du jeu, que le joueur « [...] sépare [...] expressément sa conduite de jeu de sa conduite ordinaire [...][12] ». C'est ce que fait Alexandre quand il entreprend de jouer avec Jeanne. Il ne fait plus référence à ses préoccupations[13], il cesse d'être tourmenté et il oublie qu'il est un adulte « sérieux ». Il entre dans la sphère du jeu et, par le fait même, se rapproche de l'enfance. Par exemple, après qu'Alexandre soit rentré de Paris et qu'il eut

---

[12] Hans-Georg GADAMER (1976). « Le jeu comme fil conducteur de l'explication ontologique », *in* GADAMER, Hans-Georg (1976), *Vérité et méthode*. Paris, Éditions Seuil, p. 33.

[13] SJ, p. 15 : « Il suffit, en effet, que je pense à elle [Jeanne] pour que ma pensée [...] délaiss[e] aussitôt toutes ses besognes [...] ».

retrouvé Alice et Jeanne, il décide d'emmener la fillette à la patinoire. L'activité, en apparence traditionnelle et quelque peu banale (patiner sur une rivière gelée), devient tout à coup un jeu paraissant sortir d'un conte de fées. Jeanne, la princesse, demande son cheval (en réalité, elle veut se faire prendre par Alexandre pour ne pas avoir à marcher jusqu'à la rivière). Bien qu'Alexandre explique que les chevaux ne sont pas très habiles sur patins et que marcher avec des patins aux pieds sur la terre gelée est difficile, Jeanne s'en soucie peu et ordonne au cheval d'augmenter la cadence. Puis, Alexandre dit : « Rendu à la rivière, je redeviens moi-même, c'est-à-dire un prince amoureux [...] » (SJ, 262), ce qui nous démontre qu'il est encore dans le jeu, qu'il n'est pas revenu à sa « conduite ordinaire », qu'il s'est « [...] abandonné à la liberté entière du jeu [...][14] ».

Outre les jeux de rôles auxquels Alexandre et Jeanne se livrent fréquemment[15], leurs promenades participent également à la création de liens exclusifs entre eux. D'ailleurs, lorsqu'un jeune enfant est présent dans un récit, il apparaît que « [l]e père est souvent vu comme un compagnon de jeux, ou mieux de promenade[16]. » La promenade, qui mène souvent au jeu, semble constituer un moment heureux (SJ, 364). Chombart de Lauwe propose en ce sens que « [l]a promenade de l'enfant avec un adulte est un moment privilégié [...]. [...] C'est un moment d'échange libre qui revient fréquemment dans les récits et qui est souvent réservé au grand-père [...][17] ». À travers ces jeux et promenades, la

[14] Hans-Georg GADAMER, *op. cit.*, p. 33.
[15] SJ, pp. 105, 122, 123, 258, 364-365.
[16] Françoise VAN ROEY-ROUX, *op. cit.*, p. 45.
[17] Marie-José CHOMBART DE LAUWE, *op. cit.*, p. 173.

communication qui s'établit entre Alexandre et Jeanne est déterminante, puisqu'elle contribue également à l'édification des rapports. Nous verrons maintenant qu'il existe, dans le récit, d'autres moyens de communication significatifs pour les deux personnages concernés.

3.2.2 La communication

Tout d'abord, le simple fait de songer à Jeanne établit un certain rapport entre Alexandre et sa petite-fille, rapport qui n'est bénéfique qu'au grand-père dans cette perspective. Au tout début du récit, le personnage se trouve à Paris et cherche des cailloux pour les lancer dans la Seine comme il avait promis à Jeanne de le faire. Honorer cette promesse et penser à sa petite-fille crée un lien entre Alexandre et elle, puisque cela lui rappelle la présence de Jeanne et lui permet de se sentir revivre. « Jeanne existe! Jeanne existe, et désormais mon coeur est une chambre dans laquelle je ne suis plus jamais seul. » (SJ, 15) Le rapport avec l'enfance apporte donc à Alexandre un certain réconfort intérieur qui s'établit grâce à la mémoire.

L'écriture se révèle un autre mode de communication pour Alexandre, cette fois-ci directement avec Jeanne et non plus dans ses propres pensées. Durant son voyage à Paris, Alexandre envoie quotidiennement une carte postale à Jeanne. Il entretient ainsi un lien particulier avec sa petite-fille, épistolaire celui-là; il nourrit la relation qu'il souhaite conserver avec elle malgré la distance et l'éloignement, ce que permet la lettre. Il ne veut pas négliger Jeanne, et il explique : « [...] c'est pour me le rappeler et aussi pour la faire sourire que je lui

écris tous les jours une petite histoire [...] » (SJ, 23). Peut-être s'agit-il également d'une façon de se déculpabiliser de ne pas être près d'elle.

La dernière forme de communication est l'échange verbal : Alexandre passe beaucoup de temps à parler avec Jeanne, ce qu'il n'avait guère fait avec Alice lorsqu'elle était enfant. Même si communiquer verbalement peut sembler évident pour la plupart, il s'agit pour Alexandre d'un mode de communication avec lequel il est moins familier, puisqu'il n'a pas été présent à l'époque où Alice était enfant. Quand il joue avec Jeanne, il la laisse créer un monde fantastique dans lequel il accepte de pénétrer, empruntant tout à tour les rôles choisis par elle : le prince, le cheval ou le simple compagnon de jeu. Cela démontre qu'il est à l'écoute de la fillette, puisque les conversations qu'il entretient avec elle se déroulent dans un registre compréhensible par un enfant. Dans le même ordre d'idées, Alexandre raconte qu'avant son voyage, il avait l'habitude d'aller bruncher chez Jeanne tous les dimanches.

> Cette activité se distinguait cependant de toutes les autres, [...] en ce qu'elle consistait à " stopper le monde " [...] pour en découvrir un autre, qu'il me serait bien difficile de décrire puisqu'on y avait accès par un langage très limité, celui de Jeanne qui avait à peine deux ans [...] (SJ, 121).

En entrant ainsi dans le monde de Jeanne, Alexandre participe à un processus de communication qui permet d'établir des rapports avec l'enfance.

3.2.3 Le contact physique

En dernier lieu, il convient d'évoquer les quelques contacts physiques qui surviennent entre Alexandre et Jeanne. À deux reprises, il est raconté que Jeanne saisit la main d'Alexandre; une fois pour l'emmener jouer avec elle (SJ, 61), une autre avant qu'ils s'endorment l'un contre l'autre (SJ, 367). « La demande de protection s'exprime [...] par le geste d'une petite main qui vient se mettre dans celle de l'adulte [...][18] », explique Chombart de Lauwe. Dans cette perspective, il apparaît qu'Alexandre sert de protecteur à Jeanne : il dit vouloir la rassurer et la prend parfois dans ses bras (SJ, 57-58). Par ailleurs, « [u]n enfant qui dort dans les bras d'un adulte, donne une image de confiance absolue, d'abandon total[19]. » Voilà qui démontre qu'il y a bel et bien un rapport de confiance entre Jeanne et Alexandre : ce dernier a selon toute vraisemblance réussi à établir une relation sincère avec l'enfance.

Ces contacts permettent à la relation entre Alexandre et Jeanne de devenir plus concrète. L'amour du grand-père pour sa petite-fille n'est plus seulement verbalisé, il est également manifesté sur le plan physique : leurs baisers en constituent une autre preuve (SJ, 105). L'échange d'affection remplit certainement plusieurs fonctions, tout comme les rapports entre le père/grand-père et l'enfance, ce que nous tâcherons maintenant d'expliquer.

3.3 LES FONCTIONS DES RAPPORTS ENTRE ALEXANDRE ET L'ENFANCE

[18] Marie-José CHOMBART DE LAUWE, *op. cit.*, p. 191.
[19] *Ibid.* p. 191.

Nous avons vu précédemment que dans le cas du roman d'Archambault, les rapports avec l'enfance étaient si rares que leurs fonctions n'étaient pas des plus déterminantes. À l'opposé, dans le texte de Rivard, nous remarquons que les relations avec la petite-enfance s'avèrent très bénéfiques pour le personnage masculin. Elles l'amènent à reconnaître des erreurs commises dans le passé, à tenter de réparer ces erreurs et à souhaiter être allégé de leur poids. Ces rapports lui donnent également envie de vivre le moment présent, ils lui redonnent le goût à la vie, et ils lui permettent de se libérer d'une problématique personnelle.

3.3.1 La réparation

Françoise Van Roey-Roux[20], dont nous avons cité les travaux au chapitre précédent, explique que la rencontre avec l'enfance amène l'adulte à admettre les fautes commises dans le passé. Marie-José Chombart de Lauwe insiste pour sa part sur le fait que la souffrance de l'enfant mène l'adulte dans la même direction. « Non seulement l'adulte a pitié, pressent et devine la souffrance de l'enfant, mais cette souffrance réveille en lui d'anciennes atteintes[21]. » C'est effectivement ce qui semble se passer dans le cas d'Alexandre, alors qu'il se remémore une scène s'étant produite lorsque Jeanne avait deux ans. Ses parents, Alice et Maurice, discutaient avec un ami et Alexandre. Les convives parlaient fort et ignoraient la petite-fille qui tentait de poser une question à sa mère. Quand la fillette a haussé le ton pour se faire entendre, ses parents lui ont

[20] Françoise VAN ROEY-ROUX, *op. cit.*, p. 39.
[21] Marie-José CHOMBART DE LAUWE, *op. cit.*, p. 210.

donné ordre de se taire, prétextant qu'à cause d'elle ils ne pouvaient converser à leur aise. Cet événement a profondément marqué Alexandre : « [...] j'ai vu la peur dans le regard de Jeanne, [...] perçu dans la peine de Jeanne celle d'Alice [...]. Il m'est intolérable de penser que j'ai commis avec Alice le même genre de fautes [...] » (SJ, 61-63). Alexandre constate alors les fautes qu'il a commises : ses absences, son travail omniprésent, le fait de ne pas avoir joué avec sa propre fille. Il est maintenant en mesure de l'admettre : « La faute des pères dont je suis, c'est d'avoir laissé leurs petites filles se débrouiller seules [...] sous prétexte [...] qu'ils ont d'autres désirs beaucoup plus urgents [...] (une femme, une maîtresse, un livre, une promotion, etc.). » (SJ, 26-27) Tout cela l'a privé de rapports avec l'enfance et a fait en sorte qu'il n'a pas réussi à « sauver » sa fille (SJ, 25).

Mais l'enfance, personnifiée par Jeanne dans le roman, « [...] peut-être [*sic.*] considérée comme un remède pour l'adulte qui, avec son aide, retrouve le meilleur de lui-même[22]. » Tel que le souligne Jacques Cardinal[23], l'enfance permet de reconstruire, de recommencer ce qui a été raté. C'est ce qui se produit pour Alexandre, qui explique qu'au contact de Jeanne : « [...] [il] entre dans l'univers dont [il a] été chassé par une faute [...] » (SJ, 20). Alexandre prend le temps d'établir et d'entretenir des rapports avec Jeanne parce qu'il a ainsi la chance de réparer sa faute, chance qui ne se représentera peut-être plus. D'ailleurs, vers la fin du roman, Alexandre raconte qu'il a loué un chalet sur l'île de Miscou, en Acadie, où il invite Alice, Maurice et Jeanne à venir le rejoindre.

---

[22] Marie-José CHOMBART DE LAUWE, *op. cit*, p. 233.
[23] Jacques CARDINAL, *op. cit.*, p. 33.

Derrière cette invitation se cache une volonté d' « [...] atténuer [le] sentiment d'échec [...] », et de « [...] faire de cette île l'enfance enfin retrouvée. » (SJ, 359)

La réparation des fautes commises n'est cependant pas possible pour Alice; il n'y a qu'Alexandre qui puisse en bénéficier (SJ, 133). Effectivement, si Alexandre se rapproche de Jeanne, cela ne lui permet pas de se rapprocher d'Alice, qui est jalouse de la relation qu'Alexandre partage avec sa petite-fille[24]. Il devient plus réaliste, plus concevable, de croire à un recommencement, à un nouveau départ, à l'instar de ce que Marie-José Chombart de Lauwe suppose, recommencement qui se produit pour Alexandre en s'engageant dans une relation adulte-enfant sans effectuer de faux pas. Ainsi, Alexandre tente de « [...] transformer les rêves et les jeux de l'enfant en réalité afin que [...] l'adulte en vieillissant s'allège du poids des illusions [...] » (SJ, 172) et du passé (SJ, 354).

3.3.2 Le goût de vivre

Les erreurs étant admises, quelque peu réparées et du coup moins lourdes à porter, le personnage masculin, au contact de l'enfance, peut se laisser aller à la joie enfantine et reprendre goût à la vie. L'enfant peut en effet agir comme un guide, comme un porte-bonheur[25] « [...] donnant goût au présent [...]. L'enfant donne un sens à la vie d'homme [...][26] ». Mais pour arriver à être heureux et à jouir de l'instant présent, Alexandre sait qu'il est nécessaire « [...] d'aider le passé à se détacher du présent pour que les deux, ainsi allégés du

[24] SJ, p. 133. « [...] [M]a relation avec Jeanne ne m'aide pas à me rapprocher d'Alice, car j'ai parfois l'impression qu'Alice se sent délaissée, qu'elle est d'une certaine façon jalouse de Jeanne. »
[25] Marie-José CHOMBART DE LAUWE, *op. cit.*, pp. 182, 233.
[26] *Ibid*, p. 234.

poids qu'ils sont l'un pour l'autre, ne soient plus qu'une myriade d'instants parfaitement accomplis [...] » (SJ, 83-84) ; cela nous rappelle les réflexions de Gilles Deleuze sur l'enfance, où il est précisé que « [...] la mémoire [...] c'est plutôt une faculté qui doit repousser le passé que l'appeler [...][27] ». C'est la raison pour laquelle avec Jeanne, Alexandre recommence à neuf (SJ, 306) et fait table rase du passé : « [...] je n'aurai pas assez d'une vie pour réparer ma faute, et c'est pourquoi je voudrais tant qu'avec Jeanne commence un nouveau siècle [...] » (SJ, 63).

Si l'enfant redonne un sens à la vie, il sert également à « [...] redonn[er] une âme [...] » à Alexandre (SJ, 57). En effet, Jeanne lui permet de s'ouvrir à une nouvelle relation et surtout, elle lui fait retrouver « [...] le goût et la force de vivre [lui] aussi comme une petite fille très courageuse. » (SJ, 311) Le bonheur que Jeanne procure à Alexandre est plus fort que tout : « [...] tout ce que j'avais raté était [...] lavé par la joie de Jeanne [...] » (SJ, 362). Le contact avec l'enfant, traduit dans le roman par la présence de rapports entre Alexandre et sa petite-fille, fait revivre l'adulte, comme le souligne Alexandre : « Quand je prends Jeanne dans ses bras, c'est elle qui me prend dans ses bras, console l'enfant que j'ai été, me redonne comme compagnon cette petite personne en moi qui ne fait qu'aimer et sans laquelle la vie serait insupportable [...][28] ». L'enfance est en

[27] *L'Abécédaire de Gilles Deleuze* (E comme Enfance), avec Claire Parnet. Produit et réalisé par Pierre-André Boutang, Éditions Montparnasse, 2004, 453 minutes.
[28] SJ, p. 58. « "Prends-moi dans mes bras", dit Jeanne, qui ne connaît pas encore la grammaire et les bons sentiments. »

ce sens comme un palimpseste : ce qui est vécu après s'inscrit sur ce qui a été vécu avant[29].

Par ailleurs, Jeanne symbolise pour Alexandre le passage du temps. Lui qui se complaisait dans une sorte d'attente perpétuelle réalise maintenant, au contact de l'enfance, que le temps file et qu'il doit profiter du moment présent. Alexandre avait l'habitude, durant l'enfance d'Alice, de la quitter fréquemment pour son travail et ce, sans se soucier des conséquences que ces absences pouvaient entraîner. Mais à présent, il se dit que « [t]rois mois, c'est une éternité pour une enfant [...] » (SJ, 230). Il comprend également que sa relation avec l'enfance peut lui permettre de repousser la mort et de vivre pleinement, conscient que les moments passés avec les enfants qu'on aime sont d'une importance capitale (SJ, 24). Alexandre précise qu'il :

> [...] [a] maintenant la certitude d'avoir découvert ce que l'humanité cherchait depuis toujours, non pas le secret de l'immortalité, mais la magie de l'instant qui pouvait abolir le temps, en figeant toutes les scènes de notre vie comme dans un tableau [...] (SJ, 147).

En effet, l'enfance permet « [...] de se libérer de l'angoisse liée à la fuite du temps qui emporte vers la mort[30]. » En reprenant goût à la vie, en profitant du temps présent, Alaxandre fait cesser « l'extrême fixité des choses qui passent » (SJ, 87, 147), il permet un recommencement.

---

[29] Jacques CARDINAL, *op. cit.*, p. 34.
[30] Marie-José CHOMBART DE LAUWE, *op. cit.*, p. 422.

3.3.3 La libération

Réparer ses fautes permet de retrouver le goût de vivre, mais également de se libérer d'une problématique personnelle que nous établissons à partir de la théorie du « roman familial » de Marthe Robert. Selon la théoricienne, le roman, « [...] c'est l'histoire individuelle ou l'Histoire tout court qu'il fait sans cesse recommencer [...][31] ». Dans chaque roman, il se trouverait donc un « roman familial » : « [...] tout homme le forge [...] dans son enfance, mais [l'] oublie, ou plutôt le "refoule" [...]. [I]l ne réapparaît [...] que dans des conditions spéciales [...][32] ». Pour les besoins de notre étude, nous nommerons ce « roman familial » une problématique personnelle puisque l'histoire du *Siècle de Jeanne* ne respecte pas entièrement les critères du roman familial; par exemple, la problématique récurrente d'Alexandre ne vient pas de sa propre enfance, mais plutôt de celle de sa fille.

Le roman de Rivard met très certainement en scène une problématique personnelle qui habite Alexandre depuis longtemps. Ses relations malheureuses avec Françoise (la mère de sa fille), Clara (la femme pour laquelle il a quitté Françoise) et Alice (sa fille) contribuent à alimenter cette problématique. Alexandre n'a jamais été heureux, il s'est entouré de femmes malades (SJ, 212), mélancoliques et qui s'accrochent à lui par tous les moyens[33]. La tentative d'évasion de cette problématique qui, pour le personnage d'*Un homme plein d'enfance*, a échoué, réussit bien à Alexandre. « [...] Jeanne [...] [le] fait à

[31] Marthe ROBERT, *op. cit.*, p. 68.
[32] *Ibid*, pp. 42-44.
[33] Françoise qu'il soutient toujours financièrement (SJ, 133), Clara qui le fait venir de Paris à Montréal quand elle tente de se suicider (SJ, 190-191).

nouveau père sans le poids des cruches [...] » (SJ, 119), elle l'a sauvé, l'a fait se rapprocher de l'enfance magique et merveilleuse (SJ, 236). Alexandre a finalement accepté le départ de Clara, qui ne souhaite plus être en couple avec lui, et il prend même le temps de revoir Béatrice, une femme qu'il apprécie beaucoup, mais qu'il s'empêchait d'aimer à cause de Clara (SJ, 116) et qui symbolise également le recommencement (SJ, 117).

Alexandre se libère également de cette problématique personnelle par le jeu avec Jeanne. Selon Gadamer, le jeu possède effectivement une fonction : « [...] le jeu ne remplit son but que lorsque le joueur s'oublie dans le jeu[34]. » De plus, « [...] l'oeuvre d'art [le jeu] trouve son être véritable quand elle accède à une expérience qui transforme celui qui la fait[35]. » C'est donc dire que l'expérience du jeu entre Alexandre et Jeanne transforme le joueur, Alexandre. Parce qu'Alexandre s'oublie dans le jeu, il se trouve métamorphosé. Il affirme, dans cet ordre d'idées, qu'au moment où

> [...] le silence se met à bourdonner et que je n'entends plus le bruit de mes pas à la surface de la terre, c'est sa petite voix, d'abord amusée puis sérieuse, qui me tire de là en répétant les mots magiques jusqu'à ce que cesse le jeu stupide par lequel je l'ai transformée en caillou ou en patate [...] (SJ, 22).

Ainsi, Alexandre se trouve transformé par le jeu puisque ce sont les souvenirs de ces jeux qui le ramènent, lorsqu'il est tourmenté, à une réalité plus harmonieuse. Nous pouvons affirmer, par conséquent, que le personnage qui parvient à établir un rapport avec l'enfance apparaît transformé positivement. Il y eut un temps où Alexandre « [...] regard[ait] passer le temps et se laiss[ait] porter immobile [...] »

---

[34] Hans-Georg GADAMER, *op. cit.*, p. 28.
[35] *Ibid*, p. 28.

(SJ, 393). Désormais, il se doit d'avancer pour Jeanne, qui le rend si heureux. C'est donc dire que l'enfance mènerait à une certaine rédemption[36].

3.3.4 La critique sociale

Il faut mentionner, en définitive, qu'au-delà de leurs fonctions réparatrices, atténuantes et libératrices, les écrits sur l'enfance serviraient également à proposer une critique de la société. « Les récits sur l'enfance laissent transparaître la présence d'un monde imaginaire désiré, opposé à la société réelle et à la façon d'exister des adultes[37] [...] », écrit Marie-José Chombart de Lauwe. Ils peuvent constituer, comme le propose Denise Escarpit, « [...] un moyen de faire passer des valeurs et de les inculquer à la jeunesse [...][38] ». Par ailleurs, l'homme issu du *baby-boom* québécois possède « [...] le sentiment d'un pouvoir illimité sur le monde et sur les conditions de l'existence[39]. » Voilà pourquoi les romans étudiés participent sans doute à transmettre un message : l'homme *baby-boomer*, qui croit pouvoir influencer les « conditions de l'existence », se sert de l'enfance pour parler aux pères. En effet, dans *Un homme plein d'enfance* et *Le Siècle de Jeanne*, l'enfance revêt une importance capitale dans la vie des personnages *baby-boomers* masculins, et le père qui n'entretient que peu ou pas de liens avec l'enfance (Claude) vit un échec, alors que celui qui nourrit des rapports avec l'enfance – la petite-enfance de surcroît – (Alexandre) vit plutôt une rédemption.

---

[36] Jacques CARDINAL, *op. cit.*, p. 35.
[37] Marie-José CHOMBART DE LAUWE, *op. cit.*, p. 31.
[38] Denise ESCARPIT, *op. cit.*, p. 25.
[39] François RICARD, *op. cit.*, p. 8.

Dans le même ordre d'idées, Marc Angenot estime que :

> Prélevé sur le discours social, produit selon des codes sociaux, le texte peut certes reconduire du doxique, de l'acceptable, des préconstruits, mais il peut aussi transgresser, déplacer, confronter ironiquement, excéder l'acceptabilité établie[40].

En ce sens, il semble qu'Alexandre reconduise l'idée des pères traditionnels, puisque comme eux, il fut absent de la vie de sa fille, mais qu'il essaie tout de même de confronter les pères d'aujourd'hui en leur peignant son histoire personnelle, en leur montrant surtout à quel point il est important qu'ils soient présents pour leurs enfants; il leur lance d'ailleurs plusieurs messages à cet égard. Un jour, Alexandre aperçoit un voisin en colère contre son enfant. Cette situation l'attriste; il aurait envie de lui dire à quel point ces moments d'enfance représentent les plus grands bonheurs qui soient (SJ, 205). En outre, il croit sincèrement aux vertus que le jeu procure : « [...] la meilleure façon d'aider son enfant à grandir [...] c'est de jouer le plus longtemps possible avec lui. » (SJ, 131-132) Le message le plus important se lit toutefois comme suit :

> Pères, si votre fille vous a élu roi des aulnes, maîtres du pays des ombres et de la brume, eh bien, soyez roi, faites d'elle votre princesse, prenez-la par la main et entrez tous les deux lentement dans le royaume jusqu'à ce que la nuit se change en lumière par la magie des jeux, de la danse et du chant, aimez-la jusqu'à ce que le désir ainsi reconnu et libéré de la chambre close du coeur, où la peur l'avait enfermé, embrasse tout l'espace et vous dépose à nouveau parmi les êtres, les choses et les tâches familières, à nouveau père et fille sans cesser d'être souverains (SJ, 27).

La sociologie des contenus, telle que développée par Henri Zalamansky, nous expliquerait que l' « [...] auteur [a répondu] à une problématique de l'époque [...]

[40] Marc ANGENOT, *op. cit.*, p. 11.

[fait] connaître les modèles idéologiques présentés à l'imagination des lecteurs et destinés à agir sur leur conscience[41]. » En effet, il apparaît que le passage du *Siècle de Jeanne* cité ci-dessus commente la paternité, « problématique » de l'époque actuelle, et tente d'« agir sur la conscience » du lecteur en lui présentant l'importance de l'enfance. Nous verrons, dans le prochain chapitre, si les conclusions tirées au terme de l'analyse des romans d'Archamabault et de Rivard sont reconduites dans l'examen d'un corpus plus large de romans publiés à la même époque au Québec.

[41] Henri ZALAMANSKY, *op. cit.*, p. 122.

CHAPITRE 4
LE PÈRE CHEZ ARCHAMBAULT ET RIVARD : MODÈLE RÉCURRENT DANS LE ROMAN QUÉBÉCOIS DE LA DERNIÈRE DÉCENNIE

L'analyse d'*Un homme plein d'enfance* et du *Siècle de Jeanne*, réalisée à partir de critères similaires, nous a menée vers des conclusions semblables à certains égards, mais tout de même différentes en ce que le personnage de Rivard va beaucoup plus loin dans sa tentative de « réparation ». En effet, bien que les protagonistes des romans proposent tous deux une représentation comparable de l'homme et du père québécois, la nature des rapports qu'ils entretiennent avec l'enfance et, du même coup, les fonctions de ces rapports, diffèrent à plusieurs égards, comme nous l'avons constaté. Dans ce quatrième et dernier chapitre, nous tâcherons de proposer une synthèse de notre étude de la figure du père dans les romans d'Archambault et de Rivard qui permettra de mettre en relief ce qui les rassemble et ce qui les éloigne. Il apparaît par ailleurs essentiel de faire intervenir ici d'autres textes de fiction narrative qui, publiés au cours de la même période que ceux d'Archambault et de Rivard, abordent également le sujet de la paternité, ce qui permettra de poser un regard plus nuancé sur le phénomène qui nous intéresse. Nous convoquerons ainsi une dizaine d'autres romans publiés depuis 1995, afin, d'une part, d'identifier la manière dont le père y est représenté et, d'autre part, de voir comment le portrait du père esquissé par Archambault et Rivard s'inscrit dans l'imaginaire romanesque de l'époque concernée.

La représentation du père dans les deux romans étudiés nous paraît comparable à plusieurs égards. Le Québec peine à présenter une image positive

de l'homme et du père et, notre analyse le confirme, les personnages de Claude et Alexandre contribuent à ce phénomène. En vérité, les protagonistes d'*Un homme plein d'enfance* et du *Siècle de Jeanne* sont loin d'être des héros. Au contraire, ils semblent la plupart du temps frappés d'une certaine mélancolie qui pèse lourd, ils sont un peu lâches, ils manquent de volonté quand vient le moment de prendre des décisions. Dans la même foulée, ils sont très peu valorisés par leur travail qui, pourtant, dans le passé, les a tant accaparés qu'il leur a fait rater l'enfance de leur fille. Si Claude et Alexandre apparaissent comme des hommes médiocres, ils ont également été des pères odieux. En fait, on pourrait affirmer qu'ils sont tous deux des adultes restés enfants dans leur attitude et leurs comportements, comme s'ils s'étaient interdit de vieillir. Ainsi, ils s'apparentent bien aux hommes de la génération des *baby-boomers* du Québec qui, selon Francois Ricard, ont en quelque sorte refusé de quitter leur jeunesse, la rendant du coup « éternelle[1] ». Il reste qu'un homme « mou » et « écrasé » se transforme forcément ici en un père apathique. Claude et Alexandre, se sentant inaptes à perpétuer le rôle d'autorité transmis par leurs propres pères ont choisi l'abandon, la fuite, au lieu de participer à l'évolution de la paternité. Trop souvent, ils sont partis avec pour prétexte le travail, laissant leur fillette derrière eux. Ces deux hommes ont réalisé, trop peu trop tard, avoir été de mauvais pères, une fois l'enfant devenu adulte. Ils vivent alors avec le sentiment d'avoir raté ce qui aurait dû compter le plus dans leur vie : la petite enfance de leur fille.

Cette image désolante de l'homme et du père incompétent se retrouve dans plusieurs autres romans publiés depuis 1995 au Québec. Dans *Vous devez*

[1] François RICARD, *op. cit.*, p. 169.

être heureuse[2] (DEH) de Katerine Caron, par exemple, on met en scène le personnage de Claire en relation avec son propre père, mais également avec son conjoint, Philippe, père de leur petit Nicolas. Le couple semble en fait former, avec le garçon, une famille très traditionnelle : « Philippe est toujours au Mexique. L'homme part chercher le gibier tandis que j'entretiens le feu. » (DEH, 40) Il s'agit bien sûr d'une image qui explique que Philippe est toujours absent pour le travail alors que Claire veille sur la maison et leur petit garçon. Quand il est présent, le père, à l'instar d'Alexandre dans *Le Siècle de Jeanne*, paraît plutôt distant par rapport à son enfant, qu'il ignore pratiquement. Alors que l'enfant raconte à son père un rêve qu'il a fait, Philippe lui répond bêtement : « C'est bien! Voilà. Ta rôtie est prête. » (DEH, 31) Par ailleurs, le père de Claire a longtemps été absent de la vie de sa fille (DEH, 131). Après son divorce, il ne s'est jamais vraiment occupé d'elle, étant absent au plan psychologique même s'il était parfois présent physiquement (DEH, 198). De plus, il ne lui donne pas plus d'attention maintenant que Claire est devenue adulte (DEH, 173).

Le chemin du retour[3] (CR) de Roland Bourneuf met quant à lui en scène un personnage de père, Louis-Édouard Dubuc, qui est perçu comme un mauvais pourvoyeur, un père « inattentif et incompétent » (CR, 95), un incapable (CR, 123) voire une larve (CR, 137). Louis-Édouard Dubuc, qui affirme avoir « [...] [étendu] sa jeunesse jusqu'à la trentaine [...] » (CR, 13), est à l'image des *baby-boomers* du Québec en ce qui a trait aux responsabilités familiales : un être flou (CR, 72), qui se « [...] débrouille [...] plutôt mal que bien [...] » (CR, 19) et qui

[2] Katerine CARON, *op. cit.*
[3] Roland BOURNEUF, *op. cit.*

s'est vu imposer un enfant par sa conjointe. Il les a d'ailleurs larguées toutes les deux quand la fillette était âgée de cinq ans (CR, 95-96).

Le même scénario se répète dans *Ruelle Océan*[4] (RO) de Rachel Leclerc. Quand la mère fut décédée, les services sociaux ont enlevé la garde de l'enfant au père. À l'âge de dix-sept ans, la jeune fille retourne vivre avec son père, mais ce dernier semble triste, nerveux, engourdi (RO, 115). À part collectionner de vieilles babioles (RO, 14-15), le père n'a pas d'occupation et, au lieu de communiquer avec sa fille, il noie ses inquiétudes dans l'alcool (RO, 121, 124). Il apparaît, à l'instar des autres personnages mentionnés précédemment, comme un être impuissant et faible (RO, 165) qui ignore son enfant (RO, 15).

Il y a bien *Les trois modes de conservation des viandes*[5] (TMCV) de Maxime-Olivier Moutier qui expose un père viril « [...] en qui l'on a confiance. » (TMCV, 35) Il est présent, heureux de l'être d'ailleurs, et il prend plaisir à s'impliquer à fond dans la vie familiale (TMCV, 89, 111) parce que les enfants sont pour lui une source de bonheur (TMCV, 27). Mais outre ce personnage, la figure du père reste très négative dans la majorité des romans.

Nous pouvons citer, pour compléter notre tour d'horizon, *Le coureur de froid*[6] (CF) de Jean Désy, qui met en scène un personnage de père « [s]alaud manquant [...] » (CF, 63). Ayant abandonné femme et enfant par désir de liberté, il réalise un peu tard qu'un enfant apporte la force de vivre (CF, 32). *Le fils perdu*[7] (FP) d'Alain Beaulieu offre quant à lui l'image d'un homme moyen, peu

[4] Rachel LECLERC, *op. cit.*
[5] Maxime-Olivier MOUTIER, *op. cit.*
[6] Jean DÉSY, *op. cit.*
[7] Alain BEAULIEU (1999). *Le Fils perdu*. Montréal, Québec-Amérique, 403 p.

valorisé par ses emplois d'éclusier et d'écrivain (FP, 14-15, 39) et qui, aux dires de son ex-copine, n'aurait pas fait un bon père (FP, 109). *Turkana Boy*[8] (TB) de Jean-François Beauchemin montre par ailleurs un père attristé par la disparition de son enfant, certes, mais là où il est question de l'enfant, ce dernier joue seul à l'extérieur de la maison (TB, 13, 89, 107); le père apparaît plutôt effacé. En effet, le roman ne montre pas qu'il existe un quelconque rapport entre le père et son garçon. Cependant, après la disparition de son fils, le personnage de père réalise avoir perdu « [...] la plus grande part de lui-même, tout ce qui [...] avait fait de lui un homme parmi les hommes. » (TB, 27) Il semblerait donc que l'enfance apparaît être importante, mais que le personnage de père le réalise trop tard. *Un sourire blindé*[9] (SB) de Sergio Kokis évoque de son côté la difficulté pour un enfant d'avoir à s'adapter aux nombreux « papas » qui se succèdent auprès de sa mère. Tous les hommes qui entrent chez le petit Conrado pour tenir compagnie à sa mère ne restent jamais bien longtemps (SB, 66) ce qui en fait des lâches aux yeux du garçon (SB, 86).

Finalement, il faut souligner que certains romans traitant de paternité et d'enfance abordent les sujets de l'inceste et de la violence. Ces romans mettent parfois en scène un père violent et névrosé[10] ou un agresseur sexuel[11]. Dans les deux cas, la vision de l'enfance est aussi négative que celle de la paternité, comme si un enfant était un fardeau (PCP), ou fautif de ce qu'il lui arrive (PA).

---

[8] Jean-François BEAUCHEMIN (2004). *Turkana Boy*. Montréal, Québec-Amérique, 144 p.
[9] Sergio KOKIS (1998). *Un sourire blindé*. Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 256 p.
[10] Voir entre autres Jean-Sébastien HUOT (2001). *Le Portrait craché de mon père*. Montréal, L'Hexagone, coll. « Fictions », 96 p. (PCP) et Andrée LABERGE (2006). *La rivière du loup*. Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 240 p. (RL)
[11] Voir notamment Daniel PIGEON (2002 [1998]). *La proie des autres*. Montréal, XYZ, coll. « Romanichels poche », 173 p. (PA)

Comme l'objectif de cette analyse est de démontrer quelles sont les fonctions positives de l'enfance pour le père, l'étude de ces romans ne nous mènerait pas dans la bonne direction, et c'est la raison pour laquelle nous les avons laissés de côté pour nous attarder davantage aux autres textes du corpus témoin.

Ce qui fait que *Le Siècle de Jeanne* se distingue d'*Un homme plein d'enfance* et des autres romans que nous avons cités est la grand-parentalité d'Alexandre. En effet, il est le seul à vivre une relation avec un petit-enfant; dans tous les autres romans, le protagoniste est père, mais pas grand-père. Nous avons évoqué, dans notre analyse du *Siècle de Jeanne* au chapitre précédent, que des liens établis avec un jeune enfant mènent à des rapports sains. Par le fait même, nous avons vu que les fonctions de ces rapports se retrouvent enrichies. De toute évidence, les relations sont beaucoup plus faciles à créer avec un jeune enfant qu'avec un adulte, qui n'exige pas le même type d'attention qu'un enfant. Par ailleurs, il est d'autant plus aisé pour un grand-père d'entreprendre une relation avec son petit-fils ou sa petite-fille que de tenter de réparer celle qui a été mal vécue avec son propre enfant, d'une part, parce que le recul lui permet de prendre conscience des erreurs commises et, d'autre part, parce que la grand-parentalité donne la chance d'entretenir une relation avec l'enfant en étant complètement dégagé de toutes les obligations et responsabilités liées au rôle de parent. C'est peut-être l'une des raisons pour laquelle Alexandre, en jouant avec Jeanne, en communiquant avec elle et en lui donnant de l'affection, arrive à établir des rapports sains avec l'enfance.

Le personnage d'*Un homme plein d'enfance*, de son côté, continue à être absent de la vie de sa fille devenue adulte. Il tente bien de se rapprocher de Nadine. Or, la seule manière pour lui d'y parvenir est de se faire du souci pour elle. Il éprouve certainement le désir d'entretenir des rapports plus constructifs avec elle, parce qu'il regrette avoir failli à son rôle de père dans le passé, mais la petite enfance de Nadine étant une époque révolue, les besoins affectifs qui animent celle-ci ne sont plus tout à fait les mêmes.

« La rencontre avec [...] la fille [l'enfant] abandonnée [...][12] », l'image du père qui tente de se rapprocher de son enfant, est également présente dans de nombreux romans. Julien, le personnage du *Coureur de froid*, souhaite revoir Marie parce qu'il trouve difficile d'être éloigné d'elle (CF, 24). Il entreprend donc de faire le voyage du nord où il habite jusqu'en ville, à l'image des coureurs des bois, pour aller retrouver sa fille. Dans *Le fils perdu*, Samy essaie aussi de se rapprocher de son fils. Ayant appris par hasard neuf ans trop tard qu'il était père (FP, 72-73, 173), il souhaiterait établir une quelconque relation avec le petit Louis, mais dans le souci de ne pas briser la famille de l'enfant, il laissera tomber. Dans certains romans cependant, le père est incapable de trouver la force de partir à la recherche de l'enfant abandonné. Dans *Ruelle Océan*, par exemple, le père a souvent voulu revoir sa fille vivant dans des familles d'accueil. Dix ans ont passé sans qu'il ne la rencontre, en fait sans même qu'il ne tente de la retrouver (RO, 95). Même chose pour le Louis-Édouard Dubuc du *Chemin du retour*, qui n'a jamais essayé d'entrer en contact avec son enfant et la mère de celle-ci après qu'il leur eût donné l'ordre de quitter la maison. Il regrette ensuite

[12] Katri SUHONEN, *op. cit.*, p. 92.

sa décision, se demandant qui a bien pu guider sa fille dans la vie si lui, son père, n'était pas présent (CR, 190).

Il semble donc que le père dans les romans québécois publiés au cours des dernières années n'entretient que très peu de relations avec son enfant. Il arrive même que les rôles soient inversés : c'est parfois l'enfant qui prend soin de son père, qui le nourrit, qui assume les tâches ménagères et qui s'inquiète de lui[13]. Ce type de relation n'entraîne évidemment aucune fonction réparatrice pour le père. Cependant, les pères qui nourrissent des rapports se voient récompensés puisqu'ils en retirent des bénéfices. Dans *Un homme plein d'enfance*, Claude admet les fautes qu'il a commises et cela lui permet de se déculpabiliser par rapport au tort causé à Nadine. Il réalise que la paternité est importante : au contact de sa fille, il se sent bien, plus heureux et moins inquiet. La même chose se produit pour le personnage du *Coureur de froid*. Marie « [...] est le sens de ma vie au sein d'une société qui m'égare. » (CF, 23) Quand il est loin d'elle, tout devient absurde et insignifiant (CF, 28, 72). Le personnage de *Ruelle Océan* a l'impression de « [...] flott[er] sur un nuage [...] » (RO, 97) lorsqu'il emménage avec sa fille, celui du *Chemin du retour* s'inquiète de ce qu'est devenue sa petite Hélène et cherche à excuser son propre père pour se déculpabiliser lui-même (CR, 198). Pour le père du *Fils perdu*, le simple fait d'avoir rencontré son enfant l'amène à se pardonner de ne pas avoir été là (FP, 173), tandis que dans *Vous devez être heureuse* le père de Claire ne comprend pas que sa fille le fuie, lui qui a pourtant tenté de se racheter dans le passé. Tous ces personnages essaient, chacun à leur manière, de réparer les erreurs et les

[13] Voir notamment Andrée LABERGE, *op. cit.* et Rachel LECLERC, *op. cit.*

absences passées. Toutefois, ils n'arrivent à effacer qu'en faible proportion la culpabilité causée par ces erreurs. Parce qu'ils n'entretiennent pas de liens sains et constants avec l'enfance, ils ne connaissent jamais la pleine réparation de leurs fautes, de sorte que les personnages ne peuvent pas se libérer de la problématique avec laquelle ils sont aux prises. Certains encaissent même un dur échec : les personnages d'*Un homme plein d'enfance* et de *Turkana Boy* se suicident, le premier n'ayant pas réussi à se rapprocher de sa fille, le second n'ayant jamais retrouvé son enfant disparu depuis de nombreuses années.

Dans les autres romans, la tentative de réparation n'est tout simplement pas présente, comme si le personnage de père n'admettait pas qu'il a commis des erreurs ou, lorsqu'il admet lesdites erreurs, il n'essayait pas de les réparer. En effet, le père dans *La rivière du loup* demeure, tout au long du récit, quelqu'un de « déréglé » (RL, 13), de « détraqué » (RL, 72, 98), un père « enragé » (RL, 97), « agresseur » (RL, 103), « déphasé » (RL, 139). Il ne paraît pas prendre conscience du tort qu'il cause à son fils. Dans *Vous devez être heureuse*, Philippe ne semble même pas remarquer que ses absences peuvent se révéler néfastes autant pour lui que pour son garçon, alors que dans *Un sourire blindé*, la vision du père n'est tout simplement pas prise en considération : l'histoire est vue sous le regard exclusif de l'enfant, et il est surtout question de ses difficultés à lui; jamais il n'est fait mention de ce que vit et ressent le père.

Dans ce corpus, le seul personnage qui parvient à se libérer d'une problématique personnelle est l'Alexandre du *Siècle de Jeanne*. Il est certes très semblable, à bien des égards, aux autres pères que nous avons évoqués.

Cependant, c'est le seul qui paraît vouloir réellement devenir meilleur, grandir et évoluer dans le type de rapport qu'il entretient avec l'enfance. À travers l'enfance de sa petite-fille, il remarque les erreurs qu'il a commises avec sa propre fille. C'est seulement une fois que les fautes sont admises qu'il peut *réécrire* l'Histoire avec Jeanne. Alexandre fait de son mieux pour que sa relation avec la fillette soit plus saine que celle qu'il tente de cultiver malgré tout avec Alice. On serait alors tenté d'affirmer que ce qui permet de réparer les erreurs et de se libérer d'une problématique est simplement le contact avec un jeune enfant. Cependant, deux romans viennent infirmer cette hypothèse : *Vous devez être heureuse* et *Les trois modes de conservations des viandes*. Les protagonistes de ces romans sont pères de jeunes enfants et, pourtant, ils semblent soit commettre des erreurs sans le réaliser (DEH), soit être confus et ne pas savoir comment agir en tant que père (TMCV). Dans les deux cas, deux problèmes se posent. Tout d'abord, les pères ne peuvent prendre conscience de leurs erreurs parce qu'ils n'ont pas le recul nécessaire à cette prise de conscience par rapport à leurs enfants. Ensuite, même si nous présumons qu'avec du recul, c'est-à-dire quand les enfants sont devenus adultes, ils seraient en mesure de remarquer leurs erreurs et de tenter de les réparer, une fois les enfants sortis de la petite enfance, il est trop tard. Le père ne peut pas reprendre le temps perdu avec ses propres enfants, il peut seulement recommencer à neuf; c'est pourquoi la grand-parentalité d'Alexandre offre une avenue intéressante. Comme l'explique Lori Saint-Martin, c'est grâce aux liens qu'entretient un grand-père avec son petit-fils ou sa petite-fille que l'homme peut expérimenter une nouvelle façon d'agir et

commencer une seconde vie[14], sans doute parce qu'en étant grand-père, l'homme prend du recul, voit à travers sa relation avec cet enfant ce qu'auraient pu être ses rapports avec son propre enfant, mais également, parce que l'homme ne porte plus alors le poids des responsabilités qu'impose le rôle de père. Comme le réalise le personnage du *Fils perdu*, « [...] on peut pas refaire le passé. » (FP, 226)

Autant de romans et cependant, le même constat : le père a tendance à délaisser sa famille. Les romans mettent fréquemment en scène l'abandon, la fuite, l'errance; le père n'arrive pas à assumer son rôle. Mais justement, ce rôle, quel est-il ? Les pères dans les textes étudiés ne semblent pas le connaître. Dans *Ruelle Océan*, le père est « [...] à la recherche d'une identité qu'il n'a finalement jamais trouvée. » (RO, 44-45) De son côté, le personnage du *Coureur de froid* voudrait bien prendre soin de sa petite Marie, mais il ignore la manière de s'y prendre. « Durer dans mon amour de père qui arrive de peine et de misère à être présent à son enfant : je dois. Mais comment ? Je me sens mourir. » (CF, 31) Les pères dans les romans se questionnent sur ce rôle qui semble si difficile à endosser. « Qu'était-ce alors que "les pères" ? » (CR, 196), de dire Louis-Édouard Dubuc dans *Le chemin du retour*. Même le père des *Trois modes de conservation des viandes*, qui paraît plus jeune et dont le portrait est nettement plus positif que les autres, se pose la question.

> [...] [I]l m'arrive de ne pas savoir où me placer quand nous sommes là, avec les enfants [...]. [J]e ne supporte pas de rester toute la soirée, là, à ne pas savoir quoi faire, Avec ma famille, en général, en tant que père, je ne sais pas quoi faire. (TMCV, 194)

[14] Lori SAINT-MARTIN, *op. cit.*, p. 67.

Il a cette peur terrible « [...] de tout rater [...] » (TMCV, 151), conscient qu'il est possible de tomber dans le moule des pères indignes et de reproduire leurs erreurs. Nous avons vu que pour plusieurs pères, c'est malheureusement ce qui survient.

Nous avons mentionné, à la fin de l'analyse du roman de Rivard, qu'une certaine critique sociale paraissait se dessiner par l'intermédiaire de la figure du père et de l'enfance. Bien que cela ne soit pas le cas dans le roman d'Archambault, quelques autres romans du corpus semblent vouloir participer à cette critique de la paternité. Le personnage du *Chemin du retour* croit que les pères suivent les traces de leurs pères de génération en génération (CR, 196), reproduisant vraisemblablement les mêmes problématiques. Dans *Un homme plein d'enfance*, Claude a d'ailleurs sans doute transmis sa mélancolie à sa fille. Il aurait bien voulu faire les choses différemment de son père (HPE, 28), mais la fin du récit laisse présager que Nadine vivra une problématique similaire à celle de Claude; cela a été précisé au deuxième chapitre. La vision de la mère immigrante d'*Un sourire blindé* est intéressante dans cette perspective. À son petit Conrado, elle explique que « [...] les hommes sont ainsi faits dans ce pays froid, ils partent tous, sans respecter personne. C'est chacun pour soi; les hommes font ce qu'ils veulent, se dévergondent... » (SB, 48) Enfin, la narratrice de *Ruelle Océan* affirme que les pères et les grands-pères sont des « [...] bonshommes pleins de préjugés, d'ignorance, obtus et sévères, qui ne sav[ent] pas parler à un enfant [...] » (RO, 165).

Depuis les années 1990, on en demande de plus en plus aux pères si bien qu'ils ne savent plus tout à fait en quoi consiste leur rôle, tel que nous l'avons évoqué au chapitre premier. La paternité est devenue une notion plutôt abstraite; et même si on tente d'encourager les pères à se faire plus présents auprès de leurs enfants[15], ceux-ci éprouvent sans doute encore bien des difficultés à comprendre comment jouer leur rôle. Les romans étudiés nous ont permis de le constater : les pères dans la littérature font piètre figure et cela contribue à transmettre à la société québécoise des modèles d'hommes qui ne sont guère reluisants. La plupart d'entre eux ne sont pas valorisés par leur travail, sont lâches et faibles, fuient le poids des responsabilités familiales. La majorité des pères sont absents quand leurs enfants sont jeunes et beaucoup le regrettent par la suite, mais leurs regrets ne servent plus à rien. Les pères vivent des échecs et des frustrations qui s'accompagnent de culpabilité à l'égard du rôle qu'ils n'arrivent pas à jouer. Ce n'est peut-être que le jour où ils deviennent grand-père, comme Alexandre dans *Le siècle de Jeanne*, qu'ils parviennent enfin à comprendre qu'être père, ce n'est pas seulement assurer la sécurité financière et matérielle de ses enfants, c'est aussi être présent et jouer avec ses enfants, car c'est ce qui leur permet d'évoluer sainement (SJ, 131-132). Le roman de Rivard s'avère la seule oeuvre qui laisse entrevoir un peu d'espoir, celui qu'un jour, en ce début de siècle, pères et enfants arriveront à se « rencontrer », à se retrouver dans certains cas, et à s'aimer de manière à ce qu'ils puissent

[15] Le nouveau Régime québécois d'assurance parentale représente un incitatif à cet égard. Voir à ce sujet : RÉGIME QUÉBÉCOIS D'ASSURANCE PARENTALE, *op. cit.*

s'épanouir ensemble et figer chaque instant de leur vie en de petits tableaux évoquant le bonheur d'être réunis.

CONCLUSION

La paternité est un sujet vaste sur lequel de plus en plus de chercheurs se penchent. Nous avons voulu, dans ce mémoire, en analyser les représentations littéraires, dans la perspective où la littérature peut être considérée comme un miroir de la société qui la porte[1]. Dans un premier temps, nous avons proposé un parcours historique de l'évolution de la figure du père, d'abord en lien avec son rôle dans la société québécoise, ensuite par rapport au portrait qu'on peut dresser du père à notre époque.

Nous avons noté que, depuis les années 1850, le rôle du père dans la société québécoise a connu une évolution marquée. En effet, celui qui n'agit alors que comme figure d'autorité et guide moral doit endosser un nouveau rôle : celui de pourvoyeur. Au même moment, la crise économique des années 1930 et les Guerres mondiales contribuent à faire entrer les femmes sur le marché du travail. Des études à propos de la famille commencent à inciter le père à se faire plus présent dans l'éducation de ses enfants. Le père se retrouve bousculé devant la pluralité de rôles qu'on lui demande d'endosser. À partir des années 1950, nous assistons à une sorte d'accélération dans ce qu'on pourrait appeler la reconstruction de la paternité. Les mouvements contestataires des années 1960, la révolte à l'endroit de l'autorité religieuse et l'avènement du féminisme participent évidemment à ébranler le père dans ses fonctions d'autorité et de guide moral. La réalité du père devient complexe parce que les « [...] changements concernant le rôle du père [qui] pouvaient d'abord s'effectuer sur

[1] Voir notamment Robert ESCARPIT, *op. cit.*, p. 38.

des siècles [...][2] », surviennent maintenant à chaque décennie. On tente bien, dans les années 1980 et 1990, de « reconstruire » la paternité. Plusieurs études démontrent qu'un père peut exprimer des émotions et être présent pour ses enfants sans que sa masculinité ne soit mise en doute. Toutefois, on ne cesse de le comparer à la mère lorsqu'on veut définir ce qu'est un bon père, ce qui contribue à discréditer son rôle. Le père québécois se retrouve donc déstabilisé, depuis quelques décennies, entre autres parce que « [...] l'introduction d'un nouveau modèle paternel ne signifie pas la disparition des précédents, mais une accumulation des exigences qu'ils comportent[3]. »

Le roman contribue lui aussi, à sa façon, à la perpétuation de certains modèles. Dans les romans de la terre, on dépeint l'image du père très traditionnel : celui qui travaille aux champs, qui fait figure d'autorité, qui entraîne ses garçons au travail. Par contre, à compter de la parution de *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, les romans québécois décrivent fréquemment le père de façon négative : un homme désengagé, parfois alcoolique, lâche, incapable, raté, tous ces traits devenant le symbole du fait que le père a perdu ses repères. Le père est souvent présenté comme un déserteur, qui abandonne femme et enfants. Faute d'arriver à être un père présent, il choisit plutôt la fuite. Or, même si beaucoup d'études se sont consacrées, dans les années 1980, à des questionnements liés à la reconstruction de la paternité, les romans québécois continuent à véhiculer le modèle du père indigne. La littérature scientifique semble rêver de voir naître un homme nouveau, mais le discours

---

[2] Jean-Martin DESLAURIERS, *op. cit.*
[3] *Ibid.*

social qui trouve son reflet dans le roman renvoie encore l'image de l'homme qui peine à savoir qui il est.

Les romans de Gilles Archambault et d'Yvon Rivard, publiés en 1996 et en 2005, mettent aussi en scène ce type d'homme. Nous avons vu que les personnages de Claude et Alexandre sont tous deux des hommes plutôt ratés très mélancoliques. Ils se sont pendant de nombreuses d'années retranchés dans leur travail pendant de nombreuses années, demeurant ainsi fidèles à l'image de l'homme qui voulait être valorisé par ses occupations professionnelles, et ils ont tenté, en vain, d'être de bons pourvoyeurs. On voit qu'ils semblent tous deux avoir souffert du féminisme puisqu'ils sont portés à idéaliser leur femme, à croire que la femme leur est supérieure. Ils ont également, comme plusieurs hommes qui sont devenus pères dans les années 1970, été absents pendant la petite enfance de leur fille. Les études sociologiques démontrent que « [...] cette absence des pères auprès nombre d'enfants constitue un problème social autant pour les répercussions qu'elle engendre chez les pères que chez les enfants[4]. » Effectivement, Nadine et Alice, dans le cas qui nous intéresse, semblent souffrir de mélancolie et éprouver elles aussi des difficultés à vivre des relations amoureuses et affectives saines. Même si leur père a manifesté le désir de se racheter, de réparer les fautes commises dans le passé, c'est le constat d'échec qui s'impose. Pour se libérer du poids des erreurs du passé, il est seulement possible de recommencer à neuf, comme Alexandre le fait avec sa petite-fille. Une étude plus approfondie de la grand-

[4] Jean-Martin DESLAURIERS, *op. cit.*

parentalité dans la littérature québécoise des dix dernières années aurait d'ailleurs pu venir confirmer cette hypothèse.

On l'a vu, la majorité des romans publiés au Québec depuis 1995 abordent la paternité sous le même jour. Nous avons constaté que les personnages de père qui y sont reconduits ne sont guère positifs. Plusieurs d'entre eux sont absents, que ce soit physiquement ou psychologiquement, certains sont violents, mais surtout, ils s'évertuent tous à tenter de comprendre ce qu'est un père, ce que sont les rôles implicites associés à la paternité, et du coup, de saisir la manière de les endosser. Comme la « [...] pluralité du vécu paternel [...] emprunte autant à la tradition qu'au changement[5] [...] », elle déstabilise les pères en faisant d'eux des êtres qui cherchent encore aujourd'hui leur essence. C'est du moins ce que la production romanesque québécoise des dernières années laisse transparaître.

Il n'y a pas seulement le roman, mais également d'autres types de productions culturelles québécoises qui mettent en scène des personnages de pères. Effectivement, certains films, téléséries et téléromans semblent participer, depuis plusieurs années, à la transmission d'une figure masculine et paternelle négative. On peut donner l'exemple, au cinéma, des *Bons débarras*, produit en 1984, qui présente une tranche de la vie de Manon (interprétée par Charlotte Laurier), jeune fille de treize ans dont le père est absent. L'unique fois où le personnage fait référence à son père, c'est pour dire qu' « on peut se débrouiller sans *ça* ». À ses yeux, les hommes sont tous des « mongols ». Plus récemment, le film *Familia*, produit en 2005, a présenté une famille parfaite en apparence, et

[5] Germain DULAC, *op. cit.*, p.2.

pourtant dysfonctionnelle. Un des personnages de père, incarné par Vincent Gratton, mène une double vie : déjà mari et père de deux enfants de huit et treize ans, il a une autre conjointe et un autre bébé. Aucune des deux femmes n'est au courant de cette situation, jusqu'au jour où la première épouse le découvre. Ce film met également en scène une adolescente qui n'entretient aucun lien avec son père, ainsi que plusieurs familles reconstituées. La seule figure masculine positive qui y est montrée demeure celle du grand-père, interprété par Paul Savoie, que les enfants affectionnent tous autant puisqu'il représente l'adulte sur qui ils peuvent compter. Par ailleurs, il faut aussi mentionner *La vie avec mon père*, également produit en 2005, qui relate l'histoire de François (Raymond Bouchard), père de deux fils, à la veille de la mort. François est fidèle à l'image du père dans le roman québécois : il a souvent été absent de la vie de ses fils, et ce, même si sa femme était décédée. Ses garçons lui reprochent de ne pas leur parler suffisamment et de les avoir délaissés dans le passé, le père se défend en prétextant qu'il devait travailler. Alors qu'il va bientôt mourir, il réalise qu'il aurait dû cesser plus tôt de « courir les femmes » pour s'occuper de ses fils, mais c'est trop peu trop tard.

Du côté de la télévision, plusieurs téléséries et téléromans présentent aussi des pères indignes. *La petite vie*, crée par Claude Meunier et diffusée entre 1993 et 1999, bien que très caricaturale, a tout de même acquis la faveur du public, ayant remporté plusieurs prix. Cette série présente un père (Ti-Mé – Claude Meunier) qui ne fait que s'occuper des ordures, ainsi que des personnages masculins plutôt négatifs : un coureur de jupons (Réjean – Marc

Messier) et un adolescent de 37 ans (Rodrigue « Rod » – Bernard Fortin). *Les Invincibles*, autre série fort populaire écrite par François Létourneau et Jean-François Rivard, a présenté, de 2005 à 2009, quatre personnages masculins qui, malgré la caricature, ont tout de même réussi à aller chercher un grand auditoire, signe que l'on y porte un intérêt certain. Carlos (Pierre-François Legendre), P.A. (François Létourneau), Steve (Patrice Robitaille) et Rémi (Rémi-Pierre Paquin), à l'aube de la trentaine, sont tous des antihéros. Un est « mou » et soumis à sa femme, un autre est un grand égocentrique ayant habité chez son père jusqu'à ce que ce dernier se débarrasse de lui, un ne pense qu'à sa sexualité débridée, le dernier est un musicien qui n'arrive pas à vivre de sa musique et échoue continuellement. Finalement, *Destinées* (Michelle Allen, 2007 à aujourd'hui) et *Les Soeurs Elliot* (Estelle Bouchard, 2007 à aujourd'hui) ont également présenté des personnages de pères absents, infidèles, plus occupés par leur travail que par leurs enfants.

Certains films et séries ont cependant présenté des figures de père un peu plus positives. *Gaz Bar Blues*, de Louis Bélanger (2003), présente un père (Serge Thériault) propriétaire d'un gaz-bar et ses trois fils qui rêvent de faire autre chose que d'y travailler. Le père, qui ignore leurs désirs durant longtemps, finit par fermer son gaz-bar et tente de supporter ses enfants dans leurs projets personnels, entre autres en allant voir un spectacle du cadet qui joue de la musique. *Un été sans point ni coup sûr*, produit en 2008 par Francis Leclerc, met quant à lui en scène un personnage de père étonnant pour son époque. Le film relate l'histoire d'une famille de la fin des années 1960. Même si le père

s'inquiète du fait que sa femme veuille travailler et ne comprenne pas que le monde change, il crée une équipe de base-ball pour son garçon et, ce faisant, se rapproche de son enfant qui se souviendra de lui comme d'un père qui a pris conscience de son fils.

À la télévision, *L'auberge du chien noir* (Sylvie Lussier et Pierre Poirier), diffusée depuis 2003, montre un père présent pour ses enfants (Vincent Gratton) ainsi qu'un homme qui est extrêmement présent dans la vie du fils de son ex-conjointe (Louis-David Morasse), ce qui montre bien que la paternité s'établit autrement que par les liens biologiques[6]. De son côté, *Annie et ses hommes* (Annie Piérard et Bernard Dansereau), diffusée de 2002 à 2009, a aussi présenté un personnage de père (Denis Bouchard) présent au sein de la cellule familiale, s'impliquant dans les tâches domestiques sans que sa masculinité soit remise en doute.

Alors que le roman québécois des quinze dernières années ne semble présenter que des personnages de pères négatifs, à l'exception du Alexandre de Rivard, nous voyons bien que le cinéma et la télévision offrent un portrait du père beaucoup plus nuancé. Il ne faudrait donc pas croire que, dans la société québécoise, le père est devenu un être mésadapté, quelqu'un qui ne sait plus quelle carte jouer pour arriver à profiter de sa paternité. Nous nous permettons cependant d'affirmer que si la figure du père dans le roman québécois est encore, dans les années 2000, présentée sous un éclairage aussi sombre, c'est que manifestement, malgré tous les changements que le rôle du père a subis, malgré toutes les recherches qui s'efforcent de promouvoir les bienfaits de la

[6] Diane DUBEAU, *op. cit.*, p. 7.

présence et de la participation du père à la dynamique familiale, le discours social trace toujours l'image d'un père inapte à endosser son rôle, d'un père qui tente peut-être, dans certains cas, de transmettre un message, voire un cri d'alarme, à ses contemporains. En ce sens, nous croyons que si le roman québécois ne se veut pas le reflet exact de la société dont il est issu à l'égard de la figure du père, il semble qu'il participe à tout le moins à raviver d'importantes avenues de réflexion sur la question.

BIBLIOGRAPHIE

1. Oeuvres

1.1 Corpus primaire

ARCHAMBAULT, Gilles (1996). *Un homme plein d'enfance*. Montréal, Boréal, 126 p.

RIVARD, Yvon (2005). *Le Siècle de Jeanne*. Montréal, Boréal, 399 p.

1.2 Corpus témoin

1.2.1 Auteurs masculins

APRIL, Jean-Pierre (2006). *Les ensauvagés*. Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 332 p.

BEAUCHEMIN, Jean-François (2004). *Turkana Boy*. Montréal, Québec-Amérique, 144 p.

BEAULIEU, Alain (1999). *Le Fils perdu*. Montréal, Québec-Amérique, 403 p.

BOURGUIGNON, Stéphane (2002 [1993]). *L'avaleur de sable*. Montréal, Québec-Amérique, coll. « QA compact », 239 p.

_____ (2002 [1996]). *Le principe du geyser*. Montréal, Québec-Amérique, Coll. « QA compact », 208 p.

_____ (2002). *Un peu de fatigue*. Montréal, Québec-Amérique, 267 p.

BOURNEUF, Roland (1996). *Le chemin du retour*. Québec, L'instant même, 238 p.

COURTEMANCHE, Gil (2005). *Une belle mort*. Montréal, Boréal, 216 p.

DÉSY, Jean (2001). *Le coureur de froid*. Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 100 p.

DUPONT, Eric (2008). *Bestiaire*. Montréal, Éditions Marchand de feuilles, 304 p.

HÉBERT, Bruno (1997). *C'est pas moi, je le jure!* Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 195 p.

HUOT, Jean-Sébastien (2001). *Le Portrait craché de mon père*. Montréal, L'Hexagone, coll. « Fictions », 96 p.

KOKIS, Sergio (1998). *Un sourire blindé*. Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 256 p.

LALANCETTE, Guy (2001). *Les yeux du père*. Montréal, VLB éditeur, 246 p.

LALONDE, Robert (2005). *Que vais-je devenir jusqu'à ce que je meure?* Montréal, Boréal, 156 p.

MOUTIER, Maxime-Olivier (2006). *Les trois modes de conservation des viandes*. Montréal, Éditions Marchand de feuilles, 261 p.

OLIVIER, Alain (1997). *Nuits d'Afrique*. Montréal, XYZ, 192 p.

PIGEON, Daniel (2002 [1998]). *La proie des autres*. Montréal, XYZ, coll. « Romanichels poche », 173 p.

ROGER, Jean-Paul (2003). *L'inévitable*. Montréal, XYZ, coll. « Romanichels poche », 224 p.

SEGURA, Mauricio (1998). *Côte-des-Nègres*. Montréal, Boréal, 295 p.

SOUCY, Gaétan (2000 [1998]). *La petite fille qui aimait trop les allumettes*. Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 179 p.

VIGNEAULT, Guillaume (2000). *Carnets de naufrage*. Montréal, Boréal, 263 p.

_____ (2001). *Chercher le vent*. Montréal, Boréal, 267 p.

1.2.2 Auteurs féminins

ARCAN, Nelly (2001). *Putain*. Paris, Seuil, 186 p.

CARON, Katerine (2004). *Vous devez être heureuse*. Montréal, Boréal, 290 p.

CHEN, Ying (2006). *Le Mangeur*. Montréal, Boréal, 137 p.

LABERGE, Andrée (2006). *La rivière du loup*. Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 240 p.

LARUE, Monique (2004). *La Gloire de Cassiodore*. Montréal, Boréal, 296 p.

LECLERC, Rachel (2001). *Ruelle océan*. Montréal, Boréal, 168 p.

SAUCIER, Jocelyne (1996). *La vie comme une image*. Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 99 p.

1.2.3 Autres oeuvres citées et consultées

ARCHAMBAULT, Gilles (1974). *La fuite immobile*. Montréal, L'Actuelle, 170 p.

DE GASPÉ, fils, Philippe Aubert (1837). *L'Influence d'un livre*. Québec, William Cowan & fils, 122 p.

DUBÉ, Marcel (1967) *Un Simple soldat*. [pièce conçue pour la télévision et présentée en 1957] Montréal, Éditions de l'Homme, 142 p.

DUCHARME, Réjean (1967 [1966]). *L'avalée des avalés*. Montréal, Éditions du bélier, coll. « Ariès », 341 p.

HÉMON, Louis (1924). *Maria Chapdelaine*. Paris, Hachette, 190 p.

HERTEL, François ([1939] 1961). *Le beau risque*. Montréal, Fides, coll. « Alouette des jeunes ».

LABRÈCHE, Marie-Sissi (2000). *Borderline*, Montréal, Boréal, 157 p.

LACOMBE, Patrice (1993 [1846]). *La terre paternelle*. Montréal, Bibliothèque québécoise, 81 p.

LAFERRIÈRE, Dany (2000). *Le Cri des oiseaux fous*, Montréal, Lanctôt, 345 p.

LANGEVIN, André (1951). *Évadé de la nuit*. Montréal, le Cercle du livre de France, 245 p.

_____ (1956). *Le Temps des hommes*. Montréal, le Cercle du livre de France, Nos romanciers canadiens, 189 p.

LARUE, Monique (1989). *Copies conformes*. Québec, Lacombe, 189 p.

MONETTE, Madeleine (1982). *Petites violences*. Montréal, Les Quinze, coll. « Quinze/prose entière », 232 p.

RINGUET (1978 [1938]). *Trente arpents*. Montréal, Bibliothèque Canadienne-Française – Fides, 328 p.

RIVARD, Yvon (1998 [1986]). *Les Silences du corbeau*. Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 265 p.

_____ (2005 [1995]). *Le Milieu du jour*. Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 327 p.

ROY, Gabrielle (1993 [1945]). *Bonheur d'occasion.* Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 404 p.

SAVARD, Félix-Antoine (1992 [1937]). *Menaud, maître-draveur.* Montréal, Bibliothèque québécoise, 155 p.

TREMBLAY, Lise (1999). *La Danse juive*, Montréal, Leméac, 142 p.

TREMBLAY, Michel (2002 [1971]). *À toi, pour toujours, ta Marie-Lou.* Montréal, Leméac, 93 p.

_____ (1990 [1978]). *La grosse femme d'à côté est enceinte*. Montréal, Leméac, coll. « Babel », 285 p.

2. Corpus théorique

ANGENOT, Marc (1992). « Que peut la littérature? Sociocritique littéraire et critique du discours social », *in* NEEFS, Jacques, ROPARS, Marie-Claire (1992), *La politique du texte, Enjeux sociocritiques*. Paris, Éditions Septentrion, Presses universitaires de Lille, pp. 9-27.

Annie et ses hommes, téléroman écrit par Annie Piérard et Bernard Dansereau, produit par Sphère Média Plus, diffusé de 2002 à 2009.

BEAUDOIN, Réjean (1991). *Le Roman québécois*. Montréal, coll. « Boréal express », 125 p.

BIENVENUE, Louise, HUDON, Christine (2008). « Une affaire d'hommes. Adolescence masculine et projections sociales dans quelques romans d'apprentissage de l'entre-deux-guerres. », *in* BOISCLAIR, Isabelle, dir. (2008), *Nouvelles masculinités (?) L'identité masculine et ses mises en question dans la littérature québécoise*. Québec, Nota bene, pp. 23-47.

BIRON, Michel, DUMONT, François, NARDOUT-LAFARGE, Élisabeth, dir. (2007). *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal, Boréal, 689 p.

BLANCKEMAN, Bruno, CÔTÉ, Jean-François, ROBIN, Régine (1996). « Les tentations du sujet dans le récit littéraire actuel », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 26, pp. 103-113.

BOISCLAIR, Isabelle, dir. (2008). *Nouvelles masculinités (?) L'identité masculine et ses mises en question dans la littérature québécoise*. Québec, Nota bene, 296 p.

BOUCHER, Monique (2005). *L'enfance et l'errance pour un appel à l'autre. Lecture mythanalytique du roman québécois contemporain (1960-1990)*. Montréal, Éditions Nota Bene, coll. « Terre américaine », 296 p.

BOULANGER, Clauce C., Juge. « L'ABC du divorce au Québec », *Site du Réseau juridique du Québec*. [En ligne]. http://www.avocat.qc.ca/public/iidivorce.htm (Page consultée le 28 mars 2009)

CALVINO, Italo (1984). « Pourquoi lire les classiques », *in* CALVINO, Italo (1984), *Pourquoi lire les classiques*. Paris, Seuil, coll. « Points », pp. 7-14.

CARDINAL, Jacques (1999). « Rêver l'enfance : Littérature et psychanalyse ». *Voix et Images*, vol. 25, n° 1 (73), automne, pp. 33-35.

CARON, Valérie. « *Le bruit des choses vivantes* et *Tableaux* : voix et représentations inédites de la maternité dans la littérature québécoise ». *Voix et Images* [En ligne]. vol. 28, nº 1 (82) (Automne 2002), pp. 126-141. http://id.erudit.org/iderudit/000838ar (Page consultée le 28 mars 2009)

CHOMBART DE LAUWE, Marie-José (1971). *Un monde autre : l'enfance. De ses représentations à son mythe*. Paris, Éditions Payot, 424 p.

COE, Richard N. (1984*). When the Grass was Taller: Autobiography and the Experience of Childhood.* New Haven, Yale University Press, 315 p.

COMPAGNON, Antoine (1998). « Le lecteur », *in* COMPAGNON, Antoine (1998), *Le démon de la théorie. Littératures et sens commun*. Paris, Seuil, pp. 163-194.

CORBEIL, Christine, DESCARRIES, Francine. « La Famille : une institution sociale en mouvance ». *Nouvelles pratiques sociales* [En ligne]. vol. 16, nº 1 (2003). http://www.erudit.org/revue/nps/2003/v16/n1/009624ar.html (Page consultée le 28 mars 2009)

C.R.A.Z.Y., film de Jean-Marc Vallée, Cirrus Communications, CRAZY Films, 2005, 127 minutes.

DÉCARIE, Vianney (1954). « Le Père au Foyer ». *L'École des parents*, 5,4, avril.

DESLAURIERS, Jean-Martin. « L'évolution du rôle du père au Québec ». *Intervention* [En ligne]. nº 116 (juin 2002), pp. 145-157. http://www.graveardec.uqam.ca/prospere/pages/pdf/Article_pathistoire.pdf (Page consultée le 28 mars 2009)

Destinées, téléroman écrit par Michelle Allen, produit par Productions Pixcom, diffusé depuis 2007.

DUBEAU, Diane (2002). « Contemporary Family Trends. Portraits of Fathers. », *The Vanier Institute of the Family*, Ottawa, 36 p.

DUBOIS, Jacques (1970). « Pour une critique littéraire sociologique », *in* ESCARPIT, Robert, dir. (1970), *Le Littéraire et le social*. Paris, Flammarion, pp. 55-75.

DUGAST PORTES, Francine (2003). « Le récit d'enfance et ses modèles : esquisse d'un bilan », *in* DORNIER, Carole, dir. (2003), *Le récit d'enfance et ses modèles*. Actes du Colloque de Cerisy-la-Salle, Caen, Centre de recherche "Textes/Histoire/Langages", Université de Caen Basse-Normandie, coll. « Colloque de Cerisy », pp. 299-306.

DUHAIME, Vincent. « "Les pères ont ici leur devoir" : Le discours du mouvement familial québécois et la construction de la paternité dans l'après-guerre, 1945-1960 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française* [En ligne]. vol. 57, n° 4 (printemps 2004), pp. 535-566.
http://www.erudit.org/revue/haf/2004/v57/n4/009641ar.html
(Page consultée le 28 mars 2009)

DULAC, Germain (1993). *La Paternité : les transformations sociales récentes*. Conseil de la famille, Québec, coll. « Études et Recherches », 93 p.

ECO, Umberto (1979). « Le lecteur modèle », *in* ECO, Umberto (1979), *Lector in fabula*. Paris, Livre de poche, coll. « Biblio essais », pp. 61-83.

ESCARPIT, Denise (1993). « Le Récit d'enfance, un classique de la littérature de jeunesse », *in* POULOU, Bernadette, dir. (1993), *Le récit d'enfance : enfance et écriture*. Actes du colloque de NVL/CRALEJ, Bordeaux, octobre 1992, Paris, Éditions du Sorbier, pp. 23-39.

ESCARPIT, Robert, dir. (1970). *Le Littéraire et le social*. Paris, Flammarion, 315 p.

ESCARPIT, Robert (1970). « Le littéraire et le social », *in* ESCARPIT, Robert, dir. (1970), *Le Littéraire et le social*. Paris, Flammarion, pp. 9-41.

Familia, film de Louise Archambault, Société de production micro_scope, 2005, 102 minutes.

GADAMER, Hans-Georg (1976). « Le jeu comme fil conducteur de l'explication ontologique », *in* GADAMER, Hans-Georg (1976), *Vérité et méthode*. Paris, Éditions Seuil, pp. 27-37.

Gaz Bar Blues, film de Louis Bélanger, Coop Vidéo de Montréal, 2003, 115 minutes.

GIROUX, André. « Capacité juridique de la femme mariée. 40 ans déjà depuis le grand coup de barre ». *Le Journal* [En ligne]. Barreau du Québec, vol 36, n° 13, (1er août 2004).
http://www.barreau.qc.ca/publications/journal/vol36/no13/femme.html
(Page consultée le 28 mars 2009)

HIMY-PIERI, Laure (2003). « Histoires d'enfances, histoires de l'enfance », *in* DORNIER, Carole, dir. (2003), *Le récit d'enfance et ses modèles*. Actes du Colloque de Cerisy-la-Salle, Caen, Centre de recherche "Textes/Histoire/Langages", Université de Caen Basse-Normandie, coll. « Colloque de Cerisy », pp. 105-116.

Horloge biologique, film de Ricardo Trogi, Go Films, 2005, 100 minutes.

JAUSS, Hans Robert (1978). *Pour une esthétique de la réception.* Paris, Gallimard, coll. « Tel », nº 169, pp. 46-76.

L'Abécédaire de Gilles Deleuze (E comme Enfance), avec Claire Parnet. Produit et réalisé par Pierre-André Boutang, Éditions Montparnasse, 2004, 453 minutes.

L'Auberge du chien noir, téléroman écrit par Sylvie Lussier et Pierre Poirier, produit par Radio-Canada, diffusé depuis 2003.

La petite vie, télésérie écrite par Claude Meunier, produite par Avanti, diffusée de 1993 à 1999.

La vie avec mon père, film de Sébastien Rose, Max Films Productions, 2005, 105 minutes.

LAMB, Michael (2000). « The History of Research on Father Involvement : An Overview », *Marriage and Family Review*, vol. 29, n° 2/3, pp. 23-42.

LEJEUNE, Philippe (2003). « Votre enfance en cinq leçons », *in* DORNIER, Carole, dir. (2003), *Le récit d'enfance et ses modèles*. Actes du Colloque de Cerisy-la-Salle, Caen, Centre de recherche "Textes/Histoire/Langages", Université de Caen Basse-Normandie, coll. « Colloque de Cerisy », pp. 281-296.

LEMIEUX, Denise (1984). *Une culture de la nostalgie*. Montréal, Boréal Express, 242 p.

_____. «Vingt ans d'études universitaires sur la famille au Québec », *Pensons famille : Bulletin du Regroupement inter-organismes pour une politique familiale au Québec* [En ligne]. vol. 15, nº 73 (septembre 2003). http://www.familis.org/riopfq/publication/pensons73/lemieux.html (Page consultée le 28 mars 2009)

Les bons débarras, film de Francis Mankiewicz, Productions Prisma, 1978, 114 minutes.

Les Invincibles, téléroman écrit par François Létourneau et Jean-François Rivard, produit par Productions Casablanca, diffusé de 2005 à 2009.

Les Soeurs Elliot, télésérie écrite par Estelle Bouchard, produite par Duo Productions, diffusée depuis 2007.

MONETTE, Manon (2008). « Vision différentialiste et nouvelle génération dans L'avaleur de sable (1993) et Le principe du geyser (1996) de Stéphane Bourguignon » *in* BOISCLAIR, Isabelle, dir. (2008), *Nouvelles masculinités (?) L'identité masculine et ses mises en question dans la littérature québécoise*. Québec, Nota bene, pp. 149-170.

OUELLET, François (2002). *Passer au rang de père : identité sociohistorique et littéraire au Québec*. Québec, Nota bene, coll. « Essais critiques », 154 p.

PIERSSENS, Michel (1990). « Les trois savoirs de la fiction », *in* PIERSSENS, Michel (1990), *Savoirs à l'oeuvre. Essais d'épistémocritique*. Lille, PULille, pp. 165-185.

RÉGIME QUÉBÉCOIS D'ASSURANCE PARENTALE, « Entrée en vigueur du Régime québécois d'assurance parentale – "Il s'agit d'une journée marquante pour les familles québécoises" – Michelle Courchesne » *in* Actualité gouvernementales, Fil de presse, *Site Portail Québec* [En ligne]. (1er janvier 2006). http://communiques.gouv.qc.ca/gouvqc/communiques/GPQF/Janvier2006/01/c4354.html (Page consultée le 28 mars 2009)

RICARD, François (1994 [1992]). *La Génération lyrique*. Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact » nº 55, 280 p.

RICOEUR, Paul (1984). « La configuration dans le récit de fiction », *in* RICOEUR, Paul (1984), *Temps et récit II*. Paris, Éditions Seuil, 234 p.

ROBERT, Marthe (1972). « Raconter des histoires », *in* ROBERT, Marthe (1972), *Roman des origines et origines du roman*. Paris, Gallimard, coll. « Tel », pp. 41-78.

RUBY, Christian, « Hans-Georg Gadamer. L'herméneutique : description, fondation et éthique ». *EspacesTemps.net* [En ligne]. Textuel (16 octobre 2002). http://espacestemps.net/document355.html (Page consultée le 28 mars 2009).

SAINT-MARTIN, Lori (1999). *Le nom de la mère. Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*. Montréal, Nota bene, 331 p.

SARTRE, Jean-Paul (1948). *Qu'est-ce que la littérature?* France, Gallimard, coll. « Folio essais » nº 19, 307 p.

SAUVÉ, Mathieu-Robert (2005). *Échecs et mâles. Les modèles masculins au Québec, du marquis de Montcalm à Jacques Parizeau*. Montréal, les Intouchables, 315 p.

SUHONEN, Katri (2008). « D'hommes et d'espace : le parcours identitaire "travesti" chez Aude et Anne Hébert. » *in* BOISCLAIR, Isabelle, dir. (2008), *Nouvelles masculinités (?) L'identité masculine et ses mises en question dans la littérature québécoise*. Québec, Nota bene, pp. 73-91.

Un été sans point ni coup sûr, film de Francis Leclerc, Les productions Dixie inc., 2008, 104 minutes.

Un zoo la nuit, film de Jean-Claude Lauzon, Productions Oz inc., 1987, 116 minutes.

VAN ROEY-ROUX, Françoise (1985). « Le récit d'enfance : des souvenirs à l'autobiographie », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, n° 9, hiver-printemps, pp. 39-48.

ZALAMANSKY, Henri (1970). « L'étude des contenus, étape fondamentale d'une sociologie de la littérature contemporaine », *in* ESCARPIT, Robert, dir. (1970), *Le Littéraire et le social*. Paris, Flammarion, pp. 119-128.

3. Corpus critique

ARCHAMBAULT, Gilles (1974). « La radio, un métier trop captivant! », *Le Jour*, 28 septembre, p. 22.

BARIL, Daniel. « À quoi doit penser un écrivain? ». *Forum* [En ligne]. vol. 41, n° 23 (12 mars 2007). http://www.iforum.umontreal.ca/Forum/2006-2007/20070312/francais_3.html (Page consultée le 28 mars 2009)

BASILE, Jean (1964) « *Une suprême discrétion* de Gilles Archambault », *Le Devoir*, 4 janvier, p. 9.

BEAULIEU, Invanhoé (1971). « Gilles Archambault. Ce roman est-il déjà dépassé? », *Le Soleil*, 16 janvier, p. 41.

BEAUMIER, Jean-Paul. « Le roman de l'apaisement ». *Nuit Blanche* [En ligne]. n° 104 (octobre 2006). http://www.nuitblanche.com/Affiche.aspx?page=3&id=12715 (Page consultée le 28 mars 2009)

BELLEMARE, Yvon (1988). « Entrevue », suivi de « Des romans à une seule voix », *Québec français*, n° 71, octobre, pp. 69-74.

BERTIN, Raymond (1994). « *Tu ne me dis jamais que je suis belle* », *Voir*, vol. 8, n° 23, 5 mai, p. 13.

_____ (1996). « Amour défeintes. *Un homme plein d'enfance* », *Voir*, vol. 10, n° 36, 5 septembre, p. 31.

BIRON, Michel (2001). « Le plaisir d'être second », *Voix et Images*, vol. 26, n° 2, pp. 401-405.

_____ (2003). « La riche surface des choses », *Voix et Images*, vol. 29, n° 1, pp. 137-141.

_____ (2005). « L'extrême fixité des choses qui passent », *Voix et images*, vol. 30, n° 3 (90), printemps, pp. 153-159.

_____ (2006). « Le hockey, la littérature et autres paradoxes », *Le Devoir*, Livres, 9 septembre, p. F4.

CAMPION, Blandine (1997). « Un hymne à l'amour sur arrière-fond de désespoir. *Un homme plein d'enfance* de Gilles Archambault », *Spirale*, n° 152, janvier-février, p. 24.

_____ (1999) « Gilles Archambault. Écrire au plus près de soi », *Spirale*, n° 165, mars-avril, pp. 20-21.

_____ (2003). « Quarante années d'écriture, l'air de rien », *Le Devoir*, 31 mai, pp. F4 et F6.

CHASSAY, Jean-François (1987). « Excellent millésime », *Spirale*, n° 72, septembre, p. 21.

COLLARD, Nathalie (1994). « Les ateliers de création littéraire », *Voir*, cahier spécial, 8 septembre, p. 10.

DE LABSADE, Françoise (1970). « *Parlons de moi* », *Livres et auteurs québécois*, p. 45.

DESMEULES, Christian. « Entretien – Yvon Rivard et le temps retrouvé de l'enfance ». *Le Devoir* [En ligne]. (11 et 12 juin 2005). http://www.ledevoir.com/2005/06/11/83949.html (Page consultée le 28 mars 2009)

ENTREVUE Yvon Rivard, par Joëlle Mckay-Dubois, Montréal, Université McGill, 25 mars 2008.

ENTREVUE François Ricard, par Joëlle Mckay-Dubois, Montréal, Université McGill, 25 mars 2008.

FORTIN, Marie-Claude (1993). « Gilles Archambault. L'écrit de la mémoire », *Voir*, vol. 7, n° 21, 22 avril, p. 25.

_____ (2005). « Des écrivains à la chaîne. Le choix de Geneviève Letarte : Gilles Archambault », *La Presse*, 21 août, Lectures p. 2.

_____ (2005). « Le choix de Robert Lalonde : Yvon Rivard », *La Presse*, 10 juillet, Arts et spectacles, p. 2.

GÉRIN, Marie-Ève (1996). « Hymne à la fragilité. *Un homme plein d'enfance* », *Le Soleil*, 22 septembre, p. B9.

GIGUÈRE, Suzanne (2005). « Des étoiles filantes », *Le Devoir*, Livres, 29 janvier, p. F3.

GLADEL, Cécile (2007). « Un nouveau père sur deux prend congé », *La Presse*, Actuel Famille, lundi, 19 février, Actuel, p. 2.

GUY, Chantale (2005). « Deuxième Grand Prix du livre de Montréal pour Yvon Rivard », *La Presse*, Arts et spectacles, 15 novembre, p. 3.

HALLEY, Achmy (1998). « Peut-on apprendre à assembler des mots », *La Presse*, 8 février, p. B1.

JASMIN, Claude (1976). « A pour Archambault, G pour Grignon », *L'Actualité*, mai, p. 46.

LANCEMENT DU *SIÈCLE DE JEANNE*, *Site des membres de la Compagnie des philosophes* [En ligne]. http://www.cdesphilosophes.org/Activites/clips.html (Page consultée le 28 mars 2009)

LAPIERRE, René (1982). « Le voyageur distrait », *Livres et auteurs québécois*, pp. 19-21 (aussi dans *Liberté*, n° 139, janvier-février 1982, p. 97-98).

LAPOINTE, Jean-Pierre (1992). « Narcisse travesti : l'altérité des sexes chez trois romanciers québécois contemporains », *in* PELLETIER, Jacques, dir. (1992). Dossier « Les écritures masculines », *Voix et Images*, vol. 18, n° 1 (52), automne, pp. 11-25.

LAURIN Danielle (1995). « Les livres doivent nous apprendre à mieux vivre », *Le Devoir*, Livres, 25 novembre, p. D1.

_____ (2005). « Yvon Rivard. Le temps retrouvé. », *Le Soleil*, Arts et vie, 15 mai, p. C4.

LEPAGE, Jocelyne (2006). « Le club des cinq », *La Presse*, Arts et spectacles, 7 mai, p. 12.

LEROUX, Georges (1981). « Gilles Archambault. *Les plaisirs de la mélancolie* », *Livres et auteurs québécois*, pp. 247-248. (aussi dans *Le Devoir*, 31 mai 1980, pp. 17-18)

LES 5ES CORRESPONDANCES D'EASTMAN. Archives. *Site des Correspondances d'Eastman*, [En ligne]. http://www.lescorrespondances.ca/content/view/40/99/lang,french/ (Page consultée le 28 mars 2009)

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES. Édition électronique réalisée à partir d'un texte du *Conseil des affaires sociales et de la famille*, « Mémoire à la commission d'étude sur l'avenir des municipalités. » Québec: Conseil des affaires sociales et de la famille, *Site de l'Université du Québec à Chicoutimi* [En ligne]. (10 juin 1986). http://classiques.uqac.ca/desintegration/Conseil_affaires_soc_et_famille/memoire_texte.html (Page consultée le 28 mars 2009)

LES ÉDITIONS DU BORÉAL. « 1963-2003. Boréal une histoire à lire... », *Site des Éditions du Boréal* [En ligne]. http://editeur.ca/photos/boreal/pdf/catalogue40.pdf (Page consultée le 28 mars 2009)

_____. « Bio-bibliographie Yvon Rivard », *Site des Éditions du Boréal* [En ligne]. http://www.editionsboreal.qc.ca/fr-bio.php?idContributor=615 (Page consultée le 28 mars 2009)

_____. « extraits de presse Yvon Rivard », *Site des Éditions du Boréal* [En ligne]. http://www.editionsboreal.qc.ca/fr-press.php?idContributor=615 (Page consultée le 28 mars 2009)

L'INFOCENTRE LITTÉRAIRE DES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS. « bio-bibliographie Yvon Rivard », *Site de L'île* [En ligne]. http://www.litterature.org/recherche/ecrivains/rivard-yvon-401/ (Page consultée le 28 mars 2009)

MARCOTTE, Gilles (2005). « Les femmes de notre vie », *L'actualité,* vol. 30 nº 12, 1er août, p. 75.

MARCOTTE, Hélène (1997-1998). « *Un homme plein d'enfance* », *University of Toronto Quarterly*, vol. 67, nº 1, p. 350.

MARCOTTE, Sophie, dir. (2006). « Dossier Gilles Archambault », *Voix et Images*, vol. 31, nº 2 (92), hiver, pp. 9-104.

MARTEL, Réginald (1994). « La semaine Archambault », *La Presse*, 17 avril, p. B3.

_____ (1996). « Archambault. La perfection de son art », *La Presse*, 8 septembre, p. B3.

_____ (2005). « Yvon Rivard et la belle transition », *La Presse*, Arts et spectacles, 29 mai, p. 3.

NADEAU, Jean-François. « Yvon Rivard reçoit le prix littéraire de la Ville de Montréal ». *Le Devoir* [En ligne]. (15 novembre2005). http://www.ledevoir.com/2005/11/15/95144.html (Page consultée le 28 mars 2009)

NAVARRO, Pascale (1997). « La journée mondiale du livre et du droit d'auteur », *Voir*, Arts et spectacles, 17 avril, p. 56.

PASCAL, Gabrielle (1981). « L'idéalisme d'Yvon Rivard », *Voix et images*, vol. 6, nº 3, printemps, pp. 473-480.

PELLETIER, Jacques. (1992). Avant-propos, « Des changements dans la continuité », *in* PELLETIER, Jacques, dir. (1992), Dossier « Les écritures masculines », *Voix et Images*, vol. 18, nº 1 (52), automne, pp. 4-5.

PETROWSKI, Nathalie (2008). « Entrevue Marc Béland, acteur extrême », *La Presse*, Arts et Spectacles, 29 mars, p16.

Portrait d'écrivains québécois (1980). Retranscription d'une entrevue radiophonique, réalisateur Gilbert Picard, animateur Jean Filiatrault, Montréal, radio-document de la Société Radio-Canada.

POULIN, Andrée (1994). « L'angoisse incarnée », *Le Droit*, 14 mai, p. A8.

RADIO-CANADA. « Le prix Jutra-Hommage 2007 sera remis à Pierre Curzi », *Site de Radio-Canada, section Télévision* [En ligne]. (11 janvier 2007). http://www.radio-canada.ca/television/jutra2007/hommage/index.shtml (Page consultée le 28 mars 2009)

RICARD, François (1976). « Trois styles (Archambault, Major, Rivard) », *Liberté*, n° 108, novembre-décembre, pp. 182-192.

RICHER, Anne (1994). « Gilles Archambault. Écrivain pour... conquérir le monde », *La Presse*, 2 mai, p. A1.

RIVARD, Yvon. « De Rilke à Vadeboncoeur » *@nalyses* [En ligne]. Collectifs, Filiations intellectuelles (11 septembre 2007). http://www.revue-analyses.org/document.php?id=789 (Page consultée le 28 mars 2009)

_____ et autres signataires (1993). « Pour la philosophie », *La Presse*, Opinions, 7 janvier, p. B3.

ROUX, Paul (1969). « Un romancier à la recherche d'un style », *Le Soleil*, 22 mars, p. 36.

ROY, Paul-Émile. « Yvon Rivard : Personne n'est une île », *L'Action Nationale* [En ligne]. (26 février 2007). http://www.action-nationale.qc.ca/index.php?option=com_content&task=view&id=429&Itemid=173 (Page consultée le 28 mars 2009)

SAINT-MARTIN, Lori (2006). « Pères et paternité dans l'oeuvre de Gilles Archambault », *Voix et Images*, vol. 31, n° 2 (92), hiver, pp. 49-70.

_____ (2001). « The Other Family Romance : Daughters and Fathers in Québec Women's Writing of the Nineties », *in* DUFAULT, Roseanna L., dir. (2001), *Doing Gender : Franco-Canadian Women Writers of the 1990s*. Madison [N.J.], Fairleigh Dickinson University Press; London, Associated University Presses, pp. 169-185.

_____. ROBERTS, Katherine. (Introduction) (2000-2001). « Feminist Readings of Contemporary Male Writers », *Québec Studies*, vol. 30, Automne-hiver, pp. 3-6.

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL. Grand Prix du livre de Montréal. *Site du Salon du livre de Montréal* [En ligne]. http://www.salondulivredemontreal.com/contenu/contenu_general/prix/canadiens/grand_prix_livre_mtl.asp (Page consultée le 28 mars 2009)

TÉTU, Michel (1965). « *La vie à trois* », *Livres et auteurs canadiens*, p. 64.

_____ (1972). « Enfances lointaines », *Livres et auteurs québécois*, p. 55.

TREMBLAY, Régis (1981). « Le désespéré distrait, Gilles Archambault Prix David 1981 », *Le Soleil*, 31 octobre, p. E3.

_____ (1984). « Le discours essentiel de Gilles Archambault », *Le Soleil*, 24 mars, p. C5.

TRUDEL, Clément (1996). « Gilles Archambault. Vivre sereinement sur un volcan », *Le Devoir*, 15 septembre, pp. D1-D2.

VANASSE, André (1982). « De la marginalité », *Voix et Images*, vol. 7, n° 3, pp. 597-599.

VILLE DE MONTRÉAL – CABINET DU MAIRE ET DU COMITÉ EXÉCUTIF. « Grand Prix du livre de Montréal : Yvon Rivard, lauréat 2005 pour le roman *Le Siècle de Jeanne* aux éditions du Boréal », *Site Prix littéraires.net* [En ligne]. (14 novembre 2005). http://www.prix-litteraires.net/article_frame.php?site=701 (Page consultée le 28 mars 2009)

VOUS M'EN LIREZ TANT – RADIO-CANADA. MONTRÉAL. « De la responsabilité de l'écrivain... ». *Site de Radio-Canada*. [En ligne]. (7 mai 2006). http://www.radio-canada.ca/radio/emissions/document.asp?docnumero=21035&numero=1658 (Page consultée le 28 mars 2009)

WHITFIELD, Agnès (1992). « Présentation », *in* PELLETIER, Jacques, dir. (1992), Dossier « Les écritures masculines », *Voix et Images*, vol. 18, n° 1 (52), automne, pp. 8-10.